

ROBERT CROTTET

FORÊTS
DE LA
LUNE



LÉGENDES LAPONES-SCOLTES
ILLUSTRÉES PAR RICHARDS KING

FORÊTS de la LUNE

- Vous connaissez de
s légendes. Dites-m'en

- Comment? Nous n'en
as pas, nous n'avons
de mémoire, nous ne
es pas intelligents,
cervelle n'est pas plus
e que le petit doigt.
? »

là comment Robert
et, l'auteur des *Forêts*
Lune, a été reçu par
apons. Il en est pour-
devenu l'ami. Et ceci,
sa rencontre avec le
l renne. Par un clair
une, un soir dans la
ce puissant cervidé
amusé avec lui, l'a
dans la neige. Dès
Robert Crottet n'est
un « étranger » et, cha-
soir autour du feu, le
du village raconte,
te des histoires.
uteur en a transcrit
ues-unes pour nous.
simplement, il nous
ine, à notre insu, dans
aventure insolite et
érienne. Enchanté par
écits, on s'y laisse
pour douter ensuite
ssises de notre raison
ce que l'auteur nous
te nous paraît naturel
aussi énigmatique.

FORÊTS DE LA LUNE

LÉGENDES LAPONES-SCOLTES

FORÊTS DE LA LUNE

par
ROBERT CROTTET

illustrées de 18 bois gravés par
RICHARDS KING



A LA BACONNIÈRE, NEUCHÂTEL



LE PHOQUE

Et là-haut, dans la lumière immense,
Nous nous sommes trouvés en pleurant
O mon cher compagnon de silence.

PAUL VALÉRY.

Quand les hommes découvrirent le feu et le moyen de s'en servir, ils se mirent à bouillir et à rôtir leur viande, et leur sang, qui autrefois était fait du sang encore chaud des bêtes sauvages, perdit sa puissance, comme si lui aussi avait dû passer par la cuisson.

Ce fut ainsi que les hommes se séparèrent des animaux. Ils n'étaient plus leurs amis ou leurs adversaires, luttant avec eux d'égal en égal, mais leurs protecteurs ou leurs ennemis certains de toujours remporter sur eux la victoire.

Et pourtant au fond de leur cœur, les hommes gardaient le souvenir d'étranges amitiés avec les bêtes, alors qu'une même soif les réunissait auprès du même ruisseau

LE ROMANIER
L'ARTISAN
L'ARTISAN
L'ARTISAN

XI

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUTS PAYS, Y COMPRIS L'U.R.S.S.
COPYRIGHT BY EDITIONS BERNARD GRASSET, 1950

et un même instinct les faisait fuir devant l'orage. Et il semblait aux hommes qu'ils avaient perdu quelque chose qu'ils ne retrouveraient plus jamais. Ils s'étaient séparés des animaux et aussi de l'univers. Leur cœur ne battait plus à l'unisson avec celui de l'univers. La grande voix de l'océan et des forêts ne chantait plus au fond de leurs corps, comme elle chante dans chaque arbre ou les mâts des navires ; mais elle éveillait encore en eux l'écho d'instinctives nostalgies.

Le soleil n'abandonnait plus ses rayons au fond de leurs veines pour les tenir au chaud, pendant son absence. Ils regardaient avec envie les bêtes qui ne portaient pas de vêtements pour les protéger du froid, se souvenant qu'un jour, eux aussi avaient été nus dans la caresse du vent et du soleil.

Souvent, le jeune Rego s'en allait dans la forêt pleurer en secret, et le vent, qui aime ceux qui sont seuls comme lui sur terre, séchait ses larmes. Rego disait au vent : « Les arbres aiment ta voix et lui répondent : mais moi, personne ne me répond et personne ne parle ma langue. Je suis un homme et je n'appartiens pas à la race humaine. Et si je suis une bête, pourquoi suis-je né dans une hutte et non pas comme toi, dans le cœur des forêts et des mers ? »

« Et d'où viennent ces sons lointains et sauvages de tempêtes, que j'entends en moi ? Où est-il ce monde qui me donne un besoin si douloureux de le rejoindre ? »

Mais le vent était déjà parti. Il partait toujours, quand Rego lui posait des questions. Et le jeune homme représentait le chemin de sa maison, où il vivait en étranger.

Pourtant, un soir qu'il écoutait les loups et se disait que leur chant ressemblait peut-être au sien, il vit un vieillard qui le regardait en souriant :

— Qui es-tu ? demanda Rego. Je n'ai jamais vu un visage aussi vieux. Qui es-tu ?

— Quand tu as posé des questions au vent, il t'a quitté. Veux-tu que moi aussi, je te quitte ? dit le vieillard.

— Non. Je ne veux pas que tu me quittes. Tu es plus sage et plus vieux que le vent. Tu es l'âme du vent. L'âme est toujours plus vieille que celui qu'elle habite.

— Ceux qui parlent de l'âme ne sont jamais très heureux sur terre, dit le vieillard.

— Je ne sais même pas si je suis un homme ou une bête. Comment puis-je être heureux ?

— Rien ne te coûte d'essayer, sourit le vieillard. Il m'est facile de te donner l'apparence d'une bête.

— Peux-tu me faire loup ? dit Rego.

*

Son âme sauvage avait enfin trouvé une enveloppe digne d'elle. Il se sentait léger. Courir sur la mousse, frôler les arbres en passant, lancer la tête en arrière, en faisant claquer ses mâchoires, lui donnait beaucoup de plaisir.

Mais il eut faim bientôt et regarda autour de lui. Il ne trouva rien à manger. Toutes les bêtes avaient disparu. Alors, il se sentit seul, enfoncé dans un silence effrayant... Même les arbres lui semblaient sévères et distants. Une perdrix de la tundra se réveilla à son approche et s'enfuit, en poussant des cris.

Lui aussi s'enfuit. Il courut longtemps, sans s'arrêter, sans tourner la tête. Soudain, il vit d'autres loups, qui dormaient sur le sommet d'une colline. L'un d'eux se

promenait de long en large, pour les avertir en cas de danger. Rego s'avança vers lui, content de rencontrer enfin une créature qui ne fuyait pas à son approche.

Le loup le regarda sans témoigner le moindre intérêt. Rego le salua timidement, en inclinant la tête. Le loup parut étonné, s'arrêta un instant, montra les dents, puis reprit sa ronde.

« Il est de mauvaise humeur », songea Rego et il se mit à marcher derrière lui, la queue entre les jambes. Tout-à-coup, il vit le loup lever la tête dans la direction du vent et s'immobiliser. Pas un muscle de son corps ne remuait. Seules, les narines étaient gonflées et palpaient l'air. Il poussa un léger gémissement. Aussitôt les loups se dressèrent et le corps allongé, se mirent à glisser sur la mousse, à la suite de la sentinelle. Rego glissa derrière eux, mais à contre cœur. Il n'aurait pas traîné ainsi à raz de sol et lorsqu'il en comprit la raison, il se sentit encore plus dégoûté. Il s'agissait de surprendre un renne, qui s'était séparé du troupeau et se trouvait ainsi sans défense. Rego décida de le sauver. Il courut vers lui pour l'avertir. Le renne perdit la tête et s'enfuit, mais dans une mauvaise direction.

La façon dont ses compagnons se mirent ensuite à dévorer leur victime, en lui déchirant les entrailles et ouvrant des gueules énormes d'où ruisselait le sang, donnait à Rego mal de mer.

La lune parut derrière les collines et les loups repus s'assirent en un cercle tout semblable à celui de la pleine lune dans le ciel nocturne.

Rego mêla sa voix à celle des loups. Il avait beau imiter leurs hurlements, tantôt rauques et cruels, tantôt tristes

et plaintifs, comme si toutes leurs victimes pleuraient au fond des gorges ; son âme restait silencieuse et ne prenait aucune part dans ce concert donné à la lune.

Il s'était trompé. Le monde des loups n'était pas le sien.

« Je voudrais être un ours. »

*

Les bêtes de la forêt ne le fuyaient plus, mais lorsqu'il s'approchait d'elles, il se heurtait à des obstacles infranchissables. Elles se moquaient de lui, poliment, il est vrai, mais il ne pouvait s'empêcher de rencontrer des yeux amusés, parfois ironiques, qui le regardaient sans la moindre affection.

« Je suis un peu trop gros, se dit-il. Il me faut trouver un autre ours. Il n'osera pas se moquer de moi, puisqu'il me ressemblera. »

Il chercha partout. A la fin, il trouva deux ours penchés au-dessus d'un trou et qui gémissaient pitoyablement. Leur mère était tombée dans une trape et s'épuisait à force de vouloir en sortir.

Rego lui vint en aide et bientôt tous les quatre cheminnèrent en silence avec cette dignité pesante qui semblait tant amuser les autres animaux.

La mère ours se montrait modérément reconnaissante à Rego, et lui faisait de petits signes de protection. Mais elle était trop absorbée par ses enfants pour s'intéresser vraiment à lui.

Il essaya de lui parler, en poussant des grognements et retroussant ses lèvres. Mais elle le regarda avec surprise

et fit entendre quelques sons impatients et désagréables. Rego répondit sur le même ton.

Cette fois, elle resta silencieuse, mais ses yeux remplis de mépris, disaient clairement :

« Si tu ne sais pas encore parler à ton âge, tu ferais mieux de ne pas ouvrir la bouche. »

Rego ne demandait pas mieux. Il savait d'avance tout ce qu'elle aurait pu lui dire, et il eut été peu disposé à paraître poliment intéressé dans les récits de cette créature lourde et prétentieuse.

Pourtant, il avait une question qui l'inquiétait. Où était son mari ? Car, apparemment, elle devait en avoir un. Que dirait-il, s'il le voyait en compagnie de sa femme ? Et si lui aussi était tombé dans une trape. Si elle était veuve et libre ? Cette pensée l'horrifia et il se dit qu'il valait bien mieux la quitter sans tarder, que de s'exposer à voir leurs relations prendre un aspect plus intime. Mais où trouver un autre ours moins arrogant ? Il lui était égal, maintenant, de voir les bêtes de la forêt rire sur leur passage. Mais s'il restait seul, qui pourrait-il accuser d'attirer le ridicule, sinon lui-même ?

Aussi, il se résigna à supporter avec patience les regards qu'elle lui lançait et qui ne cachaient rien de ce qu'elle pensait de lui.

« Elle manque entièrement de tact », se disait-il et il lui venaient des envies cuisantes de lui donner des soufflets.

L'occasion se présenta plus tôt qu'il ne l'espérait. Le vieux Jaak surgit devant eux et aussitôt qu'il les vit, il se jeta par terre et fit le mort.

« Idiote ! » songea Rego en regardant la mère ours

renifler Jaak et s'asseoir à ses côtés. « Si elle est assez sottée pour croire qu'il est mort de frayeur à sa vue, qu'elle le laisse en paix — les morts n'attaquent pas ses précieux ours »,

Il connaissait bien le vieux Jaak et le détestait. En temps ordinaire, il n'aurait rien fait pour le sauver ; mais maintenant qu'il était un ours, il était décidé de prendre le parti de l'homme.

Aussi se mit-il à rouler les ours sur le sol, à les écraser sous ses pattes, à les presser l'un contre l'autre. D'abord ils crurent qu'il voulait jouer avec eux, mais comprenant soudain qu'il ne leur voulait aucun bien, ils poussèrent des cris assourdissants.

Tout-à-coup, la main droite de Jaak fut prise d'une crampe et remua. Aussitôt elle fut arrachée.

« Cette bête morbide, songeait Rego, a un tel amour de la mort qu'elle punit tout ce qui montre le moindre signe de vie. »

Qu'importait à Rego la main de Jaak dont la seule fonction était de battre sa femme et ses enfants. Pourtant, il se jeta sur la mère ours et lui distribua d'énormes coups de pattes. Elle daigna se défendre et il s'en suivit une lutte, d'où Rego sortit victorieux, tant il était content de se venger de toute l'humiliation qu'elle lui avait fait subir. Dès qu'il la vit sortir la langue et rouler des yeux fatigués et moins arrogants, il la quitta, non sans lui avoir lancé un dernier regard tout rempli de ce qu'il pensait d'elle.

« A quoi bon devenir une de ces bêtes dont la seule différence avec les hommes est de ne même pas essayer de cacher son épouvantable caractère. »

Il s'en alla laver ses blessures dans un lac.

« Le sang des animaux a la même couleur que celui des hommes et mon dos me fait mal de la même façon que si c'était un dos humain. »

Un petit poisson sauta et retomba dans l'eau avec un bruit si discret, si timide, que Rego se sentit pris de tendresse pour cette humble créature dont les manières contrastaient si agréablement avec celles de l'ours.

*

« Enfin des sensations nouvelles », se dit Rego. Il toucha de ses nageoires un roseau, l'embrassa, grimpa légèrement le long de sa tige, puis il fit une pirouette et se cacha sous une pierre.

« Les poissons et les oiseaux sont frères, songeait-il, les uns volent à travers l'espace, les autres à travers les ondes. Les uns se servent de leurs ailes, les autres de leurs nageoires. »

Dans sa joie de se sentir si léger, il monta tout droit vers la surface, prit un élan et sauta.

« Autrefois, je plongeais dans l'eau, maintenant, je plonge dans l'air. »

Toutes sortes de pensées couraient dans sa tête. Il essayait de les attraper ; mais elles s'enfuyaient plus rapidement que ces bulles d'air, qui montaient de sa bouche.

« Je deviens un peu frivole, mais c'est si rafraîchissant. »

Enfin, quand l'excitement d'être devenu un poisson se fut un peu calmé, il se posa doucement sur le sable du fond et contempla les herbes aquatiques qu'un courant à peine perceptible faisait balancer.

« Les arbres aussi s'inclinent sous la poussée du vent,

mais ceux au fond du lac ont des mouvements plus lents et plus pensifs, comme s'ils éprouvaient une jouissance toute particulière à être caressés par le courant. »

Il leva la tête. Un peu au-dessus de lui, légèrement appuyé sur une branche de la forêt aquatique, un petit poisson dormait.

Alors, lui aussi s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il vit qu'il faisait sombre autour de lui, et les arbres s'inclinaient plus profondément, comme si l'étreinte du courant était devenue plus intense. Tout à coup, il tressaillit. L'écho étouffé d'une lointaine tempête était parvenu jusqu'à lui. Cette mélodie étrange qu'il avait crue ensevelie au fond de son âme comme le souvenir d'un passé qu'on ne retrouvera jamais, pour la première fois, il l'entendit en dehors de lui-même.

L'avait-il enfin trouvé, ce monde mystérieux, qui n'avait cessé de le tourmenter par ses appels, mais auxquels il ne savait comment répondre ?

Rego se sentait un peu déçu. N'était-ce que cela ? Ce lac perdu au fond de la forêt, était-ce là ce monde qu'il croyait si vaste et si puissant et l'âme qui contenait tant de rêves inassouvis, égarée dans le corps d'un homme, n'était que celle d'un petit poisson ? Et ses désirs de tendresse et d'amitié qu'il n'arrivait pas à satisfaire parmi les hommes, allait-il pouvoir les calmer au fond de ces eaux ?

En attendant, il lui fallait calmer sans tarder un besoin urgent : manger.

Il n'arrivait pas à avaler ces vers qui rampaient sur le sable ou s'entortillaient autour des herbes. Enfin, il se résigna, ouvrit la bouche et aspira une de ces créatures gluantes qui lui entra tout droit dans l'estomac.

« Je veux bien, songea-t-il, manger ces insectes par nécessité, mais je refuse d'en éprouver la moindre jouissance. »

Il osa à peine se l'avouer ; mais il était saisi d'un désir coupable, chaque fois qu'il voyait un poisson, plus petit que lui-même, passer non loin de sa bouche.

« Mieux vaut manger n'importe quoi plutôt que de s'abandonner au cannibalisme. » Alors il détournait la tête et fixait ses yeux sur des poissons plus gros que lui, ne permettant plus à la tentation de le tourmenter.

Il n'y avait qu'un moyen d'éviter à l'avenir le retour de ces pensées coupables, celui de se faire des amis, puis- qu'en général, on évite de manger ceux qui nous sont proches.

Mais comment faire pour leur parler ? Il les voyait bien ouvrir leur bouche, mais il n'arrivait pas à découvrir si c'était dans l'espoir d'attraper un insecte, pour s'amuser à produire des bulles ou pour s'exprimer. D'ailleurs, il avait beau se dire que les poissons étaient les bêtes les plus intéressantes du monde, il ne parvenait pas à s'en convaincre. Ils passaient leur temps à s'agiter autour des mêmes pierres, comme s'ils avaient perdu quelque chose, qu'ils n'arrivaient jamais à retrouver.

« Je suis certain qu'ils sont aussi profonds que le monde où ils nagent, pourtant ils me font l'effet d'un caractère froid et superficiel. »

Il les admirait pour leur complète indifférence à l'égard de la souffrance et de la mort. Dès qu'ils voyaient les pêcheurs jeter leurs filets, ils s'empressaient de se laisser prendre.

Mais la grande attraction étaient ces vers suspects et robustes qui pendaient presque immobiles au milieu de l'eau et qu'aucun courant n'arrivait à emporter. Avec quelle admirable résignation un poisson après l'autre se laissait emporter vers la surface et la mort.

Mais peu à peu, ce que Rego prenait pour du courage et complet mépris de la vie lui parut de la gloutonnerie et de la stupidité. A vrai dire, il commençait à s'ennuyer au fond de ce lac trop étroit. Il en avait exploré tous les coins, embrassé chaque pierre et chaque herbe, avalé des milliers de grains de sable pour les vomir aussitôt, comme le faisaient la plupart des poissons pour se donner des sensations au fond de la gorge.

Un jour, il trouva devant son nez un de ces vers trop gros pour ne pas être entièrement étrangers à ce lac.

Il l'avala, non par désir de suicide, mais par curiosité, pour voir ce qui arriverait et surtout par besoin de changement. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver dans la main du vieillard qui le regardait en souriant, assis sur une pierre, au-dessus de l'eau.

Rego ouvrit la bouche comme s'il étouffait ; mais le vieillard qui comprenait le langage des bêtes les plus muettes, l'entendit lui dire :

« Le lac est trop petit, l'eau trop douce et mon âme trop grande pour être enfermée dans un si petit poisson. »

* * *

Quand le vent se levait sur l'océan, Ula sortait de sa hutte et restait sur le rivage à regarder les vagues.

On ne lui connaissait pas d'autre amour que la mer. Elle

ROYAUME DE FINLANDE
KÄMPUNNINRAASTO
APIN MAAKUNTAVALTIO

K1

le lui rendait, à sa façon, en embrassant sa hutte de son écume et de ses coquillages. Il gagnait sa vie en vendant ses poissons, mais il ne pêchait que pour sentir sous son bateau le grand cœur généreux de l'océan.

Un jour, parmi les algues et les coquillages, il trouva un petit phoque. Il le prit dans ses bras et le plaça dans les vagues qui se retiraient.

Quelque temps plus tard, il entendit un grattement au dehors et une étrange respiration entrecoupée, comme si quelqu'un reniflait l'entrée de la hutte. Puis il vit deux longues moustaches qui, passant sous la porte, allaient et venaient sur le plancher.

— C'est toi de nouveau, dit le jeune homme, en laissant entrer le petit phoque, qui aussitôt ouvrit la bouche et poussa un baillement prolongé.

— Si tu viens ici pour dormir, je regrette, mais je n'ai pas de lit pour toi. Ta place est au fond de la mer, auprès de tes parents. Tu es trop jeune pour courir ainsi à l'aventure et heurter à la porte des étrangers.

Il fut stupéfait de voir que le phoque l'écoutait en penchant la tête d'un côté, puis d'un autre, comme s'il comprenait chaque mot.

— Si tu comprends ce que je te dis, tu devrais m'obéir car, à ton âge, on obéit à ceux qui sont plus vieux que soi.

Le petit phoque ouvrit la bouche, montra qu'il n'avait pas encore de dents, puis il retroussa ses lèvres et le pêcheur dut reconnaître qu'il se moquait de lui.

— Tu es une bête impertinente, dit-il. Va-t-en ! Le phoque rampa vers le pêcheur.

— Suis-je la porte de cette hutte ?

Le petit animal leva la tête et le jeune homme vit dans ses yeux une résolution si ferme de rester, qu'il se résigna et dit :
— C'est bien. Amuse-toi ! pendant que je prépare mon dîner.

De nouveau le phoque retroussa ses lèvres en une grimace de mépris.

— Si tu es trop vieux pour t'amuser, reste tranquille dans un coin et médite. Ou bien est-ce aussi en-dessous de ta dignité de méditer ?

Le phoque s'avança vers le milieu de la chambre, décidé à tout prix, à attirer l'attention sur soi. Le jeune homme perdit patience :

— N'est-ce pas assez d'envahir les maisons sans y être autorisé ? Faut-il encore qu'on s'occupe continuellement de toi ? Et ne pourrais-tu pas me regarder avec des airs un peu moins arrogants ? Ne crois-tu pas que l'humilité soit la seule attitude à prendre, lorsqu'on se trouve dans ta position ?

Le pêcheur croyait intimider l'animal en employant un langage choisi, qu'il avait appris au contact de la mer.
— Car le vent, qui parcourt la terre entière et entend parler toutes les races du monde, rapporte à la mer les langages les plus simples et les plus compliqués —.

Mais le phoque semblait continuer à comprendre et avait pris des airs hautains et offensés. Le pêcheur rit tout en cuisant des poissons pour son repas.

— Attrape ! dit-il. Le petit phoque ne daigna même pas tourner la tête.

— Oh ! Pardonnez-moi ! dit le pêcheur en s'avançant cérémonieusement ; daignez, je vous prie, goûter à ce fruit délicat que j'ai cueilli exprès pour vous sur le sein de l'océan.

Le phoque tourna le dos au poisson qu'on lui tendait et se mit à regarder une mouche, qui se promenait au plafond.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître madame votre mère, mais elle aurait dû vous apprendre que les poissons n'ont été créés que pour servir de nourriture aux phoques.

Tout-à-coup, il se frappa le front et dit :

— Les dents ont été créées pour manger les poissons, mais les vôtres dorment encore au plus profond de vos gencives. Alors, il plaça devant le nez du petit phoque une écuelle remplie de lait de renne. La bouche s'ouvrit et se ferma, puis s'ouvrit de nouveau pour laisser passer la langue. La langue remua au fond de l'écuelle, mais seules les moustaches profitèrent du lait. Le petit phoque n'avoua pas sa défaite. Il posa sa tête auprès de l'écuelle, s'étendit de tout son long et, fermant les yeux, parut s'endormir, comme on le fait après un bon repas.

Mais le pêcheur ne se laissa pas prendre ; il plaça le petit phoque sur ses genoux et, lui ouvrant la bouche, lui versa le lait au fond de la gorge.

— Tu peux dormir maintenant, dit-il.

Le phoque jeta sur le jeune homme un regard courroucé et rampa vers la porte. Bientôt, il se trouva sur le sommet d'une vague, parmi l'écume aussi blanche que le lait de renne. Il ne se retourna pas vers Ula, debout sur le rivage, mais il plongea, la tête la première, et seule, la queue remua un instant au-dessus de l'eau, en guise de salut avant de laisser l'océan l'avaloir, elle aussi.

« Il ne reviendra plus », se dit le pêcheur et il s'étonna de se sentir un peu triste.

Le même soir, il sortit pour traire un des rennes qui rôdait au bord de l'océan. A peine sa main s'était-elle mise à tâter dans l'obscurité qu'elle rencontra une tête humide et lisse et une paire de moustaches qui allaient et venaient sous les jambes de la bête.

Le pêcheur se fâcha et dit :

— Ta propre mère ne te suffit donc pas. Te faut-il mêler le lait de l'océan à celui des forêts ? Ne sais-tu donc pas à quel monde tu appartiens ?

— Le sais-tu, toi ?

Le vieillard se tenait caché à moitié, derrière une pierre et regardait le pêcheur en souriant :

— Sais-tu à quel monde tu appartiens ? Ne passes-tu pas ta vie à rôder sur l'océan, alors que ta mère t'a placé dans une hutte, sur terre ferme ? Tu ne bois pas le lait de l'océan, mais les poissons, que tu manges, ne sont-ils pas la crème des vagues ?

Le petit phoque a été un jour un jeune homme, comme toi. Dans son cœur aussi il entendait l'écho d'étranges tempêtes, mais celles qui font gémir et courber les arbres, ne réveillaient en lui qu'une soif immense et sauvage.

Alors, je lui donnai le corps d'un loup, et puis celui d'un ours et il s'enfonça vers le cœur même de la forêt. Et puis, il plongea son âme plus profondément encore, mais il se sentait à l'étroit dans le corps d'un poisson d'eau douce et aspirait vers une eau plus forte et salée.

Je le mis alors dans un petit phoque de l'océan. Et maintenant, qu'il le veuille ou non, il devra y rester, jusqu'à ce qu'enfin, la mort le délivre de toute cette enveloppe de chair et de tous ces désirs inassouvis, qui hantent ceux qui ne savent pas à quel monde ils appartiennent.

Je l'ai mis dans un petit phoque, pour qu'il ait le temps de grandir, mais il se souvient déjà du temps où il était homme et il vient rôder autour de ta hutte.

Je n'ai pas pu lui trouver de parents au fond de la mer, mais je vois maintenant qu'il n'en a pas besoin.

*

Le vent d'automne était venu creuser de grands trous dans la mer, comme s'il eût voulu voir ce qu'elle cachait dans ses profondeurs. Ses efforts étaient si violents qu'ils lui arrachaient de longs gémisséments. Et l'océan se cabrait comme un cheval qui n'arrive pas à se débarrasser de son cavalier, et dans sa rage impuissante, remuait des cailloux et des coquillages qui venaient rouler aux pieds d'Ula.

Les yeux du jeune homme étaient fixés sur les vagues, mais les vagues, l'une après l'autre se brisaient sur la plage pour bien montrer qu'elles étaient aussi vides et fragiles que le vent qui les avait fait naître.

Tout à coup, le jeune homme parut perdre patience. Il plaça devant sa bouche ses deux mains et leur donna la forme d'un grand coquillage. Alors, il sembla que la tempête elle-même eût étouffé sa voix pour écouter cette mélodie, plus tendre que le chant d'un oiseau de la tundra, plus sauvage et mystérieuse que l'appel impérieux des grands oiseaux des mers.

Bientôt, une vague plus haute que les autres et qui s'avancait avec prudence comme une femme qui porte un enfant dans son corps, s'ouvrit sans se briser :

— Tu ne pouvais pas te montrer plus tôt ? dit le pêcheur. Qu'as-tu fait, toute la journée ? Tu trouves — sans doute —

la compagnie des baleines préférable à la mienne. Ou bien, as-tu, de nouveau, rôdé avec ton crabe, dans les forêts ensevelies au fond de l'océan, parmi les arbres morts depuis des milliers d'années ?

Je connais bien l'amour de ton ami pour les cimetières. Depuis que tu n'as plus besoin de mes rennes pour te servir de nourriture, tu manges les miettes, que te laisse ce dévoreur de cadavres.

Rego sortit de l'eau et rampa vers le pêcheur, les moustaches baissées en signe de repentir. Mais, au moment où le jeune homme se préparait à pardonner, le phoque se renversa sur le dos et se laissant rouler parmi les cailloux et les coquillages, retourna dans la mer. Ula appela de toutes ses forces, mais au lieu du phoque, une jeune baleine trouva moyen de s'échouer à ses pieds. Il la regarda dans un de ses yeux ; car il ne pouvait pas voir les deux à la fois. L'œil, qui seul semblait vivant dans une énorme masse de chair, parut gêné. Et comme une jeune fille timide cache son visage dans ses mains, il fit baisser les paupières et se cacha derrière elles. Puis il les entrouvrit de nouveau et glissa vers les pieds d'Ula, son plus humble regard, comme s'il n'osait pas le lever plus haut.

— Tu es aussi timide que gros, et tu me dégoûtes, dit Ula en tournant le dos à la baleine. La baleine aussi tourna le dos et fit présent au jeune homme de toute l'eau qu'elle avait recueillie pour lui, tandis qu'une crabe aux pinces énormes embrassait de toutes ses forces les deux chevilles à la fois.

Lorsque le pêcheur que la violence du jet d'eau avait jeté à terre, revint à lui, la baleine et le crabe avaient disparu, mais il y avait à côté de lui, un jeune phoque qui le

regardait avec une expression si innocente et une compassion si sincère qu'il osait à peine penser que son ami s'était peut-être livré à un acte de vengeance.

*

Mais le soir, auprès de la cheminée où le vent chantait ses derniers adieux, Ula et le phoque avaient cessé de se quereller. Au dehors, l'océan grondait encore, comme s'il n'arrivait pas à se calmer, comme si en s'enfuyant vers d'autres mondes, la tempête avait éveillé en lui d'inépuisables appétits.

Ils ne parlaient pas. Entre les hommes et les bêtes, la bouche reste close, mais les yeux sont ouverts. Ainsi Rego rapportait du fond de l'océan tout un livre d'images merveilleuses, que son ami lisait dans ses yeux, sans avoir besoin de tourner les pages.

Il voyait Rego s'enfoncer vers ces jardins profonds où le jeune phoque rôdait frôlant de ses nageoires tout un monde englouti. Des poissons aux couleurs de rêve passaient parmi les anémones vivantes, ouvrant et fermant leurs pétales, pour montrer qu'il leur suffisait d'un clin d'œil pour fleurir. Et puis, il se laissait emporter plus loin encore, vers d'immenses profondeurs, où des ombres flottaient avec des phosphorescences étranges — car là-bas, la mort même revêtait les couleurs éclatantes de la vie.

Ils entraient dans des forêts que nul œil humain n'avait contemplées et glissaient dans les allées dont les seuls promeneurs étaient des poissons, s'élevant épouvantés et formant un arc-en-ciel au-dessus de leur tête.

Parfois une baleine venait s'étendre auprès d'une épave. On eut dit un navire, veillant auprès d'un autre navire endormi, tandis qu'une musique plus douce et plus profonde que celle qui berce le sommeil des morts, montait de la forêt engloutie.

Parmi ces arbres nus, que l'océan avait lavés jusqu'aux os, Rego avait-il enfin trouvé cette mélodie qu'il cherchait, l'écho de ce monde très vieux, très familier, dormant au fond de son âme, sans parvenir à mourir ?

Sans doute, très loin, au-dessus de sa tête, le vent frappait l'océan de ses ailes de fer ; mais ici, c'étaient les racines des vagues qui rapportaient vers les profondeurs la voix assourdie des ondes.

Alors, Rego s'endormait, rêvant qu'il avait posé sa tête sur la poitrine calme d'un dieu.

Mais, en se réveillant, parfois il avait peur. Rien ne remuait autour de lui, pas un grain de sable ne se déplaçait. C'était maintenant comme si l'épave veillait auprès de la baleine immobile. La mort veillait auprès de la vie et il semblait à Rego que l'océan tout entier était mort sur lui.

Mais le soleil, qui — lui aussi — a des racines au fond de l'océan, entourait Rego de ses rayons et l'emportait loin des épaves et des forêts sans sève, vers le ciel ouvert et les navires qu'accompagnaient les mouettes.

*

Et il y avait aussi le grand nord, où les ours blancs se balançaient doucement sur des morceaux de glace, et où le ciel presque toujours encoint, enfante par milliers des flocons de neige qui viennent mourir sur les vagues. De

là-bas aussi, où le soleil brille mais ne brûle pas et où les aurores boréales couvrent d'un feu sans chaleur les plus hauts icebergs, Rego rapportait à son ami, ses plus belles visions, purs instants polaires, arrachés à la grande banquise de l'éternité.

Et puis c'était Ula qui parlait. Rego se souvenait qu'un jour, lui aussi, il avait eu un cœur d'homme ; un cœur rempli d'une odeur aussi vieille que la terre, car la terre — dès sa naissance — a senti la mousse et la résine des arbres. Oui, Rego se souvenait. La résine des arbres était comme des larmes humaines, immobilisées sur l'écorce ; des larmes de joie et non de tristesse, de vie et non de mort. Et le souffle des rennes était chaud, leur haleine sentait la mousse et venait tout droit de leur cœur. Le cœur des rennes était aussi vieux et aussi chaud que celui des hommes et il était plein de rêves. La terre, en naissant, avait fait un rêve innocent et profond, comme celui des petits enfants. Seuls, les rennes et quelques autres créatures innocentes le portent au fond de leur regard et certains hommes aussi, ceux qui embrassent encore la mousse et les arbres et sont les frères des bêtes et des forêts.

En écoutant son ami, les yeux du phoque se remplissaient de larmes semblables à celles qui coulent sur l'écorce des arbres. Et il était pris d'un grand élan de tendresse envers celui qui reconciliait pour lui deux mondes, en mêlant au fond de son cœur l'odeur de la mousse et des algues marines.

Pourtant, dans cette même hutte, où ils passaient ainsi des heures à causer silencieusement, Rego un jour faillit mourir d'humiliation.

Ula était trop beau pour ne pas être remarqué des

jeunes filles. Il ne courait pas après elles, mais il arrivait souvent à l'une ou à l'autre de perdre son chemin comme par hasard auprès de sa hutte et le jeune homme devait les remettre sur le bon chemin.

Un soir, il y en eut trois à la fois, qui vinrent frapper à la porte.

L'une d'elles avait un sourire si agréable et des dents si blanches que le pêcheur, au lieu de les remettre sur le bon chemin, les fit entrer et leur offrit une tasse de thé. Tout d'abord, Rego jouit d'un succès considérable.

— Quel beau poisson, dit l'une des jeunes filles.

— Il n'est pas plus poisson que toi, dit une autre.

— Il a les moustaches de mon grand-père, dit celle qui avait un sourire agréable et des dents blanches.

Celle qui n'avait rien d'agréable, pas même la voix, dit qu'il ne lui manquait que la parole pour être une créature humaine.

Aussitôt, elles se mirent à discuter les avantages et les désavantages d'une créature humaine.

— Combien de phoques voudraient être hommes ?

— Combien d'hommes voudraient être phoques ?

— Moi, dit celle qui n'avait rien d'agréable, je voudrais être un poisson un jour, un phoque un autre et une mouette le dimanche.

« Un vœu bien naturel pour une fille si laide. » Elles riaient, toutes les trois, caressant la tête du phoque ; chacune à son tour lui tiraient les moustaches, ce qui le faisait éternuer.

Rego avait l'habitude de gonfler ses narines à chaque respiration, en faisant apparaître des plis sur son visage, et cachant ses yeux pour un instant.

C'était une vieille habitude chez les phoques, mais les jeunes filles croyaient qu'il le faisait pour les amuser et criaient :

— Encore ! Encore !

Il y avait aussi l'air qui, montant de la gorge, caressait, en passant les naseaux et produisait un léger sifflement.
— Il a mangé un oiseau, qui chante au fond de sa gorge.

— Mais non. C'est lui, le petit oiseau. Il est lui-même un petit oiseau des forêts.

Ula jouissait du succès de son ami et ne voyait pas les regards suppliants que lui jetait le phoque.

— Dansons ! cria celle qui avait un sourire agréable et les dents blanches.

Rego se blottit dans un coin et se dit qu'on allait enfin le laisser en paix ; mais celle qui n'avait rien d'agréable le prit par ses nageoires et le serrant contre elle, le fit tourner.

La tête lui tournait, mais personne n'y faisait attention.

— Il a l'air tout drôle, cria une des danseuses.

— Il a le mal de mer.

— Un phoque qui a le mal de mer.

— C'est le mal de terre, hurla une autre, fière de ce qu'elle venait de dire.

Rego essaya de se dégager, mais dans l'effort qu'il fit, la robe de la danseuse se déchira et un grand morceau d'étoffe resta attaché à sa peau.

Il était difficile de dire qui des deux provoqua le plus d'amusement : la jeune fille sans une partie de sa robe ou le phoque avec cette même partie collée contre sa poitrine.

Bientôt, tous les deux se trouvèrent dehors ; mais là leurs chemins se séparèrent.

Le lendemain, Ula s'attendit à voir quelques monstre

surgir de l'océan, pour l'avaler, lui et son bateau. Mais son ami semblait lui avoir pardonné l'affront de la veille. Il le voyait pêcher au loin et tourner, de temps en temps sa tête ronde vers lui, un poisson entre les dents.

L'océan était calme. Et quand vint le soir, la lune sortit de l'eau une tête aussi ronde que celle de Rego. Bientôt, Ula vit autour de lui, une petite lune après l'autre surgir des vagues. Il sourit. Rego n'avait pas réuni tous ces phoques pour rien. Il se souvint du crabe et de la baleine et se prépara à accepter les châtements qui n'allaient pas tarder à pleuvoir sur lui.

Alors, commença un chant, dont les sons mélodieux pleuvaient tout droit sur son âme. Il lui semblait qu'une mer d'harmonie remplissait ses veines, noyait ses sens. Si l'univers tout entier, depuis les forêts englouties jusqu'aux étoiles les plus lointaines avait joint sa voix à celle des phoques, ils n'auraient pu mieux chanter.

Ula désirait mourir. On croit souvent que les derniers instants sur terre se prolongent par delà la vie. Le chant des phoques suffisait pour nourrir toute une éternité.

Mais si Rego chantait ainsi, c'est qu'il n'avait plus besoin d'Ula. Rego et l'univers s'étaient enfin trouvés l'un l'autre. On n'a pas besoin d'appuyer sa tête sur l'épaule d'un ami, lorsqu'on la repose sur celle d'un dieu.

Ula rentra chez lui tout triste et quand Rego arriva comme si rien ne s'était passé, le pêcheur lui dit :

— Que puis-je faire pour toi. Je ne suis qu'un pauvre pêcheur. Va-t-en rejoindre tes compagnons qui t'attendent parmi les vagues.

Mais quand, un jour plus tard, le phoque revint selon son habitude, Ula n'était pas seul. Celle qui avait un

sourire agréable et des dents blanches était avec lui. Elle avait l'air d'un gros chat sauvage et ronronnait en poussant, de temps en temps, des miaulements. A moitié étendue près de la table, elle se laissait mettre des morceaux de poisson dans la bouche. Puis elle regardait la main qui la nourrissait comme si elle eut voulu y enfoncer les dents.

Tout à coup, elle se leva et se mit à courir autour de la chambre. Ula la poursuivit, l'attrapa par les cheveux, qui flottaient dans l'air, comme les voiles déchirées d'un bateau et la força à renverser sa tête en arrière. Elle se dégagea en riant et s'en alla s'étendre auprès du feu. Rego éternua un peu plus fort qu'il n'était nécessaire, mais Ula semblait ne pas même remarquer la présence de son ami. Il se coucha auprès de la jeune fille et lui parla à voix basse.

Que pouvaient-ils se dire, eux, qui se connaissaient à peine ? Quel secret y a-t-il entre ceux qui ne se sont vus qu'une fois ?

D'où venait cet éclat dans les yeux du pêcheur ? Soudain quand son ami souriait, Rego se disait qu'il devait y avoir un soleil caché au fond de son regard. Mais quel astre pouvait bien donner cette lueur intense, mais dépourvue de chaleur et de tendresse ? N'était-ce pas ce même astre étrange qui enflamme les yeux des loups et raidit leurs corps, en face d'une proie, comme un arc qui se tend avant de lancer sa flèche ?

Rego comprit. Il se glissa vers la porte restée entrouverte.

*

L'un après l'autre, les jours fuyaient ; mais Ula s'apercevait à peine de l'absence de son ami. Il avait trop à faire

pour contenter la jeune fille, qui venait le voir tous les jours. Peu à peu, pourtant, il trouva son rire moins agréable et son cœur moins pur que ses dents étincelantes. Son bavardage le fatiguait et il songeait de plus en plus souvent à son compagnon muet qui savait si bien et si mystérieusement remplir le silence.

Un jour, la jeune fille lui dit :

— Ton corps m'appartient, mais ce qu'il y a dedans appartient à un autre.

Il est simple de se quitter, quand les âmes ne sont jamais rencontrées.

*

Il le chercha partout. Il caressait les vagues avec son bateau, il les flattait dans l'espoir qu'elles lui rendraient son ami. Il l'appela d'une voix tendre et puissante. Seules les mouettes lui répondaient.

Il s'en allait trouver Kjurelli, qui pêchait non loin de lui. Kjurelli avait un jour failli tuer Rego. Ula était arrivé juste à temps pour le sauver.

— Il mange les poissons sous mon nez, avait déclaré Kjurelli, et il met en fuite ceux qui restent.

Ula s'était fâché :

— Les hommes s'imaginent qu'ils ont seuls le droit de satisfaire leur faim. Les bêtes, qui ont le malheur de partager leurs goûts, n'ont qu'à choisir : mourir de faim ou d'une façon encore moins plaisante. Il paraît que les lois de l'hospitalité n'existent pas pour les pauvres créatures sans défense.

Kjurelli, qui était un brave garçon, et dont le seul défaut était de ne jamais réfléchir, avait eu honte de son égoïsme.

Rego, trop paresseux pour attraper les poissons lui-même, avait profité pour venir les cueillir jusque dans les filets de Kjurelli.

— Hélas, répondit Kjurelli quand Ula vint le voir, c'est sur les poissons, maintenant que j'applique les lois de l'hospitalité. Il y en a tellement, depuis que ton ami a disparu, que je laisse les grands manger en paix les petits.

*

Il faut avoir été malade, pour apprécier la santé. Et il faut aussi, parfois, se séparer d'un ami, pour découvrir combien on l'aime. C'est pour cela, peut-être, que les dieux sont toujours absents.

Il suffit d'un seul être pour emporter tout un monde. Pour le pêcheur, le phoque, en s'en allant, avait vidé l'univers. Les étoiles n'étaient plus que les yeux morts d'un ciel depuis longtemps éteint et les voix des forêts et des mers, les derniers murmures d'un monde agonisant.

Peu à peu, Ula cessa d'appeler son ami d'une voix tendre et puissante et il ne le cherchait plus parmi les vagues, mais il s'attardait sur l'océan et s'en allait à la pêche même lorsque les autres pêcheurs trouvaient plus prudent de rester à la maison.

*

L'océan se gonflait et se tendait au-dessous de lui, et puis, un jour il se fâcha tout à fait.

Ula était indifférent aux cris des mouettes, qui venaient l'avertir ; il ne voyait pas les nuages : immenses cadavres

d'oiseaux sans ailes que le vent poussait vers le rivage. Les vagues se dressaient l'une au-dessus de l'autre, comme pour mieux satisfaire leur curiosité. Bientôt, elles ne se contentèrent plus de regarder dans la barque, mais chacune, en passant, déposait un peu d'écume aux pieds du jeune homme. Puis elles trouvèrent l'écume une offrande insuffisante.

L'eau lui montait jusqu'aux genoux et toujours encore il restait immobile, comme s'il eut voulu remplacer le mât que le vent avait emporté.

Lentement, comme pour lui donner une chance, la barque s'enfonçait. Elle plongeait de l'avant, se relevait péniblement, hésitait à bout de forces, luttant toute seule contre le poids immense de tous ces dons que les vagues continuaient à distribuer.

Avec un dernier gémissement, où il y avait des regrets et peut-être un peu de reproches, la barque se retira sous les pieds de son maître.

Un instant il parut se réveiller, étreignit de ses bras et jambes une vague, mais voyant qu'elle lui était infidèle et l'abandonnait déjà aux épuisantes caresses d'une autre, il s'enfonça vers ceux qui ont choisi pour leur tombe, les algues marines, au lieu de fleurs.

Ce fut alors qu'il vit une tête ronde, tout près de la sienne et un corps solide entre la mort et lui.

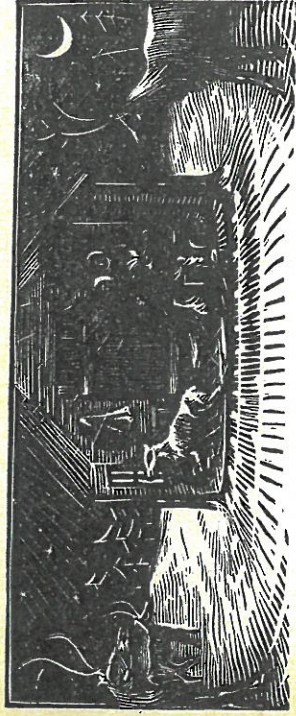
*

La neige tombait à gros flocons, s'amassait lentement autour de la hutte, l'enveloppait dans une étreinte plus tendre et plus blanche que l'écume. L'océan, épuisé,

dormait, mais les vagues roulaient encore sur le rivage avec une lenteur de rêve, comme si elles marchaient dans leur sommeil. Mais devant le mur de neige et de glace, elles hésitaient un instant puis se retiraient, frissonnant dans le baiser un peu froid de cette autre éternité.

Le grand calme d'après la tempête était aussi entré dans la hutte.

Auprès du feu qui brûlait dans la cheminée, ils restaient silencieux. Et qu'auraient-ils pu se dire ? Ils s'étaient retrouvés après s'être perdus. Désormais plus rien ne pouvait les séparer.



LE JEUNE RENNE

Il fut un temps où la différence entre les gens et les bêtes était moins grande qu'aujourd'hui. Les gens habitaient dans des huttes et les bêtes dans les forêts tout autour.

Et ne parlaient-ils pas le même langage : celui des arbres et du vent ?

Il est difficile de dire pourquoi le ciel avait refusé la grâce même d'un seul enfant au vieux couple qui vivait dans la plus petite des huttes.

Les années passaient et peu à peu, la neige qui tombait sur les cheveux de la femme oubliait de fondre. De temps en temps, ils soupiraient tous les deux et dans leur cœur, il y avait la même nostalgie.

Pourtant, un matin, la femme s'aperçut que leur désir allait tout de même être exaucé.

Mais il n'est point bon pour les humains d'être trop heureux sur la terre. Aussi, au lieu d'un garçon, le ciel leur donna un petit renne. La mère ne se plaignit pas et

son mari suivit son exemple. Seuls les voisins versèrent quelques larmes de compassion.

Le poil de velours du petit renne et son museau délicat charmaient sa mère et elle le regardait tendrement au fond de ses yeux noirs qui étaient plus grands que les baies de la tundra.

Le petit renne n'était pas étonné d'avoir des parents différents de lui. Il suçait le lait de sa mère et menait une vie gaie et sans soucis.

Trouvant la place auprès de la cheminée un peu trop chaude, il se blotissait dans le coin le plus reculé de la chambre.

Il aimait à regarder par la fenêtre et attrapait en pensée les flocons de neige dansant dans les airs.

L'aurore boréale qui s'allumait au milieu de la nuit l'intimidait et seuls les yeux de sa mère parvenaient à le rassurer.

Deux fois par jour, son père mettait sécher du bois qu'il avait été chercher dans la forêt, et le petit animal sentait des bouffées d'air frais entrer par la porte, toutes chargées de mystère et qui lui caressaient les narines.

Peu à peu, il trouva le lait de sa mère trop doux ; mais il n'en dit rien, pour ne pas lui faire de la peine.

A la fin pourtant il ne put se retenir :

— La forêt m'appelle, dit-il. Je ne sais pas pourquoi. Sa mère ne dit rien et son père s'en alla voir si la porte était bien fermée.

Le temps passa. Le petit renne ne quittait plus la fenêtre des yeux. Souvent son regard était couvert de buée, comme les vitres pendant les nuits de grand froid.

— La forêt m'appelle.

— N'est-tu pas heureux avec nous ? Veux-tu un lit plus tendre ou un peu plus de bûches dans le feu pour te protéger du froid ?

Il ne répondit rien, mais à partir de ce jour, il se mit à maigrir et à perdre ses poils. Chaque matin, en balayant le plancher, sa mère récoltait de petites touffes qu'elle conservait avec soin.

Un jour elle attira vers elle son fils et lui prenant la tête dans ses mains, elle lui dit :

— Tu es le soleil qui éclaire la nuit de notre vieillesse. Mais il est bon parfois de se séparer de ce qu'on aime. Va dans la forêt qui t'appelle, mais écoute d'abord ce que j'ai à te dire.

Elle lui donna beaucoup de conseils et le mit en garde contre de nombreux dangers. Et puis, le père s'en fut vers la porte et l'ouvrit.

*

Rien ne semblait changé, mais le père devenait chaque jour plus silencieux. Souvent quand il s'en allait chercher du bois, il restait dans la forêt plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

Un matin il dit à sa femme qu'il avait entendu en rêve les plaintes d'un petit renne. Ce même jour, il s'en alla plus tôt que de coutume et ne revint pas le soir. Sa femme l'appela longtemps au seuil de la hutte, mais il ne revint jamais.

Quelques années encore passèrent. Un soir, tandis que l'aurore boréale jetait une pâle lueur dans la chambre, la vieille s'appretait à mettre une bûche dans le feu, lorsqu'elle fut prise de vertige et tomba près du foyer.

La porte s'ouvrit doucement et un grand renne entra. Il se traîna péniblement vers la vieille et lui mit la tête sur les genoux. Avec un grand effort, il s'allongea auprès d'elle et se mit à raconter : la forêt qui l'avait rendu grand et fort et qui l'avait protégé des dangers. Il parla de l'hiver et des loups et des aurores boréales qui parfois, descendant sur la terre, lui touchaient les bois. Il parla du printemps, quand les fleuves se réveillaient sous la glace. Mais surtout il parla des arbres et de leurs troncs parfumés qu'il embrassait ou reniflait songeusement.

La langue avait déjà perdu toutes ses forces et peu à peu s'était tue. Un grand silence tomba sur la hutte.

Des mains de plus en plus lasses caressaient la grosse tête qui s'était enfoncée sur les genoux de sa mère. Les yeux du vieux renne regardaient paisiblement, droit devant eux, mais ils avaient cessé de parler.

Toujours encore, comme en rêve, les mains caressaient le poil de velours.

Et puis, à la fin, elles aussi cessèrent de remuer.



MARISHKA

Il est triste de voir une vieille femme de l'âge de Marishka refuser de se faire baptiser. « Ma pauvre enfant, disait le prêtre, tu es la dernière païenne de toute la contrée. »

Marishka hochait la tête et s'apitoyait sur son propre sort, puis elle mettait ses doigts desséchés sur sa bouche et envoyait des baisers au soleil.

— A mon âge, disait-elle, on aime les dieux qui sont chauds.

— Et quand le soleil se cache pendant l'hiver ou derrière les nuages ?

— Un de ses fils est assis dans ma cheminée. Je lui donne à manger des morceaux de bois.

— Je croyais, disait le prêtre, que les arbres eux aussi étaient des dieux. Je t'ai vue te prosterner devant eux et lécher leur écorce en roulant des yeux tout remplis de dévotion. Comment peux-tu les donner à manger au feu ?

— Seul un dieu est digne de nourrir un autre dieu. Et puis je ne lèche pas les arbres, je les embrasse, disait Marishka en se fâchant.

Alors, le prêtre la prenait par le bras et l'asseyait auprès de lui sur le tronc d'un arbre abattu par la tempête. « Cet arbre, disait-il, avait ses racines plongées dans la terre. Pour son propre bien-être, égoïstement, il suçait la vie de la terre. Il ne lui donnait rien en échange. Un jour, le vent est venu et il a renversé ton pauvre dieu, ma pauvre Marishka. »

— J'aime mieux un dieu renversé qu'un dieu qu'on ne peut ni voir ni toucher.

— Peux-tu voir ton cœur, tes poumons, ton estomac ? Et pourtant, sans eux, tu ne pourrais vivre, disait le prêtre. Le Dieu des Chrétiens lui aussi est trop proche de nous pour que nous puissions le voir. Il a ses racines dans notre cœur. Nous ne pouvons pas voir ses racines et nous ne pouvons pas non plus voir son tronc et ses branches, puisqu'il habite dans le ciel. Mon arbre à moi ne suce pas ma vie, mais il fait couler dans mon cœur sa propre sève et le remplit de son amour et de sa chaleur. Pour calmer ma soif, il me donne à boire une boisson semblable à celle que les lèvres des anges ont touchée.

Au lieu de se laisser convaincre, Marishka frappait du pied.

— Je n'aime pas les anges qui habitent un arbre qu'on ne voit pas. J'aime mieux écouter les petits oiseaux dans le feuillage de mes dieux.

*

Il est triste de voir deux fils souffrir de l'obstination de leur mère.

Moca et Voca en avaient vraiment assez d'entendre crier dans leurs oreilles :

« Fils de païenne, fils de païenne ! »

Ils s'en allèrent dans la forêt chercher les barbes qui croissent sur les pins. Déguisés en moines, ils s'en vinrent heurter à la porte de leur propre mère.

— Je ne suis pas à convertir ! dit Marishka.

— Si tu n'es pas à convertir, cette fourrure est à vendre, dit Moca en sortant de derrière son dos, une magnifique pelisse de renne blanc.

Marishka avait gardé de son enfance l'habitude de porter vers sa bouche tout ce qui faisait plaisir à ses yeux. Les petits enfants et les très vieilles femmes souvent embrassent ce qu'ils ne peuvent manger.

Marishka cacha sa tête dans la pelisse blanche et respira une chaude odeur de mousse et de forêt. Sûrement un peu de soleil s'était caché parmi les poils de renne. Sans enlever la pelisse de son visage, elle regarda les moines. Ses petits yeux rusés semblaient flotter sur une mer de crème.

— La peau qui recouvre les os des vieillards, soupire-t-elle, est si mince qu'il ne faut jamais leur refuser une peau en plus.

— Fais-toi baptiser et reçois cette pelisse blanche ! dit Moca.

— Reçois cette pelisse blanche, et fais-toi baptiser ! dit Voca.

Les petits yeux rusés qui flottaient sur une mer de crème se fermèrent un instant puis s'ouvrirent. Aucun son ne sortit de la bouche. Il n'était que trop évident que la vieille Marishka se décidait enfin à prendre le chemin qui allait arracher son âme aux serres du paganisme.

Moca et Voca, après avoir jeté par terre leurs fausses barbes, se mirent à danser autour de Marishka en chantant :

— Que ne fait-on pas pour une pelisse blanche !

— Pour une pelisse blanche, que ne fait-on pas !

— Allez chercher le prêtre, dit Marishka d'une voix qui semblait se cacher derrière les poils de la pelisse.

Par la porte que Moca et Voca laissèrent entrouverte, le soleil entra et fit clignoter les petits yeux rusés.

Tandis que la mer de crème descendait plus bas que le menton, trois doigts desséchés se portèrent vers la bouche et envoyèrent au soleil, un tout petit baiser.



LA MORT DU DIABLE

Lorsque Vania rentra au palais, il trouva le roi, son père, en proie au plus grand chagrin.

— Le diable est venu et il a emporté la reine, ta belle-mère, dit le roi, d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Comment sais-tu que c'est le diable ? demanda Vania.

— Il a laissé un billet et il l'a signé.

— Et qu'a-t-il écrit sur ce billet ?

— Il a écrit, répondit le roi, entre deux sanglots, il a écrit :

« Ta femme est aussi jeune que belle. Tu l'a eue assez longtemps pour toi tout seul.

« Signé : le diable. »

Le roi pleurait avec une telle violence et ses larmes coulaient avec une telle profusion que son manteau d'hermine était tout humide. Même le tapis royal commençait à s'en ressentir.

Vania, ému de compassion, à la vue d'une douleur si vraie, sortit de sa poche un mouchoir et le pressa sur les yeux de son père, après quoi il le moucha.

— Ton malheur est moins grand que tu ne penses, dit-il tendrement. Quelques jours de vacances et de repos ne te feront pas de mal.

— Quelques jours ! s'écria le roi. Et qui serait assez fort pour l'arracher aux griffes du diable et me la ramener au palais ?

— Moi, répondit Vania, et il s'en alla sur la route qui mène vers la sorcière.

— Sorcière, si tu ne me dis pas où habite le diable, ton cousin, je t'écraserai certainement la tête avec cette pierre.

— Tu vois cette autre pierre, au bord de la route, dit la sorcière, eh bien, soulève-la et ne me tourmente plus avec ta présence.

Vania souleva la pierre et vit qu'elle cachait l'ouverture d'une grotte. Un cheval blanc s'en échappa furieux. Mais Vania, qui ne manquait pas d'une certaine force, le prit par la queue et le fit tourner dans les airs, jusqu'à ce que le cheval montra des signes de fatigue et de soumission. Vania l'enfourcha et ils partirent.

Rien ne peut décrire le pays où ils arrivèrent. Rien non plus ne peut décrire la beauté de la jeune fille qu'ils rencontrèrent au seuil du palais diabolique.

— Va-t-en, dit Vania, au cheval blanc.

— Qui es-tu ? demanda-t-il ensuite à la jeune fille qui le regardait, la bouche ouverte.

— Je suis la servante du diable, dit-elle. Autrefois, j'étais une de ces femmes, mais il ne veut plus de moi

depuis qu'il s'est épris de la reine. Cache-toi là. J'entends ses pas. Il ne faut pas qu'il te trouve.

— Cela sent la viande masculine ici, dit le diable.

— Tout le temps, tu te frottes aux hommes et voles leur femme. Pas étonnant si tu sens l'homme toi-même.

Le diable partit. Vania demanda son nom à la jeune fille.

— Je m'appelle Marpha, dit-elle. Moi aussi, je suis de sang royal.

— Dès que j'aurais tué le diable, je t'emporterai d'ici. Après quoi, je t'épouserai.

— Tuer le diable ! s'écria Marpha, mais son exclamation fut étouffée par les lèvres qui se posèrent sur sa bouche

— Je serais heureux de te couvrir de mes caresses, car tu es aussi fraîche que les bouleaux qui croissent au bord des déserts et tes cheveux sentent le printemps ; mais il faut, d'abord, que j'accomplisse mon devoir. Où est la chambre de ma belle-mère ?

Marpha prit Vania par la main et ils traversèrent les vastes salles du palais. Des éclats de voix partaient de l'une des chambres. Marpha cacha le prince sous un divan. Il entendit ainsi la conversation entre la reine et le diable.

Il fut assez étonné d'entendre la reine rire d'un petit rire nerveux, comme si le diable s'était permis de la chaouiller.

— Tu es beau, disait la belle-mère, et tes yeux brillent comme deux étoiles. Si j'avais su combien tu étais bon, j'aurais offert moins de résistance, quand tu a bien voulu m'enlever au roi, mon mari.

Le diable, pas trop habitué à de telles louanges, riait à gorge déployée.

— Euh ! dit-il, je ne suis ni meilleur ni pire que la plupart des hommes.

— Si. Si. Tu dois avoir le cœur si pur, répétait la reine, car ton regard reflète le ciel.

— Es-tu bien sûre que ce n'est pas un autre endroit, s'écria le diable, fier de sa plaisanterie.

Vania s'impatientait de trouver la reine aussi naïve. Mais il bondit presque de sa cachette, lorsqu'il entendit sa belle-mère comparer son mari et le diable et découvrir tous les avantages d'un seul côté.

« Elle est sous l'effet d'un charme, se disait le prince. Il est temps que je l'arrache à cette triste idylle. »

— Quel âge as-tu ? demandait la reine, d'une voix tendre.

— 8000 ans.

— Pourquoi m'accabler de tes moqueries ? dit-elle, offensée. T'ai-je posé une question si stupide ?

— Et ma réponse n'a rien de stupide, non plus, répondit le diable, d'un ton sérieux. Dans 8000 ans, je serai aussi jeune que maintenant, et mes yeux auront le même éclat, venant de la même source ; mais toi, tu seras bientôt vieille et laide, et je te mettrai à l'asile des vieillards.

Des lamentations lugubres retentirent juste en ce moment. Elles semblaient venir d'une maison pas très éloignée du palais.

— Les entends-tu ? ricana le diable. Chacune d'elles a été, un jour, ma femme. Dès que l'âge s'est fait sentir, je l'ai gentiment prise par la main : « Voilà ! ma belle ; nous avons eu de jolies journées ensemble. Là-bas, tu auras le temps d'y songer à ton aise en regardant tomber tes dents comme les feuilles jaunes de l'automne. » De

temps en temps, elles hurlent comme des loups affamés, mais ce n'est pas de nourriture dont elles ont envie ; c'est de moi ! dit le diable, d'un ton si vain que la reine poussa un petit cri de surprise.

— Je me montre à elles une fois la veille de l'an. Elles deviennent folles de joie et s'entredévorent de jalousie, quand je suis parti.

— Et moi, s'écria la reine, tu me mettras vraiment aussi là-bas, quand le temps sera venu ?

— A moins que tu ne préfères, alors, retourner chez ton mari. Je les laisse toutes libres de rentrer chez elles ; mais elles préfèrent rester dans mon voisinage, même si elles ne me voient qu'une seule fois l'an.

— Mais tu es un monstre ! s'écria la reine, d'une voix que Vania eût préféré un peu plus indignée.

— Rentre chez toi, si tu n'es pas contente ici, dit le diable.

Le prince eut beau prêter l'oreille, il ne put entendre la réponse.

Hors de lui, il voulut s'élaner dans la chambre voisine, mais la prudence lui conseilla de n'en rien faire et d'écouter plutôt la suite de la conversation.

Il entendit de nouveau de grands éclats de rire. La reine avait déclaré, d'une voix caressante, qu'il ne serait point indésirable pour le monde d'être débarrassé d'un être doué d'un pouvoir de séduction aussi funeste.

L'idée qu'il pût être tué, arracha au diable des hoquets de joie.

— Sais-tu, ma belle, dit-il en sanglotant à force de rire, que mon âme est enfermée dans un œuf. L'œuf se trouve dans un coffret. Le coffret est enterré sous les racines d'un

arbre. L'arbre se trouve dans une île de l'océan. Et personne ne connaît l'océan et personne n'a jamais vu l'île.

Pour me tuer, il faudrait qu'un prince de sang royal trouve l'œuf et l'écrase ici, en ma présence, et juste sous mon nez.

Cette image le fit rire au point de secouer le plancher et faire danser les meubles.

Plus rien, pas même le sourire de Marpha, ne purent retenir Vania. Il enfourcha le cheval, qui s'était présenté au premier appel. Cette fois, ils traversèrent des pays si étranges que même le cheval parut étonné. D'énormes serpents se dressaient sur leur passage. L'un d'eux attrapa le cheval par la queue : ce qui n'eut d'autre effet que d'ajouter un morceau à sa longueur déjà considérable. Les montagnes crachaient du feu sur eux. Un cortège d'oiseaux noirs les suivaient en poussant des cris funèbres, que seuls, les sifflements de rage des reptiles interrompaient de temps en temps.

Ils allaient toujours plus vite et ne ralentirent même pas lorsqu'ils atteignirent l'océan. Depuis quelques temps, Vania avait remarqué que des ailes poussaient sur le dos de sa monture. Ce fut un jeu d'enfant pour le cheval de s'élever dans les airs.

L'océan se mit aussitôt en colère. Les vagues bondirent dans les airs. Impuissantes à les attirer vers elles, elles crachaient au milieu de nuages d'écume, d'épouvantables poissons, qui ouvraient leur gueule couverte de dents. L'un d'eux s'accrocha à un pied du cheval, mais bientôt retomba dans la mer, fatigué d'être emporté à travers l'espace.

Enfin, ils virent une île dont l'aspect paisible contrastait

agréablement avec les pays terrifiants qu'ils venaient de parcourir.

Les arbres tendaient vers eux leurs branches et les hautes herbes chantaient une chanson tendre pour les accueillir.

Pourtant, aucune créature vivante n'habitait cette île. Croyant s'être trompé de destination, ils allaient partir, lorsqu'un lièvre sortit d'un terrier et s'évanouit de joie à leur vue.

Il leur dit ensuite qu'il était le seul habitant de l'île et se mit à parler abondamment. Et comme la première chose que l'on dit ce sont les secrets que sur l'honneur de sa vie on a promis de ne jamais révéler, le lièvre se pressa de raconter qu'il était le gardien du coffret dans lequel était enfermée l'âme du diable. Vania lui promit de l'écouter bavarder pendant deux jours et deux nuits, sans l'interrompre, s'il voulait bien lui procurer l'œuf.

Le lièvre, qui était d'un caractère gai et aimable, et qui ne souffrait que du manque de compagnie, ne fit aucune difficulté.

Bientôt, l'œuf se trouva dans la poche de Vania. Le prince prit congé du lièvre et lui promit de lui envoyer un autre lièvre tout semblable à lui-même et doué d'un amour aussi prononcé de la conversation.

Le voyage de retour fut moins mouvementé. La mer paraissait encore éprouvée de ses récents transports. Les poissons essayaient bien encore de bondir dans l'air, mais ils manquaient d'enthousiasme, ouvraient une gueule moins énorme et retombaient dans les vagues, très peu de temps après en être sortis.

A leur tour, les montagnes ne crachaient plus qu'un

peu de fumée à leur suite et les serpents siffaient d'une voix faible et désabusée. Les oiseaux funèbres avaient une voix rauque, comme s'ils avaient eu mal à la gorge.

*

Quant au pauvre diable, il était bien malade. Depuis quelques jours il ne mangeait plus et il fallait toutes les ruses de la reine pour lui faire avaler ne serait-ce qu'une tasse de thé.

— Jamais, disait-il d'une voix pitoyable, jamais, depuis que je suis venu au monde, je ne me suis senti aussi mal — et je ne suis pas né d'hier ! ajoutait-il, avec un sourire sarcastique.

Il souffrait bruyamment et faisait souffrir son entourage, en particulier la reine. Il n'hésitait pas à lui faire subir toutes sortes de tortures physiques, sous prétexte qu'il est doux et opportun de partager les douleurs de ceux qu'on aime.

D'autres jours, il la comblait de cent injures, toutes différentes les unes des autres et qu'elle supportait avec une patience vraiment angélique.

— Cela m'exaspère assez d'être malade, disait-il, mais ce que je ne puis supporter, c'est de voir des gens en bonne santé autour de moi.

Il ordonnait à tout le monde de jeûner et de perdre des forces pour être à l'unisson avec lui.

La pauvre Marpha, qui avait le teint naturellement frais et rose devait se couvrir le visage de farine.

La vue de la vie et de la jeunesse affolait le diable. Un jour, il faillit succomber à une attaque, en voyant

Marpha entrer dans la chambre en courant. Il lui ordonna de se mettre au lit et de prendre des airs moribonds.

Afin d'épargner au diable l'effort de la battre, pour la mettre à l'unisson, la reine eut l'idée d'arborer des allures lugubres et de se plaindre de maux épouvantables.

Elle s'évanouissait à la moindre occasion, se traînant par terre avec l'air de rendre l'âme à chaque minute.

Le diable n'était pas assez sot pour ne pas s'apercevoir de la ruse ; mais la vue de la souffrance, même simulée, lui procurait les seuls instants de joie vraiment pure qui lui restait, en ce monde.

Ce fut un moment bien pénible pour tous, lorsque le diable découvrit qu'il commençait à vieillir. Il brisa toutes les glaces et força la reine et Marpha à se coiffer au hasard. Il voulut même les obliger à se peindre des rides sur leur visage pour être à l'unisson, mais il se dit que la vue de la vieillesse et de la laideur pourrait causer des désagréments à ses yeux.

C'était triste de constater avec quelle rapidité le visage du diable se transformait. Depuis qu'il ne pouvait plus se regarder dans la glace, il avait trouvé un autre miroir tout aussi impitoyable. Anxieux de constater son pouvoir de séduction, il rendait des visites de plus en plus fréquentes à l'asile des femmes vieillissantes. Elles n'accouraient plus avec la même ardeur à sa rencontre, et à son départ, ne poussaient plus les mêmes hurlements de désespoir et de jalousie. Leurs querelles perdaient de leur intensité à mesure que la rivalité entre elles perdait sa raison d'être. Quelques-unes se souvenaient tout à coup qu'elles avaient eu jadis une famille. Elles s'en allaient maintenant, l'une après l'autre, sur le chemin qui menait

vers leur mari, leurs enfants et peut-être le repentir.

Affolé, le diable essayait de les retenir, en leur payant des visites plus longues et plus fréquentes : l'unique effet fut de précipiter les départs. Même la reine finit par se dire que le roi, son mari, avait exercé sur elle une certaine attraction dans le passé, et qu'après tout, il méritait bien qu'elle pensât à lui de temps en temps. Elle supportait de moins bonne grâce les mauvais traitements infligés par son ami. Le diable eut le chagrin de constater que tant qu'on est beau et séduisant, même les douleurs que l'on fait subir sont considérées des faveurs, mais qu'il en est loin d'être ainsi, lorsque la beauté et la jeunesse commencent à vous manquer.

La reine, de son côté, éprouvait un certain plaisir à ne pas lui dire juste les mots qu'il eût désiré le plus entendre. Elle lui mettait froidement une compresse froide sur le front et murmurait d'une voix moins compaissante que mielleuse :

— A te voir ainsi, permets-moi de te demander pardon de ne pas t'avoir cru, lorsque tu prétendais avoir 8000 ans.

D'autres fois, elle l'embrassait dans le voisinage de son oreille :

— Comme tu dois souffrir, mon pauvre ange.

Elle avait découvert que cette dernière appellation lui était particulièrement pénible et ne manquait pas une occasion de s'en servir.

Comprenant que la violence ne menait à rien et ne se sentant pas de taille à infliger de réelles douleurs physiques, le diable décida de changer de tactique. Il se fit humble et soumis. Il prit des airs d'enfant nouveau-né. Il regardait la reine avec de grands yeux tout ronds et candides et lui

demandait pardon de lui causer tant de tracas. Il penchait la tête un peu de côté, versait beaucoup de larmes et se faisait border dans son lit avant de s'endormir. De cette façon, il essayait de réveiller les instincts maternels de la reine, puisque les autres instincts hélas, étaient bien près de s'endormir.

Il lui arrivait de se mettre à genoux devant elle et de lui dire :

— C'est toi qui m'a sauvé des autres femmes ! Vois-tu, elles me quittent, l'une après l'autre. Elles savent que c'est toi seule que j'aime. Toutes ces femmes n'étaient qu'une consolation en attendant de te rencontrer. Si tu pouvais voir à travers ma poitrine, tu y trouverais un feu ardent qui ne brûle que pour toi.

Il s'imaginait qu'il suffisait de prendre les allures de l'innocence et de la jeunesse pour chasser les sombres nuages de la vieillesse et de la maladie. La reine ne s'y trompait pas :

— C'est la peur de me perdre, disait-elle d'une voix douce, qui te fait parler ainsi. Mais ne crains rien. Je resterai auprès de toi, jusqu'à ce que l'asile des vieillards soit assez vide pour que je puisse t'y mettre, à ton tour. Avec un peu de chance, il restera bien encore une vieille ou deux pour te tenir compagnie.

Le diable réclamait en pleurant un peu plus d'égards :

— Si tu préfères, je puis te conduire ailleurs, mon ange, dit un jour la reine.

— Que veux-tu dire ?

— Chaque heure qui passe, laisse une étrange marque sur toi.

Si tu voulais compter sur tes doigts le nombre de jours

qu'il te reste à vivre, une main te suffirait, mon amour.
A partir de cette conversation, le diable s'alita.

*

Un matin, en entrant dans la chambre du malade, la reine se rendit compte que son ami agonisait depuis quelque temps, déjà.

— Ecoute, lui dit-elle, si tu veux avoir l'air propre quand tu seras mort, laisse-moi te laver tant que tu es encore chaud. Je n'aime point froter les cadavres, mon amour.

Le diable n'osa protester. Il subit en silence le nettoyage mortuaire et s'évanouit trois fois avant la fin de l'opération. Après la quatrième, il vit aux environs immédiats de son nez, un œuf, que Vania tenait dans sa main.

— Rends-le moi ! dit le diable, d'un ton poli mais autoritaire.

Vania sourit non moins poliment, mais il ne répondit rien.

— Je comprends maintenant pourquoi tu étais si malade ! s'écria la reine.

— Si toutes les femmes étaient aussi intelligentes, la terre finirait bien par tourner du bon côté, dit le diable, en colère. Puis il jugea plus prudent de changer de ton.

— Enlève l'œuf des mains de ton fils, lumière de ma vie, dit-il à la reine, et donne-le moi.

— Il n'est pas mon fils. S'il l'était, je n'aurais point l'âge et l'honneur d'être la lumière de ta vie, répliqua la reine.

— Fusse-t-il ton oncle ou ton grand-père, je t'ordonne de m'obéir.

— Tu n'es guère en état de commander, ténébres de ma vie, ricana la reine. D'ailleurs, je n'ose m'approcher de lui. Son père a la main dure, mais le fils a en plus, la vigueur de la jeunesse. Mon amour ne va pas jusqu'à me laisser battre pour sauver ton âme.

Alors, le diable eut recours à un dernier moyen. Il se tourna vers Vania et le regarda avec des yeux tendres et séduisants.

— Mais non, c'est un brave garçon, ton beau-fils ! Et il ne sait pas tout ce que je lui donnerai en échange de cet objet qu'il tient dans la main.

— Et qu'est-ce que tu lui donnerais ? dit la reine, qui espérait qu'en étant désagréable envers le diable, elle se sauverait aux yeux de son beau-fils.

Le diable cherchait, avec désespoir, ce qu'il pourrait bien offrir au jeune homme ; mais sa faiblesse était si grande que son imagination refusait de fonctionner :

— Je puis lui promettre la lune, les étoiles, le soleil, oui le soleil.

— Et qu'en ferait-il ? Il n'est plus l'âge à des jouets, s'écria la reine, triomphante.

— Je lui donnerai un royaume.

— Il en aura un, sans ton aide.

— Je ferai mourir son père, pour qu'il puisse régner sans délai.

— Et de moi, qu'en fais-tu ?

— Je te ferai mourir en même temps que ton mari.

Le diable se rendit compte un peu trop tard qu'il avait dit une imprudence.

Profitant de l'occasion, la reine trouva pour qualifier son ami, des expressions qu'il vaut mieux laisser dans le silence.

Vania était plutôt ennuyé. Depuis quelque temps, il essayait d'écraser l'œuf, mais en vain. Pourtant, il continuait à sourire poliment. Quant au diable, il répétait les mêmes promesses ou en inventait d'autres, si extravagantes, que personne ne les comprenait.

Tout à coup, il se frappa le front et s'écria :

— Je t'offre toutes les jeunes filles de ton royaume.

Ce fut en ce moment que Marpha entra.

Elle étreignit Vania si fort, que l'œuf se brisa.

Avant de rendre son dernier soupir, le diable eut juste encore le temps d'entrevoir la puissance d'un amour véritable.



LA MORT DE LA BELLE-MÈRE

Dans la nuit qui précéda la mort de la vieille Marishka, son gendre Mikita lui tint le pire des langages. Il lui dit que ceux qui passent leur vie à sucer le sang des pauvres humains et en particulier de leur gendre, chercheront en vain le repos après le trépas.

Depuis d'innombrables années, ils avaient vécu tous les deux dans une inimitié à faire trembler d'horreur.

Quand la vieille mourut, le gendre n'eut qu'un seul regret : celui de ne plus pouvoir lui faire entendre ses insultes. Pendant le repas préparé en l'honneur de la morte, il se conduisit si mal, but une telle quantité de boisson, rit et se moqua de la morte d'une façon si regrettable, que les cœurs les plus insensibles s'indignèrent.

Lorsque le dernier convive eut quitté l'isba, Mikita envoya sa femme se coucher et resta seul avec sa belle-mère.

Il lui fit un dernier discours :

— A partir du jour où j'ai pris pour femme le fruit de
tes lamentables entrailles, tu n'a jamais oublié de me faire
sentir ta misérable présence. En épousant ta fille, je n'ai
pas pu éviter d'épouser aussi le démon qui était sa mère.

Enfin je suis débarrassé de toi. Je m'en vais passer la
nuit dans la forêt à te construire un cercueil et demain,
j'attellerai deux rennes et dans le traîneau, et sur le traîneau,
je placerai le cercueil et dans le cercueil, il y aura ta sombre
carcasse. Et je t'emporterai si loin et t'enterrai si pro-
fondément que le diable seul saura trouver le chemin de
ta demeure.

*

La neige que le printemps alourdissait et rendait
humide s'attachait aux sabots des rennes. Mikita était
assis sur le cercueil. Pendant toute la nuit il avait travaillé
à le rendre aussi peu habitable que possible, le couvrant
à l'intérieur d'un nombre superflu de clous.

Tout au long du voyage, il siffla une chanson gaie en
encourageant amicalement ses bêtes.

Le soir, ils atteignirent le mont des loups où Mikita
avait décidé de passer la nuit. Il détacha les rennes du
traîneau. Aussitôt ils disparurent dans la forêt. Il les
appela et s'étonna de ne pas les voir revenir. Il regarda
tout autour de lui se demandant ce qui avait pu les épou-
vanter. Ne voyant et n'entendant rien d'inquietant il fit
un feu pour se réchauffer, puis il s'étendit sur une peau de
renne. Il s'endormit un sourire sur les lèvres à la pensée
de sa belle-mère qui dormait dans son cercueil glacé, à
deux pas de lui le corps cloué sur les planches.

Lorsqu'il se réveilla au milieu de la nuit avec un étrange

sentiment de malaise, le feu s'était éteint et la lune brillait
juste au-dessus de sa tête.

« Que le diable t'emporte », murmura-t-il, en songeant
à sa belle-mère.

A peine avait-il achevé de parler, qu'il entendit un long
gémissement étouffé. D'abord, il crut que c'étaient les loups,
puis son attention fut attirée par le couvercle du sépulcre
qui se soulevait lentement. La lune glissant entre les planches
montra une face pitoyable et triste tournée vers Mikita.

Lentement la tête puis tout le corps sortit hors du cer-
cueil. Le couvercle tomba sur la neige. Elle avait les mains
liées et les bras attachés à sa poitrine, mais ses jambes
étaient libres.

Les loups attirés par l'odeur du cadavre se mirent à
hurler tristement du fond de la forêt. La belle-mère aussi
ouvrit sa bouche et dit : « J'ai faim. »

A la lueur de la lune ses yeux étaient remplis d'une
étrange nostalgie. Mikita monta sur un arbre. Ses genoux
tremblaient contre le tronc et ses mains étaient couvertes
de sang. Parvenu au sommet, il s'assit sur une des branches
et se mit à regarder la morte. Tout d'abord elle essaya de
grimper à son tour, mais n'ayant pour l'aider que ses
jambes elle dut renoncer. Penchant sa tête sur sa poitrine,
elle s'efforça de ronger l'attache qui rivait ses bras au cou,
mais ses dents incapables d'atteindre la corde, claquèrent
dans le vide. Alors elle colla sa bouche contre le tronc de
l'arbre et se mit à le ronger. Des morceaux d'écorce volaient
dans l'air. L'arbre tout entier craquait comme si des cen-
taines de rats s'étaient mis à lui dévorer le tronc.

« Si elle arrive à scier mon arbre, il tombera et moi avec
lui », songeait Mikita.

— Je vois l'aube paraître à l'horizon, cria-t-il. N'est-il point temps pour les démons de regagner leurs cercueils ? La belle-mère ne trouva pas nécessaire d'interrompre son travail. Les loups continuèrent à pleurer dans le lointain et à s'appeler d'un bout de la forêt à l'autre. L'un d'eux s'approcha de la morte, mais tout-à-coup il s'enfuit en hurlant.

La lune paraissait inquiète comme si elle aussi avait voulu s'enfuir.

Lorsqu'enfin, une lueur rouge parut à l'horizon, la belle-mère jeta sur son gendre un dernier regard étrangement doux et suppliant, comme si elle avait voulu lui faire comprendre qu'elle ne lui voulait aucun mal. Elle soupira douloureusement, puis, prenant le chemin à la suite des ombres nocturnes, alla s'étendre dans le cercueil. Aussitôt, les rennes revinrent et attendirent sagement d'être attelés au traîneau. Ils partirent sans tarder et vers le milieu du jour arrivèrent à l'endroit où la belle-mère devait être enterrée. Mikita creusa un trou et déposa le cercueil dans le fond, après avoir eu soin de bien fermer le couvercle.

Le même soir, il rentra chez lui.

Sa femme était partie pour quelques jours en visite, de sorte qu'il se trouva seul dans la maison. Il se mit au lit, mais de nouveau le même malaise étrange qu'il avait ressenti la veille, le réveilla.

— Si c'est toi encore qui viens me trouver, cria-t-il, je te mettrai là où ma femme fait rôtir le pain.

Il se souvint avec horreur qu'il n'avait aucun pouvoir sur les morts et enfouit sa tête sous les couvertures.

Il ne répondit pas aux légers coups donnés contre les

vitres. La fenêtre s'ouvrit d'elle-même et il entendit des pas glisser sur le plancher.

— J'ai faim, dit une voix lamentable.

— Je sais, répondit-il. Je sais que tu veux me manger. De ton vivant, tu me suçais le sang, mais tu n'avais pas la force de me tuer tout à fait. Tu espères mieux réussir maintenant que te voilà morte et moi, impuissant à te faire du mal.

Mikita ne reçut, au fond de ses couvertures, qu'un soupir chargé de reproche, triste à fondre l'âme.

Le lendemain, il passa tout le jour à heurter aux portes. Les yeux hagards, il s'asseyait auprès du feu, sans rien dire, comme s'il avait froid. Si on l'interrogeait, il répondait qu'il s'ennuyait de sa femme. Vers le soir, il montra les symptômes d'une telle angoisse que ses voisins lui offrirent de l'accompagner jusqu'à sa maison.

L'un d'eux le pria même de l'accepter comme compagnon pendant la nuit, mais il refusa. Il préféra s'en aller tout seul dans la neige et le froid, se disant que la belle-mère n'aurait pas l'idée de le chercher dans le forêt.

Lorsque la lune se mit à allonger les ombres des arbres sur la neige, il comprit que la ruse ne lui servirait de rien. Il allait de plus en plus vite, n'osant regarder derrière lui. Tout-à-coup, il fut forcé de tourner la tête et vit une ombre sortir d'une ombre plus grande et glisser à sa suite, sur la neige. Il s'approcha d'un arbre, mais n'eut pas la force de l'escalader. Alors il ferma les yeux et se mit à marcher droit devant lui, au hasard.

Elle était maintenant à ses côtés, il le savait trop bien. Avant que la première clarté matinale ne vienne balayer les souffles mauvais de la nuit, rien ne pourrait l'éloigner

de lui. Tout près de son oreille, il entendait des soupirs qui lui serraient le cœur.

A bout de force, il se tourna, les yeux fermés, vers le triste gardien que la nuit lui avait donné et cria :

— Rentre dans ton cercueil ; il s'ennuie sans toi, dans les entrailles de la terre.

— J'ai faim, répondit une voix misérable.

Pendant la tête, Mikita déchira le col de sa fourrure et découvrit sa poitrine nue, puis, toujours sans ouvrir les yeux, il hurla :

— Tiens ! mange. Je sais que tu ne me laisseras pas en paix avant de m'avoir emporté à ta suite dans les ténèbres dont ton âme infernale a fait son éternelle demeure. Mange, mais ne me force pas à ouvrir les yeux.

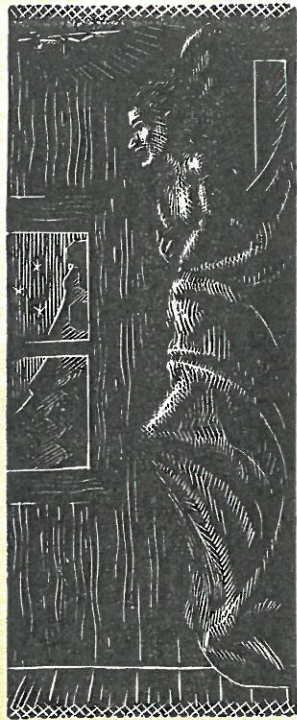
Il entendit au-dessus de sa tête un oiseau nocturne, mesager de la mort, mais la belle-mère continuait à pousser de longs et lamentables soupirs, sans toucher à son gendre.

— Si ma chair n'est pas à ton goût, dis-moi comment te satisfaire ? murmura Mikita d'une voix mourante. Et comme il ne recevait pas de réponse, il leva la tête vers le ciel. Il rapprocha ses mains l'une de l'autre et essaya de se rappeler une prière. Tout à coup, sa bouche s'entrouvrit d'elle-même laissant s'échapper ces mots : « Aimez vos ennemis. »

Il sourit à la pensée qu'il pourrait aimer sa belle-mère, après tant d'années d'une haine aussi féroce.

La vieille vit le sourire. L'étrange expression de nostalgia douloureuse disparut de ses yeux. Sa bouche se détendit et laissa échapper un soupir apaisé, tandis que du fond de sa gorge montait un dernier adieu :

— Je n'ai plus faim.



CENDRILLON

Souvent, quand le soleil descendait derrière la montagne d'Agatavara, ses rayons enveloppaient dans une dernière caresse le château placé sur la plus haute des cimes.

C'était là-bas qu'habitaient le roi et sa fille, et nul n'a jamais pu parvenir jusqu'à eux.

Tout en bas, au pied de la montagne, le petit village d'Agatavera se blotissait humblement contre les rochers.

Parfois, le roi quittait sa résidence et traversait le village, mais les gens n'avaient jamais osé le regarder en face. L'éclat qu'il projetait autour de lui était si éblouissant que les yeux se baissaient d'eux-mêmes. On prétendait que si le soleil avait un visage, il aurait celui du roi, et nul n'oserait contempler de si près le soleil.

Il y en avait pourtant un, qui ne baissait pas la tête sur le passage du roi, mais il était de si peu d'importance, que les gens d'Agatavera ne daignaient pas lui prêter la moindre attention. On l'appelait Cendrillon.

de lui. Tout près de son oreille, il entendait des soupirs qui lui serraient le cœur.

A bout de force, il se tourna, les yeux fermés, vers le triste gardien que la nuit lui avait donné et cria :

— Rentre dans ton cercueil ; il s'ennuie sans toi, dans les entrailles de la terre.

— J'ai faim, répondit une voix misérable.

Pendant la tête, Mikita déchira le col de sa fourrure et découvrit sa poitrine nue, puis, toujours sans ouvrir les yeux, il hurla :

— Tiens ! mange. Je sais que tu ne me laisseras pas en paix avant de m'avoir emporté à ta suite dans les ténèbres dont ton âme infernale a fait son éternelle demeure. Mange, mais ne me force pas à ouvrir les yeux.

Il entendit au-dessus de sa tête un oiseau nocturne, mesager de la mort, mais la belle-mère continuait à pousser de longs et lamentables soupirs, sans toucher à son gendre.

— Si ma chair n'est pas à ton goût, dis-moi comment te satisfaire ? murmura Mikita d'une voix mourante. Et comme il ne recevait pas de réponse, il leva la tête vers le ciel. Il rapprocha ses mains l'une de l'autre et essaya de se rappeler une prière. Tout à coup, sa bouche s'entrouvrit d'elle-même laissant s'échapper ces mots : « Aimez vos ennemis. »

Il sourit à la pensée qu'il pourrait aimer sa belle-mère, après tant d'années d'une haine aussi féroce.

La vieille vit le sourire. L'étrange expression de nostalgie douloureuse disparut de ses yeux. Sa bouche se détendit et laissa échapper un soupir apaisé, tandis que du fond de sa gorge montait un dernier adieu :

— Je n'ai plus faim.



CENDRILLON

Souvent, quand le soleil descendait derrière la montagne d'Agatavara, ses rayons enveloppaient dans une dernière caresse le château placé sur la plus haute des cimes.

C'était là-bas qu'habitaient le roi et sa fille, et nul n'a jamais pu parvenir jusqu'à eux.

Tout en bas, au pied de la montagne, le petit village d'Agatavera se blotissait humblement contre les rochers.

Parfois, le roi quittait sa résidence et traversait le village, mais les gens n'avaient jamais osé le regarder en face. L'éclat qu'il projetait autour de lui était si éblouissant que les yeux se baissaient d'eux-mêmes. On prétendait que si le soleil avait un visage, il aurait celui du roi, et nul n'oserait contempler de si près le soleil.

Il y en avait pourtant un, qui ne baissait pas la tête sur le passage du roi, mais il était de si peu d'importance, que les gens d'Agatavera ne daignaient pas lui prêter la moindre attention. On l'appelait Cendrillon.

Sa vie se passait à faire pour ses deux frères aînés tout ce qu'eux deux ne se seraient jamais abaissés à faire pour lui. Il ne se plaignait pas ; les travaux les plus pénibles n'occupaient que la partie visible de son corps. Son regard et sa pensée étaient ailleurs et parfois, ses yeux souriaient en regardant une étoile ou la neige qui se posait doucement sur les branches des arbres.

Ses frères se moquaient de lui et lui demandaient de quelle partie de la lune il était tombé sur la terre.

Le plus souvent, il avait l'air étonné, comme s'il ne reconnaissait pas tout à fait le pays où il était né et il semblait se trouver infiniment plus *chez lui* dans ses songes.

Ainsi, il s'approchait de la fenêtre et se mettait à rêver en contemplant la montagne du roi, si proche et pourtant si inaccessible et que les gens d'en-bas évitaient même de regarder. Et quand venait la nuit, il se couchait sur son petit lit, dur comme un sépulcre. Il tournait tous les jours son visage vers le château et dans la paix nocturne, ses pensées s'en allaient vers la région mystérieuse où habitaient le roi et sa fille.

Le père de Cendrillon était vieux et malade, et juste avant de mourir, il appela ses trois fils et leur dit :

— La vie s'éloigne de moi et moi, je m'éloigne d'elle. Nous ne nous entendons plus tous les deux et quand nous nous serons séparés pour de bon, vous me laisserez couché trois jours et trois nuits sur mon lit, avant de me mettre sous terre. Quand l'heure de minuit s'approchera pour la première fois de mon cadavre, mon fils aimé s'asseyera à mon chevet et empêchera les mauvais esprits de toucher à son père. Quand l'heure de minuit s'approchera pour la seconde fois, ce sera mon fils, second en âge, qui remplacera

l'aube tant que durera la nuit. Et enfin, quand pour la troisième fois, les esprits sortiront de leur sombre demeure, ce sera Cendrillon qui s'asseyera auprès de moi.

Le père mourut et les deux fils eurent une conversation, l'un avec l'autre. L'un dit :

— Ce ne sont pas les mauvais esprits que je crains, mais bien plutôt mon propre père. A mesure qu'il se sépare de la vie, il prend les airs de sorcier.

L'autre fils dit :

— Si le cadavre du vieux se mettait à remuer au milieu de la nuit, je deviendrais cadavre à mon tour.

Alors, d'un commun accord, tous les deux se tournèrent vers le cadet qui lavait les pieds et les mains de son père :

— Tu es trop stupide, Cendrillon, pour avoir peur de la nuit et des morts. Quand l'heure de minuit s'approchera du cadavre, toi aussi, tu t'approcheras de lui et tu ne le quitteras pas avant d'avoir vu naître à l'horizon les premiers rayons de l'aube. Et ainsi tu feras la nuit suivante et la nuit qui viendra avant le jour où nous mettrons notre père en lieu sûr, sous terre.

L'aurore boréale enveloppait le château sur la montagne dans une vaste auréole bleue, orange et verte, et Cendrillon, assis auprès du lit de son père, regardait par la fenêtre. Il souriait, en songeant à la jeune fille qui habitait sur la montagne.

Il ne pouvait pas la voir, mais il savait qu'elle répondait à son sourire. Il ne se demandait même pas s'il n'était pas immodeste de sa part à lui, humble Cendrillon, d'aimer la fille lumineuse du roi.

La présence du cadavre ne le gênait pas le moins du monde. Il savait que les morts habitent un pays aimable et

silencieux et qui ne lui était pas étranger. Et même, lorsque son père se souleva à moitié et se mit à lui parler, à voix basse, il ne fut ni surpris, ni choqué — la distance entre ce monde et l'autre étant moins grande qu'on ne le pense...

— Ma voix, lui disait son père, ne t'est pas moins familière que celle que j'avais avant de rejoindre le domaine des morts. J'ai suivi ton regard et je sais où habitent tes pensées et tes rêves. Fils de la terre, tu connais pourtant ton origine, et la lumière, qui aveugle les humains et abaisse leur tête, dilate ton cœur et donne le sourire à tes lèvres. Les morts ne te causent pas d'épouvante. Tu veilles sur eux, quand vient la nuit et le pays qu'ils habitent n'est pas loin de celui de tes pensées. Il était pauvre l'amour de mes autres fils pour moi ! Ils ont jugé ma mort une occasion favorable pour me désobéir, trouvant superflu de m'accompagner par delà mon dernier souffle. Le pays où je suis entré, leur est hostile et quand le jour viendra, où pour eux aussi la porte se fermera sur leur vie, ils auront de la peine à trouver le monde par delà le monde des vivants.

Viens, mon fils, donne-moi la main et je te conduirai au pied de la montagne. Un cheval noir s'élançera vers nous et je lui dirai que tu es son maître. Il agitera sa vaste crinière, qui à la lueur de l'aurore boréale te paraîtra semblable à deux ailes déployées. Ses naseaux gonflés cracheront une flamme claire et pure.

Le lendemain, lorsque pour la seconde fois, tu veilleras à mon chevet, je te prendrai de nouveau par la main et je te conduirai dans la forêt et un cheval gris viendra à notre rencontre. Ses naseaux gonflés cracheront une flamme claire et pure et cette fois, le cheval sera entouré d'une

lumière aveuglante, comme celle que dégage le roi, lorsqu'il passe par le village. Et enfin, quand pour la troisième fois, tu chasseras de moi les démons des ténèbres, nous nous en irons ensemble au pied de la montagne. Un cheval blanc s'inclinera devant nous et je lui dirai que tu es son maître. Et la lumière qui jaillira de ses naseaux, non seulement l'entourera d'un éblouissant halo, mais lui-même brillera comme un soleil.

Tu garderas le secret pour toi-même. Moi, je continuerai à veiller sur toi, du fond du royaume des morts et quand ton temps sera venu, moi aussi, je reviendrai vers toi.

*

Quand le père fut mis en sécurité sous la terre, les fils aînés firent de Cendrillon leur esclave et pour s'amuser lui donnèrent des coups. Ils n'avaient pas le cœur transpercé en voyant l'enfant lever les yeux vers la montagne pour l'appeler à son secours.

La lumière qui habitait sur la montagne éclairait Cendrillon et lui disait d'avoir patience. Alors, l'enfant souriait, comme s'il voyait des anges descendre sur lui, avec les rayons. Et la grâce de leurs mouvements était telle que des larmes de ravissement coulaient de ses yeux.

Ses frères avaient beau alors se montrer encore plus méchants que de coutume, il ne semblait même plus les voir et ne ressentait plus leurs coups.

Quand la nuit venait, il s'en allait vers la forêt au pied de la montagne et il se mettait à la recherche des chevaux que lui avait donnés son père. Mais ils avaient disparu, comme s'ils n'avaient jamais existé. Pourtant,

Cendrillon ne perdait pas patience et même, lorsqu'il commença à tomber malade, à cause des mauvais traitements infligés par ses frères, son espoir de retrouver les chevaux restait indestructible dans son cœur.

Souvent, la voix du fils cadet s'en allait vers son père — comme si les morts pouvaient entendre les vivants, du fond de leur lointaine demeure.

A mesure que les forces de Cendrillon faiblissaient, la lumière sur la montagne devenait plus éclatante, et quand l'enfant s'endormait, ou rêvait, les yeux grands ouverts, son visage était tout illuminé, et ses mains, malgré la cendre, qui les recouvrait, étaient d'une blancheur éblouissante.

Ses frères l'avaient informé, que s'il continuait à perdre ses forces, ils le jetteraient hors de la maison, comme un objet inutile. Il faisait de son mieux pour leur plaire, mais leur impatience grandissait de jour en jour.

Un soir, Cendrillon s'en alla, selon son habitude dans la forêt, et s'appuya contre un arbre. Il était très fatigué et ses jambes ne le soutenaient plus très bien.

« Mon père, dit-il à voix basse, je n'ai plus beaucoup de vie dans mon corps, je m'éloigne de lui et lui s'éloigne de moi. »

Soudain, dans le silence, il entendit le galop lointain d'un cheval. Peu à peu, le bruit s'approcha, et bientôt, il vit un cheval noir, s'avancer vers lui. De ses naseaux gonflés sortait une flamme claire et pure. Il semblait attendre. Alors, l'enfant malade fit un grand effort pour monter sur son dos. Il appuya ses mains sur la nuque, à la naissance de la crinière, et posa ses joues brûlantes sur le poil noir et luisant. Aussitôt, le cheval se mit à

courir vers la montagne. Il allait toujours plus vite et semblait si léger qu'à peine il touchait terre.

Tout à coup, à la place de la crinière, deux ailes se mirent à pousser. Elles se levaient et s'abaissaient en caressant le visage de l'enfant. Il eut peur d'abord, ensuite, il se sentit si bien, si léger et aérien lui-même, qu'il s'abandonna au plaisir de voler à travers l'espace. L'air lui semblait parfumé et le souffle qui passait près de son oreille était tout chargé de sons.

Une musique, tendre et intime, entraînait dans son cœur. Des nuages mauves accouraient à leur rencontre et Cendrillon se disait qu'il était lui-même un nuage parmi les autres.

Souvent, quand il était sur la terre, il avait joué avec eux en pensée ; il les avait suivis lorsqu'ils s'en allaient vers le château du roi. Mais alors, c'étaient ses rêves seuls qui accompagnaient les nuages. Maintenant, il était tout entier dans ses rêves. Il était rêve lui-même, et il volait vers la demeure du roi.

Comme il se sentait heureux et libre et comme la maison de ses frères lui semblait loin. Combien douce et paisible était la musique, qui chantait à son oreille.

L'enfant voyait bien le royaume, qu'il avait tant désiré connaître, s'approcher de lui ; mais il n'était pas étonné de toute cette lumineuse splendeur qui venait à lui.

Pour la première fois, toute nostalgie et toute tristesse l'avaient quitté et il se sentait heureux sans mélange. Et la paix, qui était entrée dans sa poitrine, il savait bien qu'elle ne s'en irait jamais pour faire place à la multitude de tourments et de tentations mauvaises, qui habitent en bas, sur la pauvre terre.

Des centaines de voix, qu'il reconnaissait pour les avoir entendues dans ses songes, se mêlaient à la musique de l'air, et lui-même, il se mit à chanter avec elles.

Peu à peu, la demeure du roi s'approcha de Cendrillon. Au seuil du palais, il vit un aigle immense qui tournoyait dans les airs.

Même de loin, l'aigle paraissait plus grand que tous ceux qu'il avait vus planer dans le silence du crépuscule.

L'enfant s'était soulevé sur la monture. Des milliers de rayons, aux couleurs les plus merveilleuses, scintillaient devant ses yeux. Loin de l'aveugler, ils pénétraient en lui et le remplissaient d'une exaltation semblable à celle que lui donnaient les voix chantant à son oreille.

*

A peine le cheval eut-il affleuré le seuil du palais de ses sabots aériens, que l'aigle cessa de planer, s'élança sur Cendrillon et planta ses griffes sur son front.

Loin d'être effrayé, l'enfant sourit à l'aigle et essuya de ses mains le sang qui coulait sur son visage. Il ne sentit aucune douleur. Il suivait des yeux l'oiseau, qui s'éloignait lentement portant dans ses griffes une goutte de sang. Cendrillon la vit tomber comme une étoile rouge et brillante à travers l'espace.

Rentré chez lui, il passa une écharpe autour de sa tête pour cacher la marque de l'aigle, et empêcher le sang de couler. Au retour du crépuscule, il s'en alla de nouveau dans la forêt. Un cheval sortit de l'ombre et s'approchant de Cendrillon, s'agenouilla devant lui. Une grande lumière l'entourait. Bientôt, les mains de l'enfant s'appuyèrent

sur la crinière, et ses joues reposaient sur le poil gris et luisant. Et le cheval emporta Cendrillon par delà les arbres, par delà les rochers, à la poursuite des petits nuages. De nouveau, le vent chanta à son oreille et des flots d'harmonies coulèrent vers son cœur. De nouveau, les songes qu'il avait eus en bas, ses songes les plus lumineux, tout remplis de sourire et d'anges, étaient de pâles aurores boréales comparées aux merveilleuses visions qui s'approchaient de lui à mesure qu'il s'élevait dans les airs.

Mais cette fois, l'aigle qui gardait la demeure du roi était gris et au lieu de poser ses griffes sur le front de l'enfant, il s'empara de l'écharpe que Cendrillon tenait autour de sa tête.

*

Peu de temps après, le bruit courut que le roi était descendu de son royaume sur la montagne, par delà les nuages. Personne n'osait le regarder en face, mais chacun sentait sa présence. On disait même qu'il entrait dans les maisons, s'asseyait parmi les occupants et demeurerait quelques instants au milieu d'eux. Quelques fois, il parlait et sa voix était si mélodieuse, dans sa majestueuse simplicité, que les gens avaient peine à comprendre. Quelques-uns prétendaient que les yeux du roi étaient posés sur leur front, mais comme ils tenaient la tête baissée, ils n'en étaient pas tout à fait certains.

Dans la hutte où Cendrillon était couché par terre, comme un chien fatigué, ses frères essayaient en vain de le faire se lever ; mais il y avait sur ses lèvres un sourire qu'aucune injure n'avait le pouvoir d'effacer.

Lorsqu'on frappa à la porte, les deux frères allèrent pour ouvrir, mais, ne voyant personne, ils sortirent dehors.

— Je ne vous demande pas de me présenter vos fronts, dit une voix, près d'eux. Vos yeux se sont tellement endurcis qu'ils sont incapables de me voir, mais je tiens à savoir si vous êtes seuls à habiter cette maison.

— Que Votre Majesté, dirent-ils, ne se dérange pas pour notre frère, dont le cerveau est plus faible que celui d'une pauvre bête et qui ne mérite même pas de vivre plus longtemps sur cette terre.

Cendrillon fut si heureux de voir le roi s'approcher de sa paillasse, qu'il leva les bras vers lui et le regarda en face.

Le roi se pencha au-dessus du malade :

— C'est moi-même, dit-il, qui suis descendu chercher celui dont le front a été touché par les griffes de l'aigle.

Tu as veillé auprès du cadavre de ton père. Tu n'as point craint de veiller au chevet de la mort ; et la mort, à son tour, a veillé sur toi. Tes frères, attachés uniquement aux choses de la terre, ont été terrifiés à la pensée de leur père mort venant les troubler dans leur quiétude.

Mais toi, tu sais que ceux qui croient à la vie par delà le tombeau, portent une couronne éternelle. Dans tes songes, déjà tu tendais les bras vers les anges. Le royaume, par-dessus la montagne, ne t'était pas inconnu et tu ne baissais pas ton regard alors que je passais près de toi.

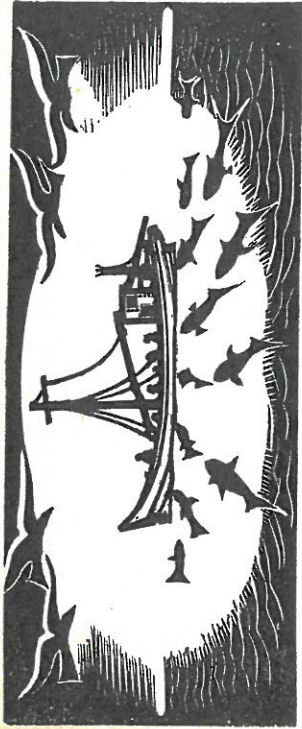
Viens, donne-moi la main. J'ai préparé une fête pour te recevoir et ma fille t'attend au seuil de sa royale demeure.

Cendrillon se leva, les bras tendus en avant, et, s'avancant sur la pointe des pieds, il sortit par la porte, restée entrouverte.

Bientôt, un cheval, d'une blancheur éclatante, s'éleva dans les airs.

Par delà les maisons, par delà les forêts, il emportait un enfant, dont le front brillait d'une grande lumière.

Les nuages s'écartaient respectueusement sur leur passage et un aigle, aux ailes blanches, préparait le chemin, qui conduisit vers la demeure du roi, tout en haut, sur la montagne.



IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE...

— On ne devrait pas sortir en mer quand on n'est pas sûr de rentrer, dit Vania, le plus grand des matelots.

Pétrouchka, le plus jeune de tous, versa une larme, une seule et dit :

— Mon ventre entier n'est plus qu'un seul trou.

Gricha ne versa pas de larmes, mais il dit :

— Ce qui fait sept trous qui demandent à être remplis.

Alors le capitaine se fâcha et la barque se fâcha, comme elle le faisait toujours pour aider le capitaine à gronder les matelots.

— Ils ont faim, s'écria-t-il. Une autre fois, ils demanderont à leur nourrice de les suivre. Pendant quinze, vingt, trente ans, ils n'ont fait que manger. Et maintenant, parce qu'on leur demande de renoncer pour dix pauvres jours à cette regrettable habitude, ils ne cessent de pleurnicher.

Pétja, le plus hardi de tous, se leva et dit :

— Facile de jeûner quand on est plus gros que la moitié d'une baleine. Nous n'aurons plus bientôt que nos propres os à ronger, tandis qu'en toi, il y a assez de graisse pour apaiser la faim de tout un village. Même les chats en auront leur part et pendant huit jours cesseront d'importuner les souris.

Le capitaine s'emplit de rage, mais il se dit que Pétja avait raison et choisit la mer comme victime de sa colère.

— Ah ! elle est calme maintenant, aussi lisse que la peau d'un phoque. Pendant dix jours elle a hurlé comme une bête qui a mal aux dents. Le onzième, elle leur avait déchiré les voiles, cassé les mâts, englouti leurs filets avec leur contenu, trop avare pour se passer des trois ou quatre poissons qu'elle leur avait donnés. Elle ne veut plus se réveiller maintenant, l'hypocrite. Elle s'était soulevée pour nous emporter loin de toute terre, mais nous aider à rentrer au port serait un effort au delà de ses forces.

Un vol de mouettes passa au-dessus du bateau, en ricanant. Ils tendirent tous les bras vers elles.

— Je n'aime pas la viande volante, dit Vania.

— Ce ne sont pas des oiseaux, remarqua le capitaine, mais des anges.

— Les anges ne ricanent pas, dit le septième matelot, appelé septième, parce qu'il croyait que le nombre 7 portait bonheur.

Pétrouchka jeta au ciel un regard plein de convoitise :

— Je mangerais bien les anges, dit-il d'une voix langoureuse.

La faiblesse des hommes était telle qu'ils eurent à peine la force de se choquer.

— Vois comme j'écume d'indignation, murmura le

capitaine. Il s'imaginait qu'il lui suffisait d'insulter Pétrouchka pour gagner la faveur des anges.

On doit pourtant avouer que ce n'est pas un ange qui lui mit dans la tête une idée honteuse à faire pleurer. Il se mit à regarder Pétrouchka avec une expression affable et séduisante. Rien ne peut décrire la douceur du sourire qui parut sur sa bouche. Il sortit même un bout de sa langue qui se mit tout gentiment à nettoyer les lèvres sans doute pour en effacer l'écume d'indignation. Pendant très longtemps, il se gratta la tête, puis il ouvrit la bouche. La bouche resta ouverte, mais aucun son n'en sortit, du moins pendant les quelques minutes où la langue hésita à confier au monde les idées qui avaient pris naissance dans une tête aussi monstrueuse. Enfin la langue se résigna et dit :

— Savez-vous, mes chers amis ce que fait le capitaine, lorsque son bateau coule ?

— Il attend, dit le septième matelot, que tout le monde soit sauvé avant de se sauver lui-même.

— Bien répondu, s'écria le capitaine en poussant un grand soupir. Il est toujours le dernier, répéta-t-il d'une voix remplie de sanglots étouffés.

— Notre capitaine est toujours le premier à manger et se reposer, protesta Pétrouchka.

Au lieu de se fâcher, le capitaine regarda Pétrouchka avec un redoublement de tendresse.

— Oui, mon enfant. Mais quelle mère allaitait son nourisson, ne mange et ne dort aussi copieusement que possible ? Ne suis-je pas la mère de ce navire ? N'êtes-vous pas tous mes enfants ? N'est-ce pas pour vous que je mange et me repose ?

— Pour conserver la force de nous battre, hurla Vanja, pour nous surcharger de besognes que tu es trop paresseux pour remplir toi-même — voilà pour quoi tu manges et tu dors.

Faisant semblant de ne pas entendre, le capitaine continuait son discours :

— Quelle est la mère qui ne songe d'abord à elle-même... C'est comme la vache dans les champs...

— Assez ! interrompit Gricha. Assez de nourrices, de mères et de vaches. Si tu as une idée dans ce qui te sert de tête, vomis-la ou laisse-nous en paix.

Alors le capitaine mit son bras sur l'épaule de Pétrouchka.

— S'il ne tenait qu'à moi, dit-il, je me sacrifierais bien moi-même mais tant que ce navire est vivant, mon devoir à moi aussi est de rester aussi vivant que possible. J'ai mis mon bras sur ton épaule en signe de respect pour ton extrême jeunesse. Ton cœur est aussi frais et tendre que celui d'un enfant. Et ta chair qui a si peu encore couru sur cette terre ressemble à celle d'un agneau. Ma chair, quoique plus abondante, est vieille et coriace.

L'effet de ce discours fut immédiat. Même le bateau se mêla aux cris d'horreur qui jaillit de toutes les poitrines. Pourtant, le capitaine garda son sang froid et dit, quand il y eut de nouveau un peu de calme :

— Votre indignation n'aura de résultat que d'exciter votre appétit. Loin de moi toute pensée de manger Pétrouchka, mais nous allons tous ensemble lui faire une proposition qu'il aura, j'espère le cœur d'accepter. Nous n'allons pas lui demander sa tête ou ses bras ou ses jambes, ou même son ventre. Il nous offrira tout simplement la

partie la moins respectable de son corps. Ne vous inquiétez pas de savoir sur quoi il s'asseyera une fois l'opération achevée. Nous lui permettront de rester couché comme un prince. C'est un honneur que nous lui devrons. D'ailleurs, pour commencer, nous ne lui demanderons que la moitié de cette partie que les humains ne tiennent pas en très haute estime. J'espère que d'autres suivront son exemple et accompliront de bonne grâce un geste aussi généreux. Il va de soi que nous donnerons à chacun une part égale, sauf au propriétaire qui recevra le double en signe de notre reconnaissance.

Voyant tant de yeux fixés sur lui, Pétrouchka comprit que toute résistance était vaine. Il ne protesta que timidement :

— Lorsque la mère ou la vache n'a pas assez de lait pour nourrir ses petits, elle devrait se donner elle-même en pâture.

Le capitaine répondit avec bienveillance que non seulement il était une mère et une vache, mais aussi l'âme du bateau. Et on ne peut attaquer l'âme sans détruire le corps. Puis il ajouta son argument favori :

— Dans les temps difficiles les capitaines sont toujours les derniers.

Pétrouchka demanda deux minutes pour réfléchir. Il appuya le front sur le bout du mât qui avait survécu à la tempête et resta songeur. Aussi loin qu'il pouvait se souvenir, cette partie de son corps ne lui avait causé que des ennuis. C'est sur elle que s'abattaient les colères de son père. C'est elle qu'utilisaient ses frères pour encourager Pétrouchka à quitter la chambre. Il est difficile de sacrifier même ce qu'on aime le moins. Aussi Pétrouchka se sentit

pris d'un tel attendrissement pour lui-même que des ruisseaux de larmes coulèrent le long du mât. Au moment où ils allaient se rejoindre pour former tout un fleuve, un grand hurlement fit sursauter le bateau. Et l'homme qui se tenait auprès du plus jeune des matelots, avait dans sa main, un couteau aussi aigu que le cri poussé par Pétrouchka.

Mais le feu des peines corporelles s'éteint parfois aussi vite qu'il ne s'allume. Bientôt Pétrouchka se trouva avec les autres auprès de la marmite où on faisait griller un morceau de lui-même.

Alors que ses compagnons étaient assis en rond, lui était couché sur le ventre ; aussi son nez avait-il reçu le privilège de recueillir de tout près l'odeur délicieuse qui montait vers ses narines. Il se sentait fier et heureux. Tous les yeux étaient fixés sur le fond de la marmite. Il éprouvait une jouissance très agréable à occuper ainsi le centre de l'attention générale. Il eut la satisfaction d'une petite conversation avec lui-même. Il toucha du doigt ce qui jadis avait été si intimement lié à sa personne. Et la réponse vint du fond de la marmite sous forme d'un joyeux crépitement.

Ce fut pour lui un jeu très excitant de remuer dans tous les sens cette partie de lui-même qui, autrefois, lui avait causé de si brûlants ennuis.

— Je crois que je suis cuit à point, dit-il en regardant le capitaine dans les yeux.

Alors, le capitaine, solennellement, vida le contenu de la marmite dans une assiette en bois, puis il sortit un couteau et se coupa une part assez considérable.

— Il est évident qu'une mère avant de nourrir ses petits, goûte le repas préparé.

Pétrouchka était au comble du bonheur. On n'allait pas manquer de lui faire les éloges les plus flatteurs.

Tout à coup, le maître du navire fronça les sourcils. Ses lèvres se tendirent avec une expression de dégoût. Et après avoir craché, le petit morceau de Pétrouchka que les dents s'étaient approprié, la bouche du capitaine parla :

— Maudit soit celui qui ose toucher à cette viande. Non seulement, elle a un goût de cadavre, mais encore elle est empoisonnée. Mon estomac remonte vers ma gorge pour chasser de moi cette pourriture.

Peu après, Pétrouchka vit passer par-dessus bord, tout ce qui un instant auparavant avait fait sa joie et sa fierté.

Aussitôt il y eut de grandes agitations dans la mer. Des poissons de toute espèce se pressaient autour du navire, se battaient pour le plus gros morceau. Ils étaient si absorbés dans leurs luttes qu'on n'avait qu'à allonger les bras pour les prendre.

*

La fin du voyage fut aussi paisible que le reste avait été mouvementé. Couché sur le ventre, Pétrouchka ne répondait qu'à peine aux attentions que les matelots multipliaient à son égard. On lui servait les poissons les plus gras.

— Ton sacrifice nous a tous sauvés de la faim, lui répétait-on sans cesse.

Mais la blessure faite à son amour-propre guérissait bien plus lentement que l'autre blessure. Il posait son nez sur

sa main pour sentir si vraiment elle dégageait une odeur de cadavre. Il mordillait ses doigts essayant de leur trouver un goût de poisson. Tout au plus il lui restait sur les lèvres, une impression de sel.

« Pourtant, les poissons se dévoraient pour moi », songeait-il tristement.

Son chagrin et sa honte faisaient peine à voir. Surtout, le capitaine essayait de racheter la façon si rude dont il avait traité le morceau que Pétrouchka, si noblement, avait offert.

Le pauvre garçon n'osait regarder personne en face. Tout le monde ne savait-il pas qu'il était empoisonné et pourri. Sa mère avait donné naissance à un cadavre vivant.

Un jour, le matelot appelé Septième leva la main et dit :

— Terre.

Tandis que tous se réjouissaient, le capitaine attira Pétrouchka dans un coin.

— J'ai une confession à te faire, dit-il gravement. Tu peux bien penser qu'à mon âge, j'ai goûté à peu près à tout ce qu'il est possible de manger sur cette terre. Pourtant je n'ai rien goûté d'aussi bon que toi. Il est impossible de décrire à quel point ta chair est savoureuse. Mais au moment où j'allais t'avaler, j'ai vu tous les regards fixés sur moi, non pas sur ma bouche, mais sur des régions plus basses de ma personne. J'ai compris en un instant que si je leur permettais de goûter aux délices de la chair humaine, leur appétit ne ferait que s'aiguïser. Toi, tu possèdes la saveur de la jeunesse, mais moi je représente l'immense avantage du volume. Pouvais-je

les laisser, moi leur capitaine succomber à la tentation de faire d'un seul coup un repas si abondant.

J'ai blessé ton amour-propre, mais toi, tu as sauvé l'honneur du bateau. Un capitaine qui ne peut se trouver que debout ou couché, n'est même plus la moitié d'un capitaine.



LE LAC DE GALAJARVI

Quand la nuit descend sur le lac de Galajarvi, il n'entre pas dans le silence comme le font les autres lacs.

Ceux qui se sont attardés auprès de ses rives, à l'heure où les esprits quittent leurs repaires, racontent que des voix montent du sein de ses eaux et murmurent parmi les roseaux.

Les nénuphars commencent à trembler et à parler doucement entre eux.

Leurs fleurs qui sont plus grandes et plus riches que celles des autres lacs, ouvrent leurs pétales et font voir leur cœur au ciel.

Nul n'a jamais vu le fond du lac de Galajarvi. Aucun œil n'en a percé la surface verte.

Ni le ciel, ni les rochers, ni les arbres qui croissent le long de ses rives ne sont reflétés dans les eaux du lac.

Même, lorsque vient l'hiver, la glace garde sa couleur vert-intense.

Et quand la neige commence à tomber, un vent sauvage la repousse vers le rivage.

Ainsi, enterré profondément dans la nuit arctique, le lac brille comme une émeraude dans un écrin de ouate blanche, ou tel un pâturage verdoyant dans le royaume des neiges. Plus tard, quand vient l'été et lorsque des poissons de toutes espèces abondent dans les lacs du grand Nord aucune créature aquatique ne ride la surface du Galajarvi, à moins que ces yeux phosphorescents qui, parfois glissent parmi les fleurs des nénuphars sans jamais éclairer les ombres vertes, n'appartiennent à quelques monstrueux brochets.

Les gens de la région n'aiment guère le lac. Ils ne disent pas ouvertement qu'il est ensorcelé ; mais ils ne l'approchent pas de trop près.

Ils ne disent pas qu'il n'a pas d'âme, mais ils savent bien qu'elle diffère de celle des autres lacs.

Il en est de même de celui qui habite au haut de la colline dont les pentes tombent tout droit dans le lac de Galajarvi.

Ils ne disent pas qu'il est un sorcier ou possédé du démon, mais ils ne viennent jamais le visiter ou l'inviter dans leurs maisons.

Il y en a même qui vont jusqu'à prétendre que son âme et celle du lac sont à tel point semblables, qu'on ne peut pas les séparer l'une de l'autre.

Mais ce serait pure folie d'essayer même de raconter les événements étranges qui se produisent auprès du lac de Galajarvi, du début de la saison de pêche jusqu'au jour où la première neige commence à tomber.

A l'heure où les ombres libérées par le grand soleil de l'été commençaient à s'étendre de nouveau sur le lac de

Galajarvi, l'habitant solitaire quittait sa demeure et descendait les pentes de la colline. Plusieurs jours durant, aucune fumée ne montait de la hutte au-dessus du lac. C'est alors que les gens de la contrée disaient entre eux : « Le maître de Galajarvi s'en est allé à la recherche d'un aide, la saison de la pêche est venue. »

Il s'en allait très loin, vers des pays où on ne le connaissait pas. Il entrait dans les maisons et demandait l'hospitalité. Ses yeux qui n'étaient pas ceux de tout le monde et qu'on disait recouverts de brume comme le regard des morts, cherchaient parmi ses hôtes. Ils ne s'arrêtaient pas sur le visage des vieillards, mais s'ils rencontraient par hasard un regard jeune, pourtant alourdi d'un sombre nuage par une irrémédiable mélancolie, ils se mettaient à sourire étrangement.

Le maître de Galajarvi expliquait alors qu'il était venu chercher un aide pour tirer les filets de l'eau, car la saison de la pêche avait commencé.

Et comme son offre, accompagnée de présents généreux n'avait rien d'insolite, les parents du jeune homme consentaient et le laissaient s'en aller avec l'étranger.

De nouveau, on voyait la fumée monter de la hutte sur la colline de Galajarvi. De nouveau, à la nuit tombante, lorsque le lac entrait dans les ombres, une barque quittait sans bruit le rivage, et glissait sur la surface immobile qui ne reflétait aucun arbre, aucune étoile et que même la lune, malgré ses efforts, ne parvenait à éclairer.

Au lieu de faire comme les autres pêcheurs qui jetaient leurs filets non loin des bords et les ramenaient ensuite sur le rivage, eux, ils s'en allaient vers le milieu du lac et restaient des heures sans donner signe de vie.

Ce qu'ils faisaient là, tous les deux, personne jamais n'a pu le dire. La tête penchée hors du bateau, ils semblaient bien plutôt occupés à écouter ce que leur disait le lac, qu'à sortir des poissons de l'eau. On allait jusqu'à prétendre que leurs mains restaient inactives et que jamais aucun filet ou autre instrument de pêche ne les accompagnait dans leurs excursions nocturnes.

Le mois d'août touchait à sa fin et déjà, le rapide été lapon s'enfuyait aussi vite qu'il était venu. Les feuilles des bouleaux jaunissaient et puis se teintaient de rouge. Surtout, la colline de Galajarvi semblait se couvrir d'un manteau ensanglanté. Et pourtant le lac gardait sa couleur éternellement verte, seules les fleurs des plantes aquatiques paraissaient avoir reçu quelques éclaboussures de rouge. Le temps était venu où les yeux des nénuphars, devenaient de plus en plus visibles. Les deux pêcheurs restaient de plus en plus longtemps immobiles, au milieu du lac et leurs têtes se tendaient toujours plus loin hors du bateau, au point de permettre aux oreilles d'effleurer la surface de l'eau.

Les premiers rayons du soleil matinal qui balayaient des ténèbres épaississantes, étaient repoussés, eux aussi, vers la hutte au sommet de la colline. Mais plus on approchait de l'automne et de la nuit éternelle, plus le lac avait peine à se débarrasser des ombres. On disait même qu'il se complaisait dans l'obscurité et luttait contre la clarté matinale, bien plus longtemps que les autres lacs du pays.

Pourtant tous ces phénomènes qui sans contredit, allaient à l'encontre de l'ordre normal des choses, n'étaient rien en comparaison de ce qui se passait la nuit où, pour

la première fois, la neige se mettait à recouvrir la terre.

Si on demandait aux gens du pays de raconter ce qu'ils avaient vu et entendu à l'heure de minuit, auprès du lac de Galajarvi, alors que le sol avait pour la première fois revêtu son aspect d'hiver, ils ne répondaient rien ou bien disaient qu'il n'est point bon de s'occuper des affaires obscures, surtout là où le diable n'a certainement pas manqué de mettre la main à la pâte.

Les vieux se signaient et levaient les yeux vers le ciel pour chercher protection contre les choses venues de la terre et même peut-être de plus bas que terre. Si pourtant, ils parlaient, c'était d'une voix voilée et comme pour ne pas troubler les forces mauvaises endormies, mais toujours prêtes à se réveiller.

A peine le soleil avait-il caressé l'horizon qui pour la première fois, s'était couvert d'un uniforme blanc, qu'un chant étrange retentissait dans la contrée de Galajarvi.

Ce n'était plus la plainte du vent dans les arbres ou les maisons... C'était une voix qui montait de si loin que ce ne pouvait être que des profondeurs du lac Galajarvi.

Parfois, du fond de la forêt arctique, les loups dont l'âme sauvage est pleine de regrets et de nostalgies, hurlent leur chant désespéré qui s'empare du cœur des humains et les appelle vers des songes inassouvis et douloureux. Combien plus tristes et navrantes étaient les voix qui montaient du lac de Galajarvi, entre les roseaux et les fleurs tachées de sang des nénuphars.

Les cœurs les plus sains et les plus robustes se mettaient à s'amollir, et s'ils n'étaient arrachés de force au charme de ces voix, ils auraient certainement répondu à l'appel.

Le même jour, à l'heure où les esprits sortent de leur repaire, un attelage fabuleux apparaissait au sommet de la colline dont les pentes descendent jusque dans le lac de Galajarvi. Un traîneau recouvert d'étoffes éclatantes tiré par trois rennes gigantesques se mettait lentement à glisser sur la neige. Un jeune homme vêtu d'un manteau aux couleurs d'aurore boréale, comme en portent ceux qui s'en vont chercher leur fiancée pour les cérémonies nuptiales, était assis à l'arrière du traîneau. Et tandis que l'appel montait entre les roseaux et les fleurs tachées de sang des nénuphars, devenait de plus en plus pressant et impérieux, l'attelage descendait de plus en plus vite la colline dont les pentes tombent jusqu'au lac de Galajarvi. Ceux qui avaient les meilleures oreilles de la contrée, prétendaient avoir entendu un son de clochettes semblable à un lointain glas funèbre.

Le lendemain, le maître de Galajarvi sortait seul dans son canot et on disait qu'on l'avait vu au milieu du lac, à la place habituelle, l'oreille collée pendant des heures, à la surface immobile des eaux. Si par hasard, on lui demandait ce qu'était devenu son aide, il répondait d'une voix calme et chantante :

— Il est retourné chez lui.

Il vint pourtant une année où le maître de Galajarvi eut beau chercher dans les coins les plus reculés de Laponie, personne ne voulut lui confier de jeunes gens pour lui servir d'aide pendant la saison de la pêche.

Sans avoir de preuves contre lui, on l'accusait des disparitions mystérieuses qui se répétaient chaque année, à la tombée de la première neige, et partout on le mettait à la porte, avec des regards ou des paroles sévères.

*

Le maître de Galajarvi ne voyait pas le feu qui consumait les bûches dans la cheminée. Il n'entendait pas le vent qui faisait trembler la colline et emportait les feuilles des bouleaux, comme si déjà avaient commencé les tempêtes d'automne.

La tête dans ses mains, il paraissait enfoncé dans des réflexions si insondables qu'il n'entendit pas, tout d'abord, les coups timides frappés contre la porte. Les coups perdirent peu à peu de leur douceur et prirent une telle résolution que le maître de Galajarvi ne put s'empêcher, à la fin, de les entendre. Il se leva péniblement et ouvrit le loquet.

Quand il vit le jeune homme qui le saluait, un sourire sur les lèvres, il fit un mouvement pour le chasser. Mais le visiteur prit sans doute ce geste pour une invitation à entrer, et fit quelques pas vers l'intérieur de la maison.

— Que me voulez-vous ? demanda le maître de Galajarvi d'une voix sourde et lasse.

— J'ai su, dit le jeune homme que vous cherchiez un aide pour la pêche. Mes bras sont vigoureux et je sais tirer les filets de l'eau, et même ramasser les poissons après et en faire de gros tas dans le sable.

Le jeune homme avait des yeux si brillants et si limpides que le maître de Galajarvi baissa les siens.

— Je n'ai point d'emploi pour vous, murmura-t-il.
— Je puis vous assurer, répétait le jeune homme, que vous n'aurez jamais eu un employé aussi capable et robuste. Ou bien préférez-vous des disciples malingres et dont les yeux n'osent pas regarder les gens en face :

sans doute les oreilles de vos collaborateurs n'écoutent que les sons chargés de détresse qui montent des profondeurs de la terre et même de plus bas encore ?

Le maître de Galajarvi s'avança, la main levée, prête à frapper.

— Vos bras sont impuissants à me faire du mal, car pas plus que vos yeux, ils n'ont la force de se poser sur quoi que ce soit de vivant. Soyez raisonnable. Vous n'avez pas de choix. Prenez-moi ; j'essayerai de vous servir de mon mieux.

Le vent faisait rage au-dehors, et malgré la saison peu avancée, la neige tout-à-coup, s'était mise à tomber.

Le jeune homme regardait par la fenêtre et il y avait sur ses lèvres un sourire de plus en plus étrange.

— Bientôt, dit-il, la neige sera assez profonde pour supporter le poids d'un traîneau. On n'a jamais vu un temps pareil au mois d'août et je crains bien qu'après une telle journée, vous n'avez plus besoin d'aide pour la pêche. N'est-ce pas toujours après la première neige que vos disciples s'en retournaient chez eux ?

Le maître de Galajarvi ne songeait même pas à répondre. Une fatigue qui le faisait soudain paraître dix fois plus vieux qu'il n'était en réalité, le paralysait dans ses moindres mouvements. Il se tenait effondré sur une chaise les yeux fermés, la bouche entrouverte, laissant échapper des soupirs et des paroles nombreuses et confuses.

Quand vint le soir, le vent diminua d'intensité et le calme se fit bientôt tout autour du lac de Galajarvi. Alors, dans le silence de la première neige qui tombait à flocons serrés, un chant s'éleva de l'eau verte, au bas de la colline grimpa le long de la pente et entra dans la hutte. Aussitôt,

la vieille pendule accrochée à un coin de la chambre, se réveilla et fit entendre onze coups si plaintifs, que les cœurs les plus durs se seraient mis à fondre d'appitoiement.

Même le beau jeune homme au regard lumineux parut un instant pris de tristesse, mais il se ressaisit aussitôt, et de nouveau, un sourire étincillant autant qu'énigmatique illumina son visage.

L'appel du lac devenait si angoissant dans sa détresse, et si impérieux, que le maître de Galajarvi se souleva de sa chaise et se traîna jusqu'à la fenêtre où il resta immobile, la tête penchée en avant, comme s'il eût voulu du haut de la colline, coller ses oreilles contre la surface impénétrablement verte du Galajarvi.

Ceux qui doutaient encore de la parenté de son âme et de celle du lac auraient dû le voir tout-à-coup s'animer, comme si le chant qui montait jusqu'à lui, lui eût donné des forces surhumaines. Ses yeux, qui n'avaient pas de couleur et dont le regard semblait tourné en dedans, devinrent d'un vert intense, et des lueurs phosphorescentes montant des profondeurs, venaient éclater sur la pupille.

C'est ainsi qu'il se mit à avancer vers le jeune homme qui ne montra ni émotion, ni étonnement. Seulement son regard à lui devint à son tour encore plus lumineux et supporta sans broncher l'assaut des éclairs phosphorescents. Ce fut le maître de Galajarvi qui faiblît le premier. Peu à peu, le vert intense qui recouvrait ses yeux, pâlit ; les paupières s'abaissèrent, et le regard se tourna vers l'intérieur. Alors, le jeune homme s'approcha de lui et posa les mains sur ses épaules. Puis, il lui dit un mot, un seul, à l'oreille.

Comme s'il obéissait à un ordre, le maître de Galajarvi,

tremblant de la tête jusqu'aux pieds, se baissa, et tira d'un coin de la chambre un coffre qu'il ouvrit et dont il sortit une paire de clés. Le jeune homme les prit, et bientôt, tous les deux se trouvèrent dans la cour.

La neige avait cessé de tomber, et il n'y avait plus un souffle de vent, comme pour mieux permettre d'entendre le nostalgique appel du lac de Galajarvi.

Tenant les clés dans une main, le jeune homme s'approcha d'un grand rocher près de la hutte. Une porte de fer, imitant la couleur du granit, dissimulait l'entrée d'une grotte. La porte grinça et un espace noir apparut, semblable à l'intérieur d'une bouche énorme.

Aussitôt on entendit dans le lointain, le bruit de sabots et le gémissement d'un traîneau frottant la pierre nue. Six yeux phosphorescents se mirent à grandir et à s'approcher rapidement de l'ouverture.

Le jeune homme s'écarta de quelques pas, laissant passer un splendide équipage de trois rennes dont les yeux verts continuèrent à lancer des éclairs. Ils s'arrêtèrent devant le maître de Galajarvi et, baissant leurs têtes ornées de bois gigantesques, attendirent des ordres, dans une attitude respectueuse et soumise. Le maître tenait lui-même la tête baissée et tressaillit à peine, lorsqu'il entendit une voix qui était la sienne, mais qui sortait d'une autre bouche. Et il reconnut les paroles solennelles qui étaient celles qu'il prononçait chaque année, à la première chute de la neige, alors qu'il prenait congé de ses disciples et les renvoyait chez eux.

— Quand je suis venu vers vous et vous ai enlevé à vos parents, j'ai bien vu dans vos yeux que vous n'étiez pas en accord avec cette vie. Une irrémédiable mélancolie

faisait pencher votre cœur vers la terre ? Le ciel vous semblait trop lointain, trop difficile à atteindre, et vous songiez que peut-être, il existait un endroit moins inaccessible où vous pourriez enterrer votre incurable tristesse. Vous m'avez suivi, moi qui avais un regard tout semblable au vôtre ; je vous ai mené vers mon lac et vous ai appris à écouter sa voix. Il vous a dit que tout au fond de ses eaux, habitaient des êtres dont l'âme était semblable à la vôtre et qui, eux non plus, n'avaient pas trouvé plaisir à cette vie. Comme une fleur fanée se courbe et pose sa tête lasse sur la terre dont elle est sortie, vous vous penchiez vers le lac, et posiez vos oreilles sur son eau immobile. Votre tristesse se complaisait à l'ouïe des voix nostalgiques qui montaient des profondeurs en une plainte chantante et douloureuse. Et tandis que nous étions là, à écouter des nuits entières, votre âme avait des élans irrésistibles vers ces autres âmes qui l'appelaient désespérément et l'invitaient à les rejoindre, pour oublier les peines de la vie.

Un instant, le discours qui ne sortait pas de la bouche du maître de Galajarvi fut interrompu. Le jeune homme se penchant au-dessus du traîneau, en tira un manteau somptueux, aux couleurs d'aurore boréale. Puis, de nouveau, les paroles solennelles retentirent auprès des rennes dont la tête était inclinée dans une attente respectueuse et soumise.

— Quittez maintenant vos tristes vêtements aux couleurs de la terre et revêtez ce merveilleux manteau, cette pélerine aux couleurs d'aurore boréale, toute semblable à celle que revêtent les Lapons, lorsqu'ils s'en vont chercher leur fiancée pour la conduire aux noces.

Ce traîneau et ces rennes ornés de bois gigantesques et

de clochettes tout autour de leur cou, vous emporteront vers le bonheur que depuis si longtemps vous convoitez dans cette vie qui n'a su vous donner ni plaisir ni repos.

Lentement, le maître de Galajarvi enlevait ses tristes vêtements aux couleurs de la terre. Lorsqu'il n'eut plus sur lui que le costume qui n'est point fait de mains d'hommes, il se vit recouvert du somptueux manteau aux couleurs d'aurore boréale.

Longtemps encore, le jeune homme resta à contempler l'attelage qui emportait le maître de Galajarvi vers son lac bien aimé.

Longtemps encore, il écouta le bruit des clochettes qui était comme un glas funèbre. Puis quand il se fut évanoui dans le lointain, le jeune homme s'éloigna vers la forêt, et ses pieds aériens effleuraient à peine la terre.

A peine eut-il à son tour disparu, qu'un vent d'une violence jusqu'ici inconnue, tomba comme un oiseau de proie sur le lac, s'empara de ses eaux qui se mirent à bouillonner et à s'élever en de monstrueuses vagues. Les plantes aquatiques et les fleurs des nénuphars, éclaboussées de sang, se tordirent comme des légumes affolés dans une marmite fumante. Arrachés avec leurs racines, ils étaient rejetés sur le rivage.

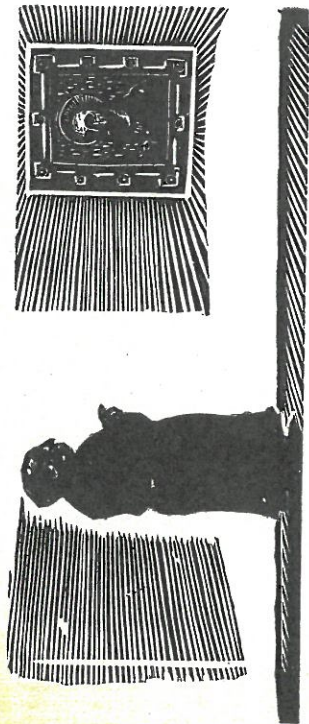
Toute la nuit, l'ouragan fit rage et ne se calma qu'au petit matin.

La hutte sur la colline avait disparu sans laisser de traces, et lorsque les habitants de la contrée s'approchèrent du lac de Galajarvi, ils furent stupéfaits de le trouver semblable aux autres lacs.

Pour la première fois, le ciel se reflétait dans ses eaux tranquilles, et aussi les arbres sur le rivage.

Quand vint le soir, la lune se mit à sourire et à se balancer doucement au rythme de ses ondes.

Et quand l'heure de la chasse fut venue, des brochets se livrèrent à leur sport favori.



SAINT MIKOLAI

On ne peut pas dire que le pope Stepa était méchant, mais sa pauvreté était si grande et son estomac si vide qu'il se sentait parfois enclin à prendre de force ce que ses ouailles s'obstinaient à ne pas lui offrir. A vrai dire, il se bornait à puiser dans le tronc pour les pauvres, et s'il se réservait la plus large des parts, c'était que vraiment il était le plus pauvre de la paroisse. Il serait peu charitable de le blâmer pour si peu.

Après tout, les seuls coupables étaient ses ouailles qui s'imaginaient que les prières suffisaient à pourvoir aux besoins d'un pope. Pour comble de malheur, la nature avait doué Stepa d'une haute stature et d'un embonpoint considérable, et on sait bien que les plus gros fourneaux consomment le plus de bois.

Pour dire toute la vérité, les gens dont le pope était le conseiller spirituel, trouvaient infiniment plus confortable pour leur bourse de confier Stepa aux bons soins des

icones, puisque les hommes des églises préférèrent la compagnie des saints à celle des humains.

Le malheureux Stepa avait beau exhorter ses brebis à plus de générosité envers leurs prochains ; elles écoutaient gentiment ces bonnes paroles, mais comme par hasard évitaient de le compter au nombre de leurs prochains.

Dans son désarroi, le pape s'adressait à saint Mikolai dont l'icone était à peu près la seule qui ait survécu aux offenses de la poussière et du froid.

Stepa considérait que les saints avaient seuls le droit de prendre soin de leur propre image et il jugeait irrispectueux d'intervenir.

L'affection qui le liait à saint Mikolai lui permettait pourtant certaines exceptions et il lui arrivait de temps en temps de passer sur le visage de son favori la partie la moins trouée de sa soutane.

Les rapports entre l'icone et le pape ne pouvaient être plus tendres. Stepa savait bien que les yeux un peu ironiques du saint lui pardonnaient d'avance tous ses petits péchés et à son tour, il pardonnait à l'icone de lire dans son âme comme dans un livre.

Il est vrai que saint Mikolai n'exauçait qu'une partie minime de ses prières, mais Stepa était persuadé que l'icone faisait son possible pour lui aider.

Un jour pourtant il se produisit un événement qui, certainement, aurait mieux fait de ne pas se produire.

Depuis quelque temps, la misère de Stepa avait atteint à son comble. Au lieu de placer leurs offrandes dans le tronc des églises, les paroissiens s'étaient mis d'un commun accord à remettre leurs aumônes directement dans les mains des pauvres.

Un jour que Stepa agenouillé devant son icône favorite la suppliait de lui donner à manger du pain un peu moins dur, il remarqua le regard ironique du saint, oubliant tout ce que ce même regard contenait de bienveillance pour les faiblesses humaines. Il en fut si offensé qu'il frappa l'icone avec la grande paire de clés servant à ouvrir la porte de l'église. Il s'attendit à une catastrophe immédiate, mais le saint continuait de le regarder avec la même expression de tendre indulgence. Seul un morceau de la barbe qui ne tenait plus très bien, n'avait pas pu résister à la violence du coup.

Le lendemain, lorsque le pape tout tremblant de honte et de repentir, entra dans l'église, l'icone avait disparu. En vain, Stepa se prosterna devant les autres saints dans l'église, en vain il les frota avec la partie la moins trouée de sa soutane, il ne trouva que des visages lointains et sévères, d'autant plus inaccessibles que le temps et la poussière avaient emporté tout ce qui jadis avait servi à les adoucir.

Le pauvre Stepa eut beau les supplier l'un après l'autre, leur promettant de les nettoyer tous les jours, y compris le dimanche, saint Mikolai resta introuvable.

Il n'osa pas demander conseil à ses paroissiens, certain qu'ils l'accuseraient d'avoir vendu l'icone.

Un matin alors que Stepa se demandait ce qui le faisait le plus souffrir, la misère ou la douleur d'avoir perdu son cher saint Mikolai, un étranger entra dans l'église. Il déposa un paquet sur un banc et dit à Stepa :

— Je t'apporte un pain béni. Tu le partageras entre tes paroissiens, après le culte du dimanche.

Quand l'étranger fut parti, le pape ouvrit le paquet

et remarqua que le pain dégageait la plus agréable des odeurs. Il le palpa pour voir s'il était frais et le trouva si tendre et si chaud que ce fut un plaisir d'y enfoncer les doigts. Mais lorsqu'il découvrit que l'intérieur était blanc et onctueux, comme si la farine avait été mêlée à la plus pure des crèmes, Stepa renonça à résister à la tentation.

Vers la fin de la matinée, il ne restait du pain béni que le morceau de papier qui avait servi à l'envelopper.

Quant à Stepa, il se sentait tout réconforté et le remords qu'il aurait peut-être pu ressentir, se trouvait fortement adouci à la pensée que la disparition du saint méritait bien une petite compensation.

Tout de même, lorsque deux jours après, l'étranger revint et demanda qui avait mangé le pain béni, le pope ne put s'empêcher de rougir.

— Pas moi, s'empressa-t-il de répondre.

— Tu me plais, dit l'étranger, vois comme la lune brille sur la neige. Ne voudrais-tu pas m'accompagner. J'ai quelques courses à faire.

Stepa accepta l'invitation, se disant que la compagnie d'un homme capable d'apporter des pains aussi savoureux ne pouvait être qu'intéressante et, qui sait, peut-être utile.

Non seulement la lune, mais aussi les étoiles brillaient sur la neige et Stepa heureux d'oublier sa misère et la douloureuse disparition de saint Mikolai, raconta à l'étranger les histoires les plus drôles concernant ses ouailles. Stepa lui était reconnaissant de rester muet et de se contenter d'approuver amicalement de la tête. Le pope qui adorait s'entendre parler, pouvait s'adonner à son plaisir favori sans courir le risque de se voir interrompre.

Quand il fallut traverser un grand fleuve gelé, Stepa pour la première fois s'arrêta de parler, se demandant si la glace résisterait sous le poids d'un pope aussi volumineux.

La glace ne résista pas.

— Qui a volé le pain béni ? demanda l'étranger à la tête qui sortait de la glace.

— Pas moi.

— Tu me plais, dit l'étranger et, saisissant Stepa par la tête, il le sortit du fleuve comme il l'aurait fait avec un gros poisson.

— Grimpe sur mon dos, dit-il.

Stepa obéit tout en se disant que son poids ajouté à celui de son porteur ne pouvait que rendre la glace plus farouche encore.

Pourtant ils atteignirent l'autre rive sans qu'aucun craquement désagréable n'eût indisposé l'oreille du pope.

Ils entrèrent dans la première hutte venue pour sécher Stepa qui tremblait de froid et faisait danser les nombreux glaçons recouvrant sa soutane.

On le plaça près de la cheminée et il eut le plaisir de se voir plaindre et soigner par leur bonne hôtesse.

Mais bientôt d'autres plaintes ou plutôt des gémissements parvinrent à leurs oreilles et l'étranger demanda s'il y avait un malade dans la maison.

— C'est mon fils, répondit la femme en s'essuyant les yeux avec un coin de son tablier.

— Qu'est-ce qui lui fait mal ?

— Tout, mon bon monsieur, tout.

Le pope hochait gentiment la tête en signe de compassion, mais l'étranger demanda à voir le malade.

— As-tu un couteau ? dit-il, après avoir examiné le malheureux.

— Es-tu médecin ? demanda l'hôtesse.

— Je suis aussi médecin, répondit l'étranger.

On ne parvint à trouver qu'un gros couteau de cuisine, mais c'était juste ce qu'il fallait et bientôt le fils, qui avait été endormi préalablement, fut coupé en deux.

Après avoir vidé le corps de son contenu, l'étranger plaça le tout dans un baquet d'eau chaude et se mit à frotter vigoureusement.

Quand il se fût bien assuré que le cœur, les poumons, les intestins étaient devenus tout reluisants, l'étranger revint vers le malade toujours endormi et remit chaque chose à sa place.

A peine avait-il recousu les deux morceaux ensemble que le brave garçon sauta sur le plancher et courut embrasser l'étranger tant il était heureux de se voir remis à neuf.

— Combien te dois-je pour ce beau travail ? demanda la mère.

Le médecin dit une somme, mais le pope s'approcha de son oreille et lui conseilla de demander davantage.

— Mon travail vaut ce qu'il vaut, murmura l'étranger.

Ils partirent et trouvèrent sur leur chemin une autre hutte d'où sortaient de grandes et lugubres lamentations.

— Entrez, dit le vieillard qui habitait la maison, ma femme est très malade.

— Qu'est-ce qui lui fait mal ?

— Tout, répondit le vieillard.

— As-tu un couteau ?

Et tout se passa exactement de la même façon. Toutefois la vieille ne sauta pas hors du lit, mais en descendit

avec dignité. Elle ne se précipita pas sur le médecin pour l'embrasser mais tendit la joue à son mari qui y déposa un baiser, pour le remercier d'être guéie et ne plus lui déchirer les oreilles à force de hurler.

— Combien te dois-je pour ce beau travail ?

De nouveau Stepa s'approcha de son compagnon.

— Mon travail vaut ce qu'il vaut, dit l'étranger, et ils allèrent plus loin.

Le troisième malade qu'ils eurent à couper en deux morceaux se laissa faire aussi docilement que les autres, et tout se serait passé aussi naturellement qu'avec les autres, si Stepa n'avait arrêté le médecin au moment où il plongeait ses mains dans le baquet d'eau chaude.

— Laisse-moi faire, dit le pope. Je t'ai vu à l'œuvre. C'est si simple que je puis en faire autant.

Et il se mit à frotter vigoureusement tout ce qui composait l'intérieur du malade. Il lui arriva même dans un accès d'enthousiasme de saisir les intestins dans ses deux mains et de les brandir dans l'air en s'écriant :

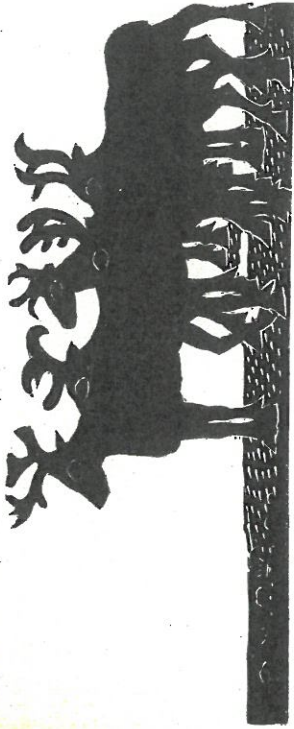
— Ah ! ce n'est pas seulement l'âme de mes ouailles que je suis capable de réparer.

L'étranger regardait Stepa en silence et il resta dans le silence ; le pope, ayant achevé le nettoyage, essaya de remettre chaque chose à sa place à l'intérieur du corps.

Il condamna le malade à digérer avec les poumons et à respirer avec l'estomac. Il mit le cœur à l'endroit du foie et le foie à l'endroit du cœur et il fut très étonné, après avoir recousu le tout de ne pas voir le patient lui sauter au cou pour lui exprimer sa gratitude.

— Il refuse de remuer, dit Stepa désappointé. Et il se mit à pleurer et supplier le médecin de réparer le mal.

— Qui a mangé le pain béni ?
 — Ce n'est pas moi, répondit Stepa.
 — Tu me plais, dit le médecin et il répara le mal.
 Peu après le malade se trouva suffisamment remis pour demander combien il devait pour l'opération. Stepa qui avait repris son assurance, conseilla au médecin de demander davantage.
 — Mon travail vaut ce qu'il vaut.
 Ils partirent.
 — Nous allons partager maintenant l'argent, dit l'étranger.
 Ils s'assirent dans la neige.
 — Pourquoi trois parts ? demanda Stepa.
 — Une pour toi, dit l'étranger, une pour moi et une pour l'homme qui a mangé le pain béni.
 — Mais c'est moi qui ai mangé le pain béni.
 — Tu me plais, répondit l'étranger et il regarda Stepa.
 Et Stepa reconnut à qui appartenait les yeux un peu ironiques mais tout remplis de tendre indulgence et de compassion pour les nombreux péchés de Stepa.
 — Saint Mikolai, cria le pope en se jetant sur son compagnon et l'embrassant à plusieurs reprises.
 — J'aurais préféré, dit le saint, légèrement désappointé, un peu moins d'exubérance et un peu plus d'humilité et de repentir. Mais puisque c'est toi et qu'on ne change pas les vieux popes, prends tout cet argent et ne me bats plus lorsque tu me trouves un peu lent à exaucer tes prières.



SAINT ALEXEÏ

Très peu de temps après l'arrivée d'Alexeï dans ce monde, son père dit :

— Il est trop beau pour être le fils de sa mère.

— Il est trop beau pour être le fils de son père, dit sa mère.

— S'il n'est le fils ni de son père ni de sa mère, il ne peut être que le fils de..., dit la tante, sans achever sa pensée.

Mais le petit Alexeï l'acheva pour elle. Il sourit en montrant toutes ses dents, qui pendaient comme des gouttes de lait de ses gencives supérieures, et jeta vers le ciel un regard comme à une vieille connaissance. La tante s'indigna :

— Après tout, nous sommes tous enfants de Dieu et portons sur notre visage les marques de la beauté de notre Créateur.

La tante était si laide que la seule possibilité d'une

ressemblance avec son Créateur aurait dû faire rire tout le monde. Mais le petit Alexei la regarda avec approbation. Il était trop beau pour voir la laideur.

Aucun mal ne put jamais l'atteindre, pas plus que les ténébres ne peuvent atteindre le soleil.

Les enfants qui sont bien souvent cruels et couperaient les ailes d'un ange s'il venait jouer avec eux, se riaient de lui, mais lui aussi riait avec tant de plaisir, que les enfants venaient lui donner des baisers.

Un jour, dans la forêt, il rencontra une mère ourse suivie de ses petits. Epouvantée et craignant pour ses oursons, elle se jeta contre lui pour l'attaquer. Tout à coup, elle laissa retomber ses pattes et, se faisant plus molle qu'un gros coussin, elle roula à ses pieds, sortit sa langue et lui lécha les mains en grognant tendrement. Ensuite, elle le poussa de son museau et le plaça au milieu des oursons. Tous ensemble, ils se mirent en marche. Alexei joua avec ses compagnons comme s'il était un des leurs.

Ils s'en allaient vers les grandes profondeurs de la forêt et le petit garçon ne pouvait poursuivre avec sa nouvelle famille. Pour ne pas les offenser il resta en arrière, faisant semblant de ne pouvoir avancer aussi vite. Mais les oursons avertirent leur mère qui les abandonna un instant pour aller chercher Alexei. Le tirant par la manche de sa chemise, elle le ramena vers les autres après lui avoir donné un léger coup de patte dans le dos pour le punir. Alors il lui prit la tête dans ses mains et la regardant dans les yeux lui dit :

— Je voudrais rester avec toi dans ta forêt et me rouler avec tes enfants dans la mousse. Mais vois-tu, je ne suis pas un ourson. Je n'ai rien que cette chemise pour me

protéger de la nuit. En dessous, je suis plus nu qu'une branche de bouleau en hiver. Sur ma poitrine, je n'ai pas un seul petit poil. Même si toi ou tes enfants me serraient contre eux, je ne pourrais dormir. Il y aurait toujours une partie de moi qui ne serait pas couverte.

La mère ourse comprit. Elle soupira, puis deux fois elle passa sa langue sur le visage d'Alexei, en commençant par sa bouche et finissant par son front.

Mais le petit garçon n'oublia jamais que l'un des plus féroces habitants des forêts l'avait pris sous sa protection.

Plus tard, en gagnant de l'âge et de la force, c'est lui qui devint le protecteur de la forêt et aussi de ceux qui avaient besoin de lui dans le village.

Ses parents s'étonnaient de ses longues absences. Tout d'abord il allait voir les vieux. Et comme ce qui fait le plus pleurer les petits enfants ainsi que les vieux, ce sont leurs dents, il regardait dans la bouche de la grand'mère Marishka. Les deux dents héritées de son jeune âge, lui donnaient plus de soucis et de peine que lorsqu'elles étaient toutes là. La vieille Svekla gémissait pour des raisons semblables sur l'épaule de son mari, mais son mari n'avait pas d'épaule pour gémir.

Alexei regardait dans toutes ces bouches souffrantes qui aussitôt lui racontaient leurs misères. Il écoutait en souriant et on disait que son sourire, c'était comme si le soleil, entrant dans la bouche, charmaient les dents. Elles s'endormaient contentes et pendant des heures oubliant de faire mal.

Il y avait aussi d'autres maux qu'Alexei guérissait sans même le savoir. Rien qu'à le voir passer, les jeunes filles souffraient déjà moins de l'infidélité de Jaak ou d'Evan.

« Tant qu'il existe dans le monde, se disaient-elles, un garçon aussi beau, aussi bon, aussi aimable, ma perte est loin d'être aussi désastreuse. »

Quant aux jeunes hommes, ils couraient après lui, lui racontaient leurs chagrins amoureux et lui demandaient conseil.

Ayant peu d'expérience, il ne répondait rien en général, mais ils le remerciaient tout de même et s'en allaient réconfortés.

*

A peine avait-il dépassé les premiers arbres de la forêt qu'il voyait des yeux amis briller entre les branches.

L'écorce craquait sous les griffes des écureuils. Derrière chaque tronc une queue touffue surgissait et s'agitait comme si chaque arbre avait une queue à lui. Parfois, il n'y avait qu'un écureuil ou deux autour d'Alexei, mais ils s'arrangeaient pour donner l'impression que la forêt en était remplie. Ils aimaient le jeune homme pour autant qu'ils réussissaient à attirer sur eux son attention. L'un d'eux s'asseyait sur son épaule, passait sa queue autour de son cou, et rongait une pomme de pin contre sa joue. Sans répit, il lui crachait des morceaux d'écorce dans l'oreille, l'empêchant d'entendre les autres bruits de la forêt.

Alexei d'abord descendait vers le lac où le malheureux vieillard Isaaki pêchait. Le malheureux Isaaki avait été récemment abandonné par sa femme et ses enfants, et il se consolait en attrapant des poissons. Mais il ne les rapportait jamais au village. Leur chair n'était pas à son goût et il n'avait personne à qui les offrir. Il les laissait mourir

à ses côtés. Quand le bouchon descendait lentement sous l'eau, le vieillard se mettait à s'agiter, haletait de plaisir ; son cœur s'arrêtait de battre. Mais une fois le poisson dans ses mains, c'était celui à venir qui excitait son intérêt et sa curiosité.

Alexei lui avait fait promettre de remettre les poissons dans l'eau à mesure qu'il les attrapait. Le vieillard avait d'abord protesté, disant que les poissons iraient raconter leur aventure aux autres. Alexei ayant alors déclaré qu'il comprenait pourquoi sa famille l'avait abandonné, le vieillard promit de se montrer plus généreux. Mais la plupart du temps il oubliait sa promesse. C'était Alexei qui ramassait les poissons et les lançait aussi loin qu'il pouvait dans le lac.

Un autre malheureux vieillard pêchait à une distance prudente d'Isaaki : un loup rejeté par son clan on ne sait trop pourquoi, peut-être à cause de sa laideur. Il avait une longue tête pointue qui ressemblait à celle d'un brochet. Une partie de la fourrure sur son dos et ses flancs était chauve, rongée par quelque désagréable maladie. Il pêchait pour satisfaire son appétit, aussi Alexei se gardait de lui faire des reproches.

A la vue du jeune homme il remuait sa queue, rappelant celle d'un lion ; les seuls poils ayant survécu, s'étaient tous rassemblés sur le bout en plumet.

Les malheurs avaient aigri le loup solitaire. Sa lèvre inférieure pendait en signe de dégoût et de désenchantement. Une des oreilles ne se donnait jamais la peine de se dresser depuis que l'autre avait été emportée, lors d'une bataille avec un aigle. Les yeux étaient toujours humides, pourtant les larmes n'avaient pas la force de couler.

Depuis qu'il connaissait Alexei, le vieux loup allait mieux.

Il pouvait de nouveau renverser la tête et hurler vers le ciel d'une belle voix puissante et mélancolique. C'était un tel soulagement de raconter au jeune homme ses humiliations. Alexei écoutait, tout en redressant les moustaches de son ami qui s'étaient tordues. Les larmes enfin coulaient de nouveau découvrant tout au fond des yeux un éclat sauvage et inquiétant. Alexei lui disait, tout en s'excusant de lui faire des sermons, que les désirs de vengeance n'étaient pas dignes d'un loup. Par bonheur il ne lui connaissait pour l'instant qu'un seul ennemi : le vieillard qui péchait au bord du même lac, à une distance prudente de lui. Les deux vieux se détestaient, un peu parce que leur destinée se ressemblait, mais surtout depuis que tous les deux connaissaient Alexei. Ils tremblaient de rage et de jalousie mais aussi de peur à la vue l'un de l'autre.

Pour éviter des complications, le jeune homme leur racontait à chacun combien l'autre était puissant et terrible. Ainsi ils se contentaient de se faire de loin des signes de menace, l'un avec sa canne à pêche, l'autre avec ses dents.

Mais les plus grands des amis d'Alexei habitaient le cœur de la forêt. Il les aimait pour la beauté de leur poil, l'innocence de leurs yeux et la tendresse de leur cœur. Il était leur protecteur mais, aussi leur grand frère.

Lui aussi, peut-être, avait été un renne, loin dans le passé. Comme eux il était amoureux du silence, de cette paix qu'ils avaient accumulée au fond de leur regard dans des siècles de contemplation.

Il se sentait à l'aise au milieu de ces humbles bêtes qui

se nourrissent de mousse et ne font jamais de mal à qui que ce soit, si légères qu'elles volent dans l'espace de peur d'écraser de la vie sous leurs pas.

Il plongeait le visage dans leurs poils et respirait une odeur si pure que sûrement elle venait de l'âme même de la forêt.

Et si l'âme de la forêt parlait, sa voix ne pouvait être plus tendre que ces soupirs discrets et caressants que les museaux allongés sur la mousse soufflaient tout près de son oreille.

Mais autour des rennes, un ennemi plus redoutable que le loup rôdait : le glouton, démon des forêts qui tue pour le plaisir de tuer. Il lui arrive parfois de vider sa première victime de tout son sang pour calmer sa soif, mais les autres, il les égorge par jeu. Alexei savait que la méchanceté peut venir d'une trop grande solitude et un peu d'affection change en anges certains démons. Il prit le glouton par la douceur.

Il lui dit que c'était mauvais de tuer par plaisir et qu'il y avait tant d'autres moyens de se nourrir et de s'amuser sans causer de mal à personne. Le glouton écouta avec gentillesse et fut tout d'un coup saisi d'une brûlante amitié pour le jeune homme. Mais le lendemain, Alexei trouva trois rennes sans vie auprès d'un glouton fier de son exploit. Le jeune homme prit un bâton, décidant qu'avec certaines créatures, la douceur ne servait de rien.

Le lendemain, trois nouveaux rennes achevaient de mourir sur la mousse. A la vue d'Alexei, le glouton vint à sa rencontre, un bâton entre ses dents. Désespéré, comprenant que cette bête monstrueuse éprouvait même de la jouissance à être battue, Alexei pleura et se lamenta. Le jour suivant il trouva le glouton qui versait de grosses

larmes et se lamentait auprès de trois rennes agonisant en silence. Alexei ne dit rien, mais il ne rentra pas à la maison cette nuit. Il prit son couteau et enleva la peau de l'une des bêtes défunttes. Il s'en revêtit, marcha à quatre pattes, imitant les mouvements d'un renne.

Dans un rayon de la lune, il vit une bête apparaître derrière un arbre, puis le glouton tout entier, sortit, s'avança prudemment pour ne pas attirer l'attention des rennes. Alexei bondit dans toutes les directions pour avertir les autres bêtes qui aussitôt prirent la fuite.

Le glouton hors de lui sauta sur le renne trop bruyant, mais Alexei poussa un immense cri et rejetant la peau se dressa devant le glouton qui s'évanouit d'épouvante. A partir de ce moment le démon des forêts cessa d'importuner les rennes tant il avait peur de rencontrer sous ses dents la gorge de son ami.

*

Alexei avait tant à faire qu'il ne songeait pas à se chercher une femme. Ce fut son père qui dut le prendre par le bras et lui dire :

— Macha m'a confié qu'à ta vue, son cœur battait si fort que pour le calmer, elle devait mettre sa main sur sa poitrine. Tu ne voudrais pas la faire souffrir ainsi pour rien ! Et puis elle m'a promis trois vaches dont l'une doit avoir un veau, si je te permettais de l'épouser.

Alexei avait l'habitude d'obéir à son père. Pourtant il lui demanda de lui donner sept jours avant le mariage.

Toute la semaine, il fut occupé et passa les nuits loin de la maison. Cette fois, ce n'était pas la forêt qui avait besoin de lui, mais Ania, la jeune fille qui, depuis des années,

n'arrivait pas à remuer ses jambes. Elle vivait avec sa grand'mère Aglaia, aveugle et sourde, mais qui voyait et entendait dans son cœur mieux que ne l'avaient fait autrefois ses yeux et ses oreilles.

— Le froid va emporter ma petite-fille, dit-elle. Je me suis couchée contre elle, mais mon vieux corps est si desséché et si froid qu'il lui prend le peu de vie qui lui reste encore.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, mais Ania n'arrivait pas à se réchauffer.

— Que puis-je faire pour toi ? demanda Alexei.

— La nuit m'a serrée dans ses bras, dit-elle, ses mains me caressent, mais ses doigts sont des glaçons.

Alexei enleva ses vêtements et il s'étendit auprès de la jeune fille, sous les peaux de renne. Jour et nuit, il resta couché contre elle et ne s'éloignait que pour de courts instants. La grand'mère veillait auprès d'eux. Ses lèvres souriaient ; dans son cœur, elle voyait la mort desserrer son étreinte et s'éloigner de sa petite-fille, comme un lourd oiseau de nuit.

Lui, il disait à la jeune fille de n'avoir pas peur des ombres. Les démons sont froids parce que personne ne les aime. Et ils font peur parce qu'ils ont peur eux-mêmes. Ils s'éloignent si on leur montre qu'on ne les craint pas. Et puis il lui parlait de la forêt et de ses habitants, comment les petits rennes apprennent à chercher sous la neige leur nourriture, alors que leur museau est encore humide du lait de leur mère. Comment les ours arrachent parfois la queue des renards par jalousie, et pour en orner leur antre.

Mais surtout il lui parlait du printemps quand le soleil réchauffe les fleuves endormis et fait craquer la glace ;

quand on entend de nouveau l'eau couler en chantant, après le long silence de l'hiver tandis que, montant les uns sur les autres, les glaçons s'enfuyaient épouvantés. Enfin le septième jour, Ania remua pour la première fois les jambes et dit :

— J'entends le sang chanter dans mes veines et les glaçons s'enfuir, épouvantés.

La grand'mère poussa un cri de joie. Quant à Alexei, il sauta hors du lit, saisit la jeune fille dans ses bras, la recouvrit d'une fourrure et l'emporta dans la forêt. Il la déposa sur la mousse, juste à l'endroit où un petit renne apprenait à marcher. Il avait quatre jambes aussi raides que des bâtons et ne savait qu'en faire. Il les remuait chacun, dans une direction différente, tombait, se relevait, reculait, s'asseyait en soupirant pitoyablement. Sa mère soupirait, elle aussi, et se détournait tant elle avait honte de son fils.

— Tu n'as que deux jambes, dit Alexei à la jeune fille, montre-lui comment les employer.

Après un grand effort, elle fit un pas en avant. Le renne en fit un en arrière. Elle rit. Le petit renne enfonça la tête dans les poils de sa mère. Mais elle le repoussa et il s'en vint rouler aux pieds d'Ania. Elle l'aïda à se relever. Puis s'appuyant l'un sur l'autre, ils se mirent à marcher, comme s'ils n'avaient rien fait d'autre toute leur vie. Et à la fin de la journée, ils devinrent de grands amis.

Le soir, Alexei ramena Ania à sa grand'mère et s'en alla épouser Macha.

Après la cérémonie, le prêtre prit Alexei par le bras et lui dit :

— On raconte que tu guéris les maladies et changes

les démons en anges. Tu ne parles que rarement de Dieu et on se demande d'où vient ta force.

Alexei rougit et baissa les yeux.

*

Les premiers jours après la noce ne furent que légèrement troublés par Macha s'informant sans cesse si Alexei l'aimait.

— Comment veux-tu que je ne t'aime pas puisqu'il faut même aimer ses ennemis ? disait Alexei.

Mais elle recommençait :

— M'aimes-tu plus que tous les autres.

— L'amour ne peut pas se mesurer, répondait-il avec patience.

Un soir, la grand'mère Aglaïa arriva et murmura dans l'oreille d'Alexei que les jambes d'Ania n'allaient pas trop bien.

— Où vas-tu ? demanda Macha.

— Porter un remède à sa petite-fille.

Il fut étonné le lendemain de trouver Macha en larmes.

— Il devait être lourd ton remède s'il a fallu toute une nuit pour le porter, sanglotait-elle.

— Ses jambes ne sont pas encore tout à fait guéries, dit-il. De temps en temps elles ont besoin de chaleur et c'est moi seul qui peux leur en donner.

A partir de ce moment, Macha fut prise d'un mal qu'Alexei était incapable de guérir.

Elle montrait ses dents quand on approchait son mari.

Elle lui défendit d'aller voir Ania. Il lui demanda ce qu'Ania lui avait fait. Elle ne dit rien. Il la supplia de répondre.

— Le mari et la femme, dit-elle, font une seule et même chair. Toucher à une autre chair est une offense contre le Créateur.

Alexei s'en alla confier sa peine à la forêt. Il dit au glouton :

— J'ai trouvé moyen de te guérir de tes vilaines habitudes, mais le démon qui possède ma femme est trop rusé pour moi.

— Je ne veux plus que tu ailles dans la forêt, je ne veux plus que tu t'éloignes de moi, dit Macha.

— Un mari est-il donc un vêtement qu'on prend partout avec soi, par crainte des voleurs ? soupirait Alexei.

L'une des trois vaches données par sa femme avait eu un veau et Alexei le regardait avec envie gambader sur l'herbe auprès de sa mère. Il supplia sa femme :

— Attache-moi à une corde assez longue et généreuse pour me promener autour de la maison. Au lieu de la passer autour d'un arbre, tu peux tenir l'autre bout dans tes mains.

Macha ne put lui refuser cette faveur, mais elle ne cessait de tirer la corde pour réduire sa longueur et s'assurer que son mari était bel et bien à l'autre bout. Il ne se plaignait pas. Il songeait à ceux qui avaient besoin de lui, aux rennes dans la forêt, aux jambes malades d'Ania. Puis il se disait que sa femme aussi était malade et il se préparait à rentrer.

Mais déjà la corde l'entraînait vers la maison et vers les larnes de Macha qui lui demandait pourquoi il avait été loin si longtemps. Il se jetait à ses genoux, la suppliait de l'aimer moins féroceement. Il lui montrait les oiseaux dans les branches :

— Regarde, les maris et les femmes ne sont pas toujours ensemble.

— Les oiseaux dans les branches savent aussi peu que toi ce qu'est la fidélité, répondit-elle ; si je te lâchais, tu t'envolerais tout droit vers le lit d'Ania.

« Si seulement elle voulait venir avec moi, elle verrait que je ne songe même pas à la tromper, se disait-il. Mais je ne puis pas rester tout le temps à ses côtés. Je l'empêche de guérir. Ceux qui gardent les prisonniers, vivent dans la même prison. Il faut que je la délivre de moi et d'elle en même temps. »

Le lendemain, il libéra sa jambe et attacha la corde autour du cou du veau. Le veau tira de toutes ses forces — et Macha tira de toutes ses forces, sans savoir qu'un autre poisson était au bout du fil.

*

Pendant trois jours et trois nuits, Macha pleura, mais le quatrième, elle sortit dans le village et on la vit mettre sa main sur la poitrine, lorsqu'un jeune homme presque aussi beau que son mari passa non loin d'elle sur la route.

*

La forêt le prit et le garda sans avoir besoin d'attacher une corde autour de sa jambe. Quand le soir tombait, on le voyait paraître entre les arbres. Il essayait de se cacher, mais les étoiles brillaient plus joyeusement à sa vue ; et on n'avait qu'à regarder le visage des malades pour savoir qu'il était venu dans le village. Ceux qui avaient

été guéris, disaient qu'un oiseau était entré pendant la nuit dans leur hutte, avait piqué le mal et l'avait emporté dans son bec.

Quand Ania sortait un panier sous le bras, chacun lui souriait et sa grand'mère ne paraissait pas inquiète en la regardant s'éloigner vers la forêt où, pourtant, tant de bêtes habitaient.

*

Il vint une année où beaucoup de bêtes de la forêt moururent. On disait qu'un mal cruel les attaquait, les rennes surtout.

Un matin, tout le village se réveilla dans un délicieux parfum qui était entré dans les huttes pendant la nuit. C'était une odeur de mousse et d'encens, mais le prêtre dit que jamais encore il n'avait respiré un parfum aussi pur, comme si sur la terre était tombée une rosée céleste, une haleine de paradis.

On le trouva étendu auprès d'un jeune renne, mort en même temps que lui. On les enterra tous les deux à l'ombre d'un pin. Un tout petit arbre crût au-dessus de la tombe. Il se tenait caché à l'ombre du pin, mais les malades venaient emporter des morceaux de son écorce. Les vieillards en mettaient sur leurs dents ou sur leurs yeux pour sécher des larmes. Les jeunes les pressaient sur leur poitrine pour les guérir des peines d'amour.



LE PETIT GÉANT

De toutes parts, la foule accourait pour rendre visite à Stépan, le géant, mais il ne répondait aux félicitations que d'une voix basse et paraissait honteux. Invariablement, à ceux qui lui demandaient de voir le fils qui lui était né la veille, il répondait :

— Sa bouche est collée au sein de sa mère.

Il refusait l'entrée de sa maison à ses meilleurs amis et se mettait en colère contre ceux qui osaient insister. Le bruit courut bientôt que sa femme avait donné naissance à un monstre. Ceux qui s'adonnaient à de telles suppositions étaient pourtant loin de l'atroce réalité : le couple de géants le plus respecté pour sa force et son volume, avait mis au monde un nain.

— Si jamais il arrive à la hauteur de ton genou, tu peux te considérer le plus heureux des hommes, avait dit la sorcière à Stépan.

Pourtant, lorsque le petit Ilja entra dans sa dix-septième

année, sa tête atteignait à peine les premiers poils sur la jambe de son père, juste au-dessus de la cheville.

Souvent, par dérision, Stépan prenait son fils dans sa main et l'élevait jusqu'à son visage. Ilja clignait des yeux et finissait par baisser les paupières, tant il était humilié par ce qu'il voyait dans le regard de son père. Il aurait voulu lui demander pardon d'être si petit, mais personne ne parvenait à entendre ce qu'il essayait de dire.

Il devait laisser à son père, le soin d'exprimer pour lui sa honte.

— Je n'ose plus faire un pas de peur de l'écraser, disait Stépan.

Mais, c'était surtout sa mère qu'il aurait voulu consoler. Un jour, en entrant dans la chambre où elle causait avec une voisine, il entendit une phrase qui lui donna l'impression qu'une centaine de fourmis lui étaient entrées dans la bouche et s'étaient mises à le piquer au fond de sa gorge :

« Et c'est tout ce qui a su sortir de ton ventre ! »

« Pourquoi ai-je été envoyé sur la terre ? » se dit-il, et il alla confier sa peine aux petites bêtes de la forêt.

Il vit son père qui s'embarquait pour aller à la pêche. Le géant, ramassant un poisson mort au fond de son bateau, l'envoya à la tête de son fils :

— Tu ne témoignes pas d'une grande envie de m'accompagner. Tu fais bien de ne pas t'approcher du lac, tous les brochets prendraient la fuite à ta vue. Attrape ce monstre en signe de mon affection paternelle. Il est presque aussi grand que toi. Vous faites la paire, tous les deux.

Ilja s'en alla porter le poisson à sa mère.

Dans son indignation, la femme du géant se leva de sa

chaise et sa voix était si furieuse qu'Ilja sentit la terre trembler sous ses pieds :

— Un si petit poisson et une pareille odeur ! Le vautour même qui se nourrit de pourriture, le vomirait. Hors d'ici, tous les deux, sinon je te l'enverrai tout cru au fond de la gorge.

« Il est vraiment encore plus inutile que moi », se dit Ilja, en regardant trois petits renards courir après leur queue autour d'une grande pierre. « Peut-être l'accepteront-ils », pensa-t-il. Il s'approcha de la pierre et étendit la main.

Le premier renard posa son museau sur le poisson, puis il entrouvrit la bouche en prenant soin de montrer toutes ses dents.

Le deuxième répondit par une grimace de dédain, tandis que le bout de sa langue frottait son nez pour en effacer l'intolérable odeur.

Le troisième, lui aussi, fit voir à Ilja que ses dents étaient au complet, puis, il ajouta un glapissement ironique et furieux à la fois.

Quant à la mère, elle n'ouvrit pas la bouche, peut-être parce qu'il lui manquait quelques dents. Elle fit paraître ses dents plus minces que de coutume, en les pressant fortement l'une contre l'autre. Ce fut dans ses yeux qu'elle mit toute son ironie et sa fureur.

« Ils sont méchants envers toi » pensa Ilja.

Longtemps encore, il écouta le petit bruit ironique et méprisant que faisaient les queues en traînant sur la mousse.

« Je suis certain qu'il serait heureux si quelqu'un le mangeait, continuait à songer Ilja. Ce n'est pas bien de

pêcher les poissons pour les laisser pourrir sans emploi. Il faut reconnaître qu'il sent bien mauvais, mais ce n'est pas de sa faute. »

Un gros ours arriva en grognant et se mit à ramasser des baies sans se soucier d'Ilja. A la vue du poisson, il retroussa ses lèvres en montrant une baie qu'il pressait délicatement entre ses dents pour en extraire le jus. Avec beaucoup de dignité, il s'en alla.

Ilja tendit ses mains avec leur pauvre contenu vers un vautour qui planait au-dessus de lui. Mais l'oiseau fonça sur un rat qui avait sorti sa tête de dessous une pierre et repoussa Ilja de son aile, pour lui témoigner sa désapprobation.

« Ils sont tous si grands et si importants, et nous sommes si petits », se dit Ilja.

Alors, il coucha le poisson soigneusement dans la mousse et s'étendit lui-même près de lui. Au moment où il allait s'endormir, il lui vint une pensée. Il joignit les mains.

« Sainte Vierge, je sais que tu ne manges pas les poissons, mais il est si petit qu'il peut bien entrer dans ton paradis. Il ne prendra pas beaucoup de place et si parmi tes anges, il y en a de tout petits, peut-être lui permettront-ils de jouer avec eux. Il faut lui pardonner s'il sort de lui une odeur un peu désagréable, mais je t'assure qu'on s'y habitue très vite. Et une fois qu'il sera chez toi, dans ta maison, une seule goutte de ton parfum suffira pour que même de près, son odeur ne puisse plus t'importuner. » Tout-à-coup, il lui vint une pensée qui n'avait rien à faire avec sa prière.

« Après tout, si on permet que des êtres aussi ridicules arrivent sur la terre, il faut bien qu'on en prenne soin, puisque personne d'autre ne les veut. »

« Ce ne sont pas de très bonnes paroles », se dit Ilja. Il se consola pourtant sans trop de difficulté.

« Que d'efforts il lui faut, à la pauvre Sainte Vierge pour entendre toutes les bonnes choses que je lui raconte. S'il faut encore prêter attention aux autres, pas aussi agréables... »

Ilja s'endormit, en laissant à la Sainte Vierge le soin de compléter pour lui sa pensée.

Au moment où il se réveilla, il eut l'impression que le soleil le regardait. Pourtant, le ciel était couvert, et aucun rayon, aucun de ces longs roseaux lumineux qui glissaient entre les branches, ne descendait vers lui, des nuages.

Une merveilleuse chaleur lui brûlait les joues, le front, les mains, lui entraînait dans tout le corps, et il ne savait pas d'où elle venait. Et il ne savait pas non plus pourquoi son cœur était rempli d'une peine délicieuse qui faisait couler des larmes de ses yeux.

Il regarda autour de lui. Quelqu'un lui parlait et il sentit que la voix venait d'entre deux bouleaux devant lui.

Tout d'abord, il crut que pendant son sommeil, un autre arbre avait poussé entre les deux autres, un jeune bouleau qui, lui aussi, avait un tronc tout blanc et une forme toute remplie de grâce.

— Je ne suis pas un arbre, disait la voix.

Ilja se leva pour partir, mais ses jambes l'approchèrent de la créature la plus admirablement belle qu'il ait jamais vue.

— N'aie pas peur, je ne mange pas les poissons et encore moins les jeunes hommes couchés sur la mousse.

Au lieu de se jeter à genoux devant la dame, comme il le faisait devant les images saintes, dans la petite chapelle

au bord de l'océan, Ilja sourit non seulement avec ses lèvres, mais avec tout son cœur. Tout son être s'épanouit comme une fleur s'ouvre à la chaleur du soleil. Il était plein d'une tendresse et d'un amour sans bornes, Mais ce qu'il ressentait ne ressemblait en rien à ce que l'on éprouve pour une femme.

« Pourvu qu'elle reste toujours auprès de moi. » Mais il se dit que certainement, elle n'avait pas le temps de causer avec une créature aussi insignifiante que lui et qu'elle avait des choses bien plus importantes à faire.

« Que ses yeux ne quittent pas les miens encore pour quelques instants. Ils regardent tout au fond de moi, et réveillent un autre Ilja, alors que l'ancien Ilja, le pauvre petit nain dédaigné de tous, est déjà à moitié endormi. »

Il lui était arrivé d'éprouver une sensation un peu semblable, lorsque les yeux doux et tristes de la Sainte Vierge s'étaient fixés sur lui dans la chapelle de l'océan glacial.

— Mais qu'est-ce qu'une icône, avec sa mystérieuse apparence de vie, comparée à la vie elle-même. Qu'est-ce qu'une auréole en or comparée à ces rayons ardents enveloppant l'inconnue, comme si elle se tenait appuyée contre un soleil invisible.

« Comment continuer à vivre après l'avoir vue », songeait Ilja. De nouveau, les lèvres de l'inconnue remuèrent et il sembla au jeune homme qu'une brise fraîche lui caressait le visage.

— Je suis la mère de ceux qui m'aiment assez pour que leur cœur n'ait pas besoin d'yeux pour me voir, ni d'oreilles pour m'entendre. Il fait toujours clair au fond du cœur des hommes qui l'ont mis dans mes mains.

— Il ne m'a pas été donné, dit Ilja, un corps plus grand

que celui des jeunes renards de la forêt. Même si tout mon amour pour vous allumait une flamme dans mon cœur, il serait trop petit pour vous réchauffer, si vous le preniez dans vos mains.

Au moment où Ilja se disait qu'il était impoli de parler à la dame sans que sa voix parvienne jusqu'à elle, il vit l'inconnue ouvrir ses bras comme pour l'embrasser de loin. Au même instant, il eut l'impression que sa poitrine se déchirait. Il poussa un grand cri de joie qui fit courir un frisson parmi les arbres de la forêt, un frisson tout pareil à celui qui saisit une mère, quand elle entend le premier vagissement de son enfant.

Ivre de reconnaissance, Ilja allait se jeter à genoux devant l'inconnue, mais elle l'arrêta d'un signe de la tête.

— Va à la maison, dit-elle, tu trouveras trois verres remplis de vin. Tu les boiras tous les trois. Et n'oublie pas que je t'aime et que moi aussi, j'ai besoin de ton amour. Et si le diable essaie d'entrer dans ta tête et jette du sable sur le feu qui brûle dans ton cœur, si par toutes sortes de ruses, il t'empêche de m'entendre, et de me voir, s'il va jusqu'à te souffler à l'oreille que je n'existe pas, souviens-toi que je ne te laisse pas seul contre lui.

Après avoir achevé de parler, l'inconnue inclina légèrement la tête et, après avoir fait de loin un signe de bénédiction, elle disparut. Mais le tronc blanc des deux bouleaux resta encore longtemps illuminé, et lorsque enfin, à son tour, Ilja se décida à partir, sa main toucha l'écorce encore brillante. Ce fut comme s'il avait effleuré le vêtement même de l'inconnue. Et il sentit que la lumière qui était entrée en lui, ne le quitterait plus jamais.

Il ne remarqua pas que le poisson mort qu'il avait si

tendrement couché dans la mousse, lui aussi avait été enlevé.

En rentrant il trouva trois verres posés sur la table. Sa main en choisit un ; il en vida le contenu qui ressemblait à un rubis liquide ayant conservé les rayons de soleil qui avaient servi à le fondre. Il s'approcha de la fenêtre et vit sa mère qui sortait pour aller chez la voisine. Sa mère qui souvent lui donnait le vertige à la regarder, tant elle lui paraissait énorme, était maintenant plus petite que le plus petit oiseau de la forêt.

Il but le second verre. Il eut à peine le temps de l'achever, lorsque son père entra avec le produit de sa pêche. Ou plutôt, il devina que c'était son père, tant il est difficile de remarquer une mouche quand elle se traîne sur le sol.

Quant aux poissons, il ne pouvait les distinguer les uns des autres, et lorsque le géant lui demanda si jamais il avait vu un brochet aussi grand, Ilja se dit que son père aurait eu autant de peine à lui faire voir sa main.

Pourtant, après le troisième verre, il comprit qu'il lui serait à tout jamais impossible de voir les moustiques qui importunent l'air au-dessus des marécages, le géant étant devenu désormais à peine de leur taille.

Sa mère et la voisine arrivèrent elles aussi et se mirent à causer avec son père.

— Il faut bien se vanter de ce qu'on peut, s'écria Ilja immédiatement après un long discours de son père sur le nombre de poissons qu'il avait attrapés.

La voisine sortit en courant pour inviter d'autres à venir entendre la voix qui faisait trembler la maison, comme si le petit Ilja était devenu tout à coup une énorme montagne.

Le nain eut de la peine à reconnaître les gens qui arrivaient en foule. Leurs visages quoique familiers, étaient tous si pareils les uns aux autres et portaient tous une expression si digne et si faussement vertueuse, qu'Ilja se sentit pris de mal de mer. Il se réfugia dans un coin et resta muet.

Pour fêter le grand événement, Stépan offrit du vin à tout le monde. Bientôt ils se mirent tous à crier et à vanter chacun ce qu'il pouvait, qui, sa vache, qui sa femme, qui son cheval. Stépan vanta la voix de son fils, « plus forte que les éclats du tonnerre au-dessus du désert », disait-il.

Alors, Ilja s'approcha de son père et dit :

— Il faut bien qu'on se vante de la force des autres, quand on n'a rien de quoi se vanter soi-même.

— Il répète à peu près la même chose, s'écria la voisine, mais sa voix vous remue les entrailles, comme si elle leur donnait des coups au fond du ventre. Les nuages mêmes, verraient à peine sa tête, s'il était aussi grand et puissant que sa voix.

Ce fut en ce moment qu'Ilja, lassé d'entendre tout ce bavardage, sortit de la maison pour ne plus jamais y remettre les pieds.

Encore une fois, il passa entre les deux bouleaux où l'inconnue s'était montrée à lui. Mais la joie qui alors, était en lui, ne le réchauffait plus maintenant que d'une flamme tremblante, comme une bougie près de s'éteindre. Il s'arrêta et joignit les mains :

— Le soleil est si brûlant qu'il fait pleurer l'écorce des bouleaux, mais ce ne sont pas des larmes de tristesse. C'est une sueur toute parfumée qui pénètre mes narines avec

l'odeur montant de la mousse. Je sais que la terre et les arbres s'adonnent à un mystérieux travail et c'est de la chaleur du soleil qu'ils reçoivent la force. Une grande force en moi aussi, s'est réveillée et je sais que c'est toi qui me l'a donnée. Avec le vin dont je sens encore le goût sur mes lèvres, tu a versé dans mon sang, un besoin presque douloureux de te servir. Dis-moi, comment je puis travailler pour toi ? »

Il écouta un instant le vent dans les arbres, mais une autre voix sortit de l'air tout autour de son oreille et lui dit : — J'ai entendu ta demande. J'ai placé deux chemins devant toi. L'un est plein d'ombres et nul ne peut le suivre jusqu'au bout, sans devenir une des ces pauvres créatures qui habitent le pays de la désolation et de la mort. Ce n'est pas ce chemin que tu prendras. Parfois, des êtres malheureux, sortis des ténèbres, viendront pour t'attaquer. Tu les reconnaitras à leurs yeux, car ils ne supporteront pas l'éclat des tiens. S'ils essaient de t'attirer vers leurs sombres repaires, tu les frapperas sans haine mais aussi sans faiblesse. Ne l'oublie jamais. Ils ne peuvent rien contre toi. Le soleil ne se laisse pas séduire par une étoile éteinte.

Deux chemins s'étendaient devant Ilja. Mais ils étaient vraiment si proches l'un de l'autre qu'ils paraissaient inséparables.

« Le moindre faux pas pourrait me jeter de la lumière dans les ténèbres », songeait Ilja, puis, il se consola en se disant qu'il serait tout aussi facile de rentrer de nouveau dans le bon chemin. Il se sentit tout à coup si bien et heureux qu'il sourit et tint ce petit discours au soleil, avant de se mettre en route :

— Comment se fait-il que tu sois toujours si brillant

et si chaud ? Si j'essaie de t'imiter, deviendrais-tu jaloux ?

Sous les pas d'Ilja, la mousse chantait gaiement, les oiseaux lui répondaient du haut des branches, et là-bas, du haut du ciel, par delà les nuages, les anges peut-être, répondaient aux oiseaux. Il marcha longtemps, droit devant lui. Il se sentait aussi frais et dispos qu'au moment du départ. Il aurait marché toute la nuit, si un fleuve immense ne lui avait tout à coup barré la route.

Il s'était baissé pour boire de l'eau, lorsqu'il vit deux petits chevaux tout noirs s'approcher de lui. Ils avaient allongé leur tête en ouvrant une bouche énorme. Leurs lèvres s'étaient retroussées laissant voir des dents aussi aiguës que celles d'un dragon. Mais lorsque Ilja les fixa du regard, leurs paupières se mirent à se baisser et à se relever rapidement, montrant des yeux moins effrayants qu'effrayés. Ilja n'aurait rien aimé de mieux que de les voir rentrer d'où ils étaient venus, mais quand il entendit les mâchoires imiter le mouvement des paupières avec un bruit d'ossements qu'on remue il posa sa main sur la croupe de l'un des chevaux. Immédiatement le petit monstre tomba foudroyé et roula dans le fleuve. Le second imita le premier, mais un troisième s'approcha d'Ilja qui aussitôt leva la main. Un instant après, elle retomba sans avoir touché le cheval. Les yeux qui s'étaient fixés sur Ilja étaient si brûlants et si beaux qu'ils faisaient presque mal à les regarder.

Le jeune homme se sentit pris d'une délicieuse envie de caresser le cheval pour lui témoigner sa surprise et son ravissement mais il se dit que sa main avait un dangereux pouvoir sur tout ce qu'elle touchait et il jugea préférable de quitter un endroit où les monstres et les créatures

angéliques se font voir aussi fréquemment. Aussitôt, les grands yeux parurent peinés et s'attachèrent au visage du jeune homme avec une expression de sollicitude et d'affection, comme s'ils savaient tout ce qui se passait au fond de son âme.

Le soleil déjà touchait au loin le sommet des arbres, et le fleuve, sous les pieds d'Ilja, avait pris une teinte menaçante et brillait d'un éclat aussi sombre que celui du plumage des corbeaux.

— Touche-le au milieu de son corps, dit une voix qu'Ilja reconnut pour l'avoir déjà entendue.

Alors, une grande peur le saisit. Il remarqua que le cheval n'avait pas de poil, rien qu'une peau blanche, et qu'il semblait trembler de froid.

« Pour sûr, il roulera dans le fleuve, songeait Ilja, il est bien plus petit et délicat que les deux autres. »

Alors, pressant ses deux genoux sur le gravier de la rive, il se mit à supplier la Sainte Vierge. Il lui dit qu'il n'avait jamais encore rencontré d'ami, que le cheval lui était devenu plus cher que son père et sa mère, ce qui, à son aveu, ne voulait pas dire grand-chose, puisqu'il n'avait jamais aimé personne.

— Permetts-moi de rejoindre les deux chevaux dans le fleuve, s'écria-t-il, mais ne m'ordonne pas de l'envoyer dans la mort. Ne sais-tu donc pas qu'il a des yeux ressemblant aux tiens et il supporte mon regard, sans battre des paupières.

— *Mets ta main sur le milieu de son corps*, répéta la voix avec une douce obstination.

— Mais il n'est pas venu pour m'attaquer, je ne puis le tuer en retour de l'amitié qu'il m'offre.

— *Mets ta main sur le milieu de son corps*, la voix ne montrait aucune impatience.

Ilja soupira et se relevant, s'approcha du cheval, toujours immobile.

— Pardonne-moi, dit-il.

Lorsqu'il sentit sous sa main, la peau nue, il ferma les yeux. Il descendit de quelques pas vers le fleuve ; et le front baissé, il écouta s'il entendait le bruit d'une chute. Tout à coup, il sentit une pression chaude contre sa nuque. Une tête recouverte d'un poil blanc et soyeux, reposait calmement sur son épaule.

C'est ainsi qu'Ilja guérit de sa peur et comprit que sa main n'avait aucun pouvoir funeste sur toute créature venant vers lui d'un autre pays que celui des ombres.

Plusieurs fois, le petit cheval marcha en rond autour de son ami et lui fit admirer son nouveau pelage. C'était comme si la neige, en tombant sur lui, avait laissé de longues traînées fines et légères et qui étincelaient même dans la nuit.

*

Que faut-il de plus qu'un ami aux habitants de cette terre. Tous les trésors amassés ne peuvent acheter un cœur qui parle la même langue que le vôtre. Qui oserait l'échanger contre de l'or et des diamants, quand même ils tomberaient en pluie du haut des nuées.

Ilja trouva des mots si ardents pour remercier la Sainte Vierge de lui avoir donné le petit cheval, que ses lèvres en restèrent longtemps encore brûlantes.

Désormais, aucune puissance au monde ne le ferait dévier du chemin que l'inconnue lui avait indiqué, puisque

son ami serait prêt à aller partout avec lui, même dans les ténèbres qui conduisent vers la désolation et la mort.

Pourtant, tous les deux durent apprendre par la suite que si on ne va pas dans les ténèbres, ce sont elles qui viennent vers vous.

Elles vinrent de toutes parts à la rencontre d'Ilja et de son ami. Quelques-unes se mirent à se jeter sur eux et essayèrent de les emprisonner. Partout où ces monstres séjournèrent, ils forçaient les gens à croire en leurs dieux. Leurs dieux étaient sans doute aussi méchants qu'eux et on ne peut forcer personne à croire en des dieux méchants, sinon, en usant de procédés désagréables. Ils levaient les bras au ciel comme pour l'implorer à leur secours, puis leurs mains retombaient avec un tel poids sur la tête de leurs victimes que seuls les plus robustes échappaient à la mort.

Ils attachèrent Ilja et le petit cheval à un arbre, mais un oiseau se plaça sur les pieds du nain et se mit à lui piquer l'orteil. Un seul mouvement d'Ilja fit craquer tous les liens. Toute une foule de ces affreuses créatures se pressa autour des deux amis. Ilja frappa sans haine mais aussi sans faiblesse, et bientôt, même la lune fut étonnée d'avoir à éclairer tant de cadavres. Les habitants de ces malheureuses régions accoururent de partout pour remercier Ilja et le petit cheval de les avoir délivrés d'un ennemi aussi fanatique. On reconnut à l'unanimité qu'il vaut mieux ne pas avoir de dieux que de les jeter de force à la tête des autres.

On ne peut espérer raconter même une partie minime de tout ce qui sortit des ténèbres pour empêcher les deux amis de poursuivre leur route. Mais le sang coulait dans

leurs veines, calme et puissant comme un fleuve. Et par la force de son courant il noyait tous ceux qui s'en approchaient avec des intentions mauvaises.

Un jour que le géant le plus grand de tous les géants de la terre faisait pour s'amuser trois trous sur la route, Ilja et son compagnon arrivèrent tout droit vers ces parages. Vacenka était le nom du géant et les trous étaient aussi grands que ses bras. Il faisait si sombre que les deux voyageurs ne virent ni Vacenka ni les trous. Ils ne tombèrent pas dans le premier, dans le second, presque, tout à fait dans le troisième.

Vacenka n'était pas méchant, mais il avait une habitude regrettable : il mettait dans sa bouche et avalait tout ce qui attirait son regard. A part cela, il était considéré un très bon garçon et ne battait sa femme que le juste nécessaire.

Lorsque sa main eut levé Ilja et le petit cheval jusqu'à la hauteur de sa jaquette, elle se sentit si fatiguée, qu'elle les laissa tous deux tomber au fond de sa poche. La poche se déchira et les deux amis poursuivirent leur route. Ils rirent beaucoup tous les trois et Vacenka trouva l'aventure si drôle, qu'il déracina trois arbres et dans un accès de joie, les lança dans les airs.

Quand il se fut un peu calmé, il raconta que Kitinka, son frère aîné, avait fait prisonniers le roi et la reine.

— Ce n'est pas agréable, quand on est si bon, dit-il, d'avoir un frère si vilain. Je serais bien allé les délivrer si Kitinka n'était pas tout aussi fort que moi.

Après avoir montré du doigt la maison de son frère, Vacenka s'éloigna prudemment, non sans avoir promis de ne plus jamais rien mettre de vivant dans sa bouche.

La maison de Kitinka était un de ces endroits où, si on peut l'éviter, on préfère ne pas s'arrêter.

Le petit cheval resta dehors, mais Ilja entra. Il faisait tant de vent dans la chambre que les objets volaient de tous côtés. C'était Kitinka qui dormait. Son meilleur ami Aliocha, assis à son chevet, veillait sur son sommeil.

— Ah ! je savais bien que nous nous rencontrerions, s'écria Aliocha.

— C'est toi qui débarrasses les humains des mauvais démons qui sortent des ténèbres.

Aucun démon plus monstrueux que celui-là, poursuivit-il ne montrant le géant, n'a été vomé des entrailles de la nuit.

— N'est-il donc pas ton ami ? demanda Ilja.

— Il l'était jusqu'au jour où je suis tombé amoureux de la reine qu'il tient prisonnière.

Je te conseille de le tuer, tant qu'il dort, continua-t-il en regardant Kitinka avec un oeil plein de férocité.

— Je n'attaque que celui qui m'attaque le premier, répliqua Ilja.

Aliocha renonça à insister, mais il regardait avec obstination un moustique qui s'apprêtait à enfoncer sa trompe dans une partie du ventre de Kitinka que la chemise et les draps avaient depuis quelques temps cessé de protéger. Sans ouvrir les yeux, le géant dit à Aliocha :

— J'ai un ennemi assis sur ma peau et qui va enfoncer son épée dans mon corps. Si tu ne le tues immédiatement, je t'écraserai la tête entre mes doigts, en me réveillant.

— Mon amour pour la reine, gémit Aliocha, a tellement affaibli ma main que je n'ai pas la force de la lever. N'accomplirais-tu pas pour moi la mission dont mon ami m'a chargé ?

Ilja sans se rendre compte du piège, obéit machinalement. Aussitôt, le ventre éclata. L'explosion fut telle que les vitres et la porte sautèrent et Aliocha lui aussi mourut, sans doute pour avoir si fidèlement veillé sur son maître.

Il fallut encore sortir le roi et la reine de la cave où on les avait enfermés. Ils fêtèrent leur délivrance en buvant pendant deux jours et deux nuits, sans doute pour remplacer les larmes qu'ils avaient perdues. Mais personne n'accorda beaucoup d'attention à Ilja et à son petit cheval blanc. On crut même qu'un verre de vin suffirait pour dédommager Ilja de toute sa peine.

Ils se retrouvèrent de nouveau sur la route que la Sainte Vierge avait indiquée. Pour la première fois, ils se sentaient un peu las. Il y avait même en eux un peu de tristesse, comme lorsqu'on se sent arrivé au bout d'un long voyage. Ils regardaient le soleil mourir par delà les arbres et ses rayons s'éteindre au fond de leurs yeux. Alors Ilja passa le bras autour du cou de son cheval blanc et joignant ses mains à la naissance de la gorge, il dit à mi-voix :

— Voici que le soleil achève son voyage. Permetts-nous de nous arrêter nous aussi. Un jour, entre deux boulevaux, tu es venue vers moi. Un grand nombre de jours a passé depuis, mais dans ma mémoire, brûle encore l'éclat de ton visage et dans mes veines coule encore la force que tu m'a donnée. Elle a frappé sans haine et sans faiblesse les créatures mauvaises qui sortent des ténèbres et trouvent leur pâture parmi les êtres sans défense. Mais le chemin, même lumineux, n'était pas facile. Nous l'aurions abandonné si nous n'avions pas su que tout au bout, il y avait toi, et pour toujours.

Il se tut et soudain, vit devant lui, entre deux boulevaux,

celle qu'avec une telle ardeur, il cherchait à revoir. Cette fois, sa robe brillait de mille diamants, et dans ses yeux, il y avait plus de tendresse que dans toutes les mères du monde envers leurs petits ou dans le cœur de tous ceux qui s'aiment d'amour sur cette terre. Iija se leva tout pâle. Une paix merveilleuse était entrée en lui et il se sentait aussi léger que s'il n'avait plus de corps. Tandis qu'il la voyait s'élever dans les airs, comme si un vent mystérieux l'avait détachée de la terre, il l'entendit qui lui disait :

— Tu es prêt à me suivre. Quant au petit cheval blanc, tu devras l'abandonner. Il est encore trop lourd.

Les yeux du jeune homme se remplirent de larmes.

— Pardonne-moi, s'il me faut cette fois te désobéir. J'attendrai que mon ami devienne assez léger pour venir avec moi. Peut-être qu'alors, tu voudras bien encore de nous.

Ce fut en cet instant que la Sainte Vierge lui fit entendre sa voix pour la dernière fois :

— Ton amour a donné des ailes à ton ami. Suivez-moi tous les deux.

Le lendemain, il y eut dans la forêt, deux grands bou-leaux dont les feuilles remuaient inlassablement et racontaient une histoire à la brise matinale. Mais personne ne sut jamais pourquoi ils étaient devenus si graves et si songeurs.



SONIA

Le diable regardait tristement par la fenêtre. Sa femme regardait le diable et Sonia, leur fille unique, regardait son visage reflété dans le miroir.

— Ils deviennent tous chrétiens, soupirait le diable. Même la vieille Marpha s'est fait baptiser par le prêtre, à cause de sa belle barbe. Autrefois, ils venaient tous chez moi pour le thé. On causait gaiement des maris trompés par leurs femmes et de tous ces vilains petits riens qui réjouissaient mon vieux cœur. Maintenant, ils sont devenus si bons, si respectables. Ils ne me saluent même plus en clignant de l'œil ou en souriant amicalement. Ils se détournent, indignés à ma vue. L'impolitesse à mon égard est considérée une vertu. Autrefois, c'était si amusant d'être le diable. Aujourd'hui, c'est ennuyeux à faire pleurer.

Sa femme lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— Il te reste Sonia et moi qui te suis toujours fidèle.

— Je sais bien que tu m'es fidèle, cria le diable.

Regarde, même les oiseaux dans les branches se moquent de toi. L'infidélité dans l'amour est comme le sel dans la soupe. Sans lui la soupe vous dégoûte à force d'être fade. Je vais mourir si tu n'essaies de me rendre un peu jaloux.

— Tu sais bien, dit-elle en l'embrassant, que je te tromperais avec plaisir mais qui voudrait de la femme du diable, maintenant qu'ils sont tous devenus chrétiens ?

— Pourquoi ne te ferais-tu pas baptiser toi-même ? dit Sonia, qui aimait son père pour autant que son amour envers sa propre personne le lui permit.

— Pourquoi pas ? répondit le diable. Mais ne crains-tu pas que je ne devienne un peu meilleur, et la vie est bien assez monotone sans être encore enlaidie par la vertu. D'ailleurs, ma conversion ferait trop de peine aux pauvres gens. Qui accuseraient-ils des vilainies qu'il leur arrive parfois de commettre.

Le diable fit tomber sur la tête de sa femme deux larmes bouillantes. Elle dit :

— Une autre fois, je te prierai de pleurer sur les œufs pour les faire bouillir. Cela m'épargnerait la peine d'allumer le feu.

Aussitôt, elle eut honte de ses paroles dépourvues de tendresse et, appuyant sa joue contre la joue du diable, mêla ses propres larmes à celles de son mari.

— Qui, gémissait le diable, qui me sauvera de l'ennui, qui viendra prendre le thé chez moi ? Je ne lui ferai aucun mal et n'exigerai même pas qu'il en fasse. Voilà des mois que je l'attends et les seuls visages que je vois autour de moi, je les connais aussi bien que le mien. Si j'étais plus jeune, je me regarderais dans le miroir comme le fait ma fille, mais le spectacle de ma propre beauté ne me donne

plus aucune satisfaction. Autrefois, j'achetais des âmes pour des faveurs spéciales. Je donnerais tout pour rien aujourd'hui, pour un peu de présence et j'offrirais mon âme par-dessus le marché.

Sonia se mit en colère.

— La douceur de tes paroles dégoûterait même un chrétien et convertirait les pierres en morceaux de sucre.

— Va-t-en, hurla le diable, va-t-en dans la forêt et convertis un arbre en être humain et apporte-le moi. Sinon, je t'arracherai tous les cheveux et planterai de la mousse toute blanche sur ton crâne. De tes dents, je ferai un collier pour le cou de ta mère et les petits poils soyeux qui couvrent l'espace entre ton nez et ta bouche, donneront naissance à la plus puissante moustache du royaume. Quant à ton sexe, il restera le même.

Cette fois, Sonia sourit avec bienveillance et, remerciant son père pour ses bonnes paroles, elle sortit dans la forêt.

— C'est moi, dit un jeune homme au milieu de la route, et qui es-tu, toi ?

— C'est moi, dit Sonia.

— Tu es belle, mais tes yeux sont méchants.

— Tu es beau, mais tes yeux sont bons.

— Est-ce ma faute si je suis chrétien ?

— Est-ce ma faute si je suis la fille du diable ?

— Tes dents sont plus blanches que si elles avaient été formées du lait des rennes le plus pur, dit le jeune homme.

— Et tes lèvres rouges brillent comme si elles étaient remplies du jus des baies les plus sauvages. Il est triste de voir une pauvre fille du diable séduite par un fils de chrétien.

— Il est triste, dit-il, de voir un pauvre fils de chrétien tomber amoureux de la fille du diable.

— Qu'allons-nous faire ? dirent-ils après s'être donné un baiser.

— Si tu voulais bien devenir mauvais, tu pourrais devenir mon mari, dit-elle.

— Si tu voulais bien devenir chrétienne, tu pourrais être ma femme.

Ils allèrent trouver le diable, qui fut si heureux de voir arriver un étranger qu'il se mit à battre des mains et à sautiller tout autour de la chambre. Il embrassa le jeune homme à plusieurs reprises, lui fit dire qu'il s'appelait Lucas, s'excusa d'avoir lui-même un nom si désagréable.

Pour fêter l'événement, il donna de grands coups à sa femme qui ouvrit sa bouche et la referma sur l'épaule de son mari. Après avoir soulagé ainsi leur excitation réciproque, ils prièrent Lucas d'accepter une tasse de thé. Mais l'étranger refusa poliment de toucher à de la nourriture préparée par leurs mains.

On le supplia. On lui dit que les mains n'avaient pas été trempées dans l'eau, et que le thé ainsi que le pain avaient une provenance toute chrétienne. La vieille Marpha avait elle-même pétri le pain avec ses doigts fraîchement convertis. Il est vrai qu'elle s'était laissé aller contre le ravisseur à des injures que sa bouche trop récemment purifiée n'avait pas eu encore le temps d'oublier.

L'étranger se sentit enfin touché par tant de prévenances et on se mit à table. Pour se garder des influences mauvaises, il murmurait tout en mangeant des prières que le diable et sa femme répétaient à leur façon.

C'était un vrai plaisir que de voir la joie du diable. Il

sauta tout à coup sur la table et exécuta une danse qu'il avait apprise dans un lieu qu'il refusa de nommer. En signe de remerciement, Lucas chanta un beau chant chrétien. Tout le monde applaudit. Le diable exprima son regret de voir Lucas utiliser sa voix pour des chants qui n'en valent vraiment pas la peine.

Un peu excité lui-même par la joie générale, le jeune homme tout à coup saisit le bras du diable et se mit à le secouer :

— Je veux épouser ta fille. Entends-tu. Je veux l'épouser.

Le diable essaya de parler, mais l'émotion lui serra la gorge si fortement qu'il laissa tomber sa tête sur les genoux de sa femme et pleura d'abondance. Il ne se releva que pour tomber dans les bras de Lucas.

— Mon gendre ! sanglottait-il, mon gendre !

— Ce n'est pas pour t'avoir comme beau-père que j'épouse ta fille, dit le jeune homme, sans chaleur.

*

Quand le prêtre vit arriver le couple suivi du diable et de sa femme, il fronça les sourcils :

— Je vois, jeune homme, dans tes yeux briller la lumière de la vertu. Je veux bien t'unir à la fille de ce que tu a jugé nécessaire de traîner à ta suite. La lune ne peut pas éteindre le soleil, s'il tombe amoureux d'elle. C'est lui au contraire qui peut la couvrir de la chaleur de ses rayons et l'arracher aux griffes des ténèbres. Quant à ce qu'il me semble voir derrière toi, ce couple dont je ne désire même pas prononcer le nom, il est indigne d'assister à la cérémonie.

Le diable s'avança et dit :

— Le spectacle de la vertu a toujours été pour moi une grande tentation. Mon cœur se remplit d'une abondante émotion quand je te regarde. Ne voudrais-tu pas être le soleil qui m'arrache à mes propres griffes ? Vois, je les ai coupées en ton honneur. Et j'ai soulagé la vieille Marpha de ses plus beaux châles pour les mettre sur ma femme et faire ainsi plaisir à tes yeux.

Le prêtre se détourna pour cacher un sourire, puis il dit :

— Je ne commencerai pas la cérémonie si ce que je crois avoir entendu ouvrir sa bouche, ne s'éloigne pas d'ici avec sa femme parée des plumes d'un autre oiseau.

Le diable se lamenta :

— Il y a une petite maison près de la mienne dans la forêt. Permetts-leur d'y vivre. Toi et les autres chrétiens, vous m'avez tout pris. Et j'ai tant besoin de compagnie. Et qu'on ne vienne pas me froter le nez contre ma femme. Chaque fois que je la regarde, je me sens en pleine mer, avec des vagues aussi puissantes et grasses que sa poitrine. Le prêtre dit à Lucas :

— Pour toi, il n'y a pas de danger d'habiter cette hutte. C'est toi plutôt qui seras un objet de tentation pour ce qui est le père de ta femme, puisque le spectacle de la vertu remplit son cœur d'une aussi abondante émotion.

*

Au début de sa vie en commun, le jeune couple passa par des tempêtes essayant de les arracher l'un à l'autre. Chacun des deux tirait violemment de son côté. Lucas vers la vertu, Sonia, elle, sous prétexte qu'il faut obéir

à ses parents, se sentait prise soudain d'une vague tendresse pour son père et surtout pour tous ces vilains petits riens qu'il lui soufflait à l'oreille.

A la fin pourtant le soleil entra dans leur hutte. L'amour de Lucas avait chassé les ombres et les tempêtes. Et quand désormais, le diable venait s'asseoir dans un coin, quand, derrière le dos du jeune homme, il chuchotait de vilains petits riens dans l'oreille de sa fille, elle se retournait et lui donnait des gifles. Rouge de colère et de confusion, le diable rentrait chez lui et traitait sa femme comme il venait d'être traité, pour qu'elle aussi ait sa part des caresses de leur enfant.

D'abord, le spectacle de la vertu avait amusé le diable, lui apportant le changement qu'il avait désiré. Peu à peu, il s'en lassa.

— La vue de votre amour, disait-il, me remplit la gorge et l'estomac d'une boisson épaisse et sucrée.

Avec patience, le couple répondait :

— Si tu rentrais à la maison, ta femme te ferait du thé en y mêlant du sel au lieu de sucre.

Pris entre deux ennuis, le diable choisissait celui qu'il considérait le moindre et ne bougeait plus de son coin, tout en laissant entendre de petits gémissements, comme si une houle invisible avait fait balloter la hutte.

*

On dit que la bonté brille d'une grande lumière, surtout quand elle s'est frayé avec beaucoup de peine un chemin à travers le fumier de la méchanceté. Sonia avait à tel point oublié ses origines qu'elle étonnait tout le monde.

Ainsi, un jour le prince passa par la contrée.

— Ma femme est si bonne, se vantait-il, qu'elle éblouirait le soleil lui-même.

— L'éclat de la miènnne, dit Lucas modestement, changerait le soleil en lune.

Le prince rassembla les gens dans la plus grande des huttes. Sa femme entra. Tout le monde dit : Oh !

Mais quand la femme de Lucas entra, personne ne dit rien. L'admiration avait paralysé toutes les langues.

Le diable et sa femme étaient venus eux aussi. On leur défendit d'entrer. De nouveau, le diable eut à choisir : cette fois, entre le plaisir d'avoir une fille si extraordinaire et la honte d'avoir été mis à la porte. Il décida de battre sa femme. Il la battit si longtemps qu'il tomba malade. Elle lui fit du thé, mais il la repoussa avec indignation, lorsqu'elle voulut lui donner des caresses.



LE MARCHAND DE CONSEILS

— Tu es un mauvais roi, dit Mania à son père. Tu condamnes les innocents et acquittes les coupables. Ton cerveau est aussi petit que ta taille est grande.

Le roi-géant se fâcha et dit :

— Si ton père est mauvais, tu dois valoir encore moins.

— Les enfants de parents mauvais ont parfois honte de suivre de si tristes exemples.

— La porte est ouverte, hurla le roi-géant. Quand elle se sera refermée, la maison aura vomi pour toujours l'aliement pourri qui pesait sur son ventre.

Mania ne prit avec elle que sa beauté qui était grande. Elle s'en alla sur la route et un homme vint à sa rencontre.

— Je m'appelle Evan, dit l'homme. Je suis pauvre, mais j'ai des bras solides et chauds pour te presser sur ma poitrine.

Ils se marièrent le même jour et le soir, il la prit dans son lit.

Le lendemain, il s'en alla au village acheter de l'étoffe. Mania en fit trois châles qu'il vendit à un bon prix.

— Achète-moi trois sentences, dit un vieillard. Evan dit :
— Je suis pauvre.

— Donne-moi tout ce que tu as, dit le vieillard, un bon conseil vaut parfois tout l'or du monde.

Evan vida ses poches dans les deux mains du vieillard qui lui dit :

— *Ne crains pas la mort.*

Le diamant vaut autant que l'émeraude.

Laisse tomber ta main levée et ne trappe pas.

Va-t-en et n'oublie pas ces trois sentences.

Il s'en alla et s'offrit comme matelot sur un voilier et navigua sur les mers.

*

Le vent refusait de souffler. Les voiles pendaient sans vie et le capitaine mourait d'ennui et d'impatience.

Le vieux marchand de conseils apparut et dit :

— Si tu jettes dans l'eau un homme lié, le bateau se mettra en marche.

Le capitaine réunit les matelots, mais ils tremblèrent de peur.

Alors Evan se souvint du premier conseil : *Ne crains pas la mort.* Le capitaine lui dit :

— Si tu te noies, le bateau sera perdu lui aussi. Mais si tu reviens, le bateau t'appartiendra, car tu l'aura sauvé.

Evan se laissa lier les bras et les jambes. On le jeta dans la mer et il tomba tout droit dans le royaume du roi Salomon. Le roi et la reine se querellaient si violemment qu'ils ne virent pas arriver le jeune homme.

— Le diamant vaut plus que l'émeraude disait le roi.

— L'émeraude vaut plus que le diamant, disait la reine.

Ils criaient, chacun avec d'autant plus d'assurance qu'ils n'étaient pas certains d'avoir raison.

Ils étaient rouges et malheureux et faisaient peine à voir. Evan se sentit pris de pitié. Il gonfla sa poitrine et fit presque éclater ses poumons sous la violence du hurlement qu'il poussa :

— *Le diamant vaut autant que l'émeraude.*

La joie du couple royal dépassa les limites. Ils écrasèrent presque Evan dans la chaleur de leurs embrassements. Et ils se donnaient des baisers l'un à l'autre par dessus ses épaules. Puis ils le prirent, chacun par une main et le conduisirent à travers les salles du palais. Ils l'assirent à une table en or et lui offrirent un plat de poissons dont la chair remplissait la bouche d'une saveur si rare et si délicate qu'il s'évanouissait de plaisir. Quand il fallut quitter ses hôtes, Evan se sentit triste.

Ils le supplièrent d'accepter en souvenir d'eux une cassette toute pleine d'émeraudes et de diamants.

D'abord, il renversa la tête sur une épaule, puis sur l'autre, en souriant d'un air embarrassé.

Le roi et la reine avaient si peur qu'il ne refuse le présent, qu'ils tremblaient d'impatience.

Lorsque enfin, il mit la cassette sous son bras, tout en envoyant des baisers avec la main restée libre, le roi et la reine se mirent à danser. Et la mer dansa et il y eut de grandes agitations et remous. Et bientôt Evan se trouva de nouveau à bord du voilier.

Le vent soufflait. Les pierres précieuses brillaient comme

des morceaux d'étoiles et le voilier dansait sur les flots, emportant son nouveau maître vers un pays dont le prince donnait une grande fête.

Onze bateaux dormaient dans le port et celui d'Evan fut le douzième.

— Qui es-tu pour t'asseoir à ma droite ? dit le prince.

Evan pencha sa tête sur une épaule, puis sur l'autre, modestement.

— Avec mon bateau, dit-il, je puis acheter tous les autres.

Le prince rit et les invités rirent et mirent un doigt sur leur tête et puis montrèrent celle d'Evan, avec le même doigt. Evan rit aussi et dit :

— Vous voyez cette tête qui a eu l'honneur d'attirer votre attention. Je la donnerais à couper si je n'ai pas dit la vérité ; mais si j'ai dit la vérité, vos onze bateaux m'appartiendront.

Avec enthousiasme, on accepta le pari et on se dirigea bruyamment et en cortège vers la mer. Il se fit un grand silence quand sur le bateau d'Evan, on trouva la cassette remplie d'émeraudes et de diamants. Il y en avait assez pour acheter les onze bateaux et leurs propriétaires par dessus le marché s'ils avaient été à vendre. Le prince s'inclina devant Evan et lui dit :

— J'ai une fille chère à mon cœur et qui me ressemble. Je te permets de l'épouser.

Evan s'inclina un peu plus bas que le prince et dit :

— Il n'est point dans mes habitudes d'épouser les filles qui ressemblent à leur père.

Douze bateaux quittèrent le pays dont le prince donnait une grande fête, et douze bateaux arrivèrent au pays

où la femme d'Evan essayait de vivre tout en attendant son mari.

A la vue de tant de richesses appartenant à un seul homme, le roi-géant fut ébloui. Il descendit de son trône et alla lui-même à la rencontre d'Evan. Il s'inclina devant lui et dit :

— Si j'avais une fille, je te l'offrirais en mariage.

Evan s'inclina un peu moins bas et dit :

— Tu avais une fille, mais tu l'a chassée, car ton cerveau est aussi petit que ta taille est grande.

Le roi regarda le bout de ses souliers et comme la distance entre sa tête et ses pieds était considérable, il se sentit pris de vertige.

— C'est vrai, dit-il, je l'ai chassée et je ne sais même pas où il me faudrait aller pour la trouver.

Evan lui savait où il fallait aller pour trouver sa femme. Elle était endormie sur son lit.

A sa droite était couché un homme.

A sa gauche, était couché un homme.

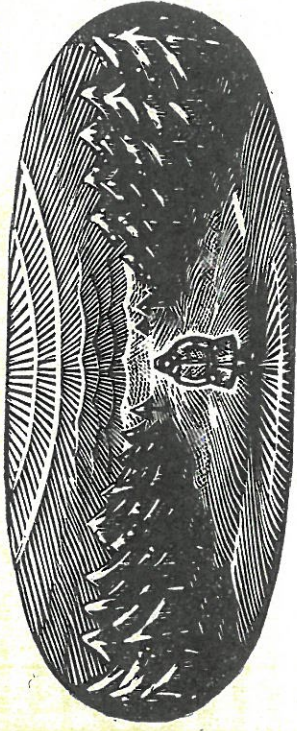
Evan saisit son poignard et leva la main.

Aussitôt il se souvint de la troisième sentence : *Laisse tomber ta main levée et ne frappe pas.*

Sa femme se réveilla et ne put retenir un grand cri de joie.

— Et voici, tes deux fils nés pendant ton absence. Ils auront bientôt la taille de mon père, le géant, mais leur cerveau, j'espère, ressemblera au tien.

Il entoura sa femme de ses bras solides et chauds, renversa sa tête sur une épaule, puis sur l'autre, et la regarda en souriant de plaisir.



LA PELISSE BLANCHE

Méri s'approcha doucement de son mari.

— Antho, dit-elle, l'amour descend sur la terre sous la forme d'une colombe blanche. Dieu qui aime la terre la recouvre d'une pelisse de neige pour la préserver du froid. C'est la couleur de la fidélité et de l'amour, et si le bonheur des hommes avait des ailes, elles seraient blanches.

— Pourquoi tant de discours ? demanda Antho. Ta bouche ne s'ouvre guère que pour prier ou lorsque mes baisers lui arrachent des soupirs. Pourquoi tant de discours. Oh, la plus silencieuse des femmes de la terre ?

Mais elle continuait d'une voix claire et transparente comme l'eau des lacs tranquilles :

— Pour toi, j'ai cousu cette pelisse blanche. Les enfants de nos rennes me l'ont laissée en mourant, avant que la vie n'ait eu le temps de tacher leur cœur ou la soie de leurs poils. La maladie qui les a emportés au sortir du ventre

de leur mère a voulu nous donner ce manteau qui porte la couleur de l'amour de Dieu.

Quand tu sortiras dans la forêt ou t'en iras au loin suivant la piste des caravanes, tu sauras que l'amour de Dieu recouvre tes épaules. Mais l'amour des hommes est un reflet de celui qui vient du ciel. Ce sera l'amour de ta femme aussi que tu porteras sur tes épaules. Si, un jour, tu vois une tache souiller ce manteau tu sauras que ta femme t'a été infidèle. Et Dieu qui a mis nos deux corps et nos deux âmes ensemble, retirera de nous son amour que nous aurions taché.

Tendrement elle enveloppa son mari dans la fourrure blanche. Il ouvrit les bras et pressa sa femme sur sa poitrine si fort que la pelisse les recouvrit tous les deux.

*

A partir de ce jour, Antho sortit rarement sans le cadeau cousu des mains de sa femme. Et même lorsque l'air était doux et que personne ne songeait à se couvrir de peaux de bêtes, lui, il offrait au soleil l'étingelante blancheur de son inséparable pelisse. A ceux qui l'admiraient au passage, il lui arrivait parfois de dire : « Eh ! regardez bien, sous toutes les coutures, pas une seule tache, pas une seule tache. »

Il est certains secrets qu'il vaut mieux garder pour soi, surtout ceux qui sont nés entre deux êtres qui s'aiment. Mais il arrive parfois qu'un seul verre de trop suffit pour ouvrir une bouche qui, sinon, serait restée fermée. C'est ainsi que la bouche d'Antho, s'ouvrit devant beaucoup de monde, trop de monde.

— Combien parmi vous savent ce qu'est la fidélité d'une femme. Eh bien, tournez-vous vers cette porte. Voyez cette pelisse plus blanche que l'âme du plus tendre de vos enfants, plus pure que le lait qui coule des mamelles des mères. Et c'est ainsi qu'elle restera jusqu'à la fin de mes jours. Rien ne pourra l'user, rien ne pourra la salir. Seule, l'infidélité de ma femme pourrait ternir sa blancheur. Et vous savez que ma femme préférerait se pendre plutôt que de s'approcher d'un autre homme.

Ainsi parla la bouche d'Antho, mais son cœur resta triste et silencieux.

Un capitaine venu d'un pays lointain échanger ses marchandises contre des peaux de rennes et de loups, leva son verre dans la direction d'Antho et dit :

— J'ai vu ta femme. Elle est plus belle que la plus belle fille de mon pays. Si j'en emportais une semblable à la tienne, mon bateau aurait des ailes pour me ramener chez moi. Mais, hélas, contre la fidélité il n'y a pas de remède et vos forêts n'ont pas donné naissance à une autre femme pareille à la tienne.

Jaak lui aussi écoutait. On l'appelait corbeau, oiseau du diable. A la place du cœur, il avait une sacochette remplie de malices. Pourtant son visage n'était pas désagréable à regarder et les moins instruits arrivaient à compter le nombre de ses années. Plus d'une jeune fille s'était laissée prendre au piège, et avait appris à ses dépens à ne pas juger d'après les apparences.

Le corbeau se glissa hors de la hutte, puis revint, tenant dans sa main de la boue. Il s'assura que personne ne le regardait et frotta avec de la boue le bas de la pelisse. Puis, s'essuyant les mains, il s'écria :

— Oh ! infortuné Antho. Je sens qu'en cet instant même ta femme te trompe. Ne viendrais-tu pas t'en assurer auprès de ta pelisse ?

— Que me veux-tu, oiseau de malheur que l'enfer a envoyé sur terre pour torturer les hommes ?

— Ce que je te veux ? Rien, sinon t'avertir. La fidélité convient aussi mal à une jolie femme qu'un bonnet de grand'mère à la tête du capitaine. Il est bien possible que ta femme qui joint la ruse à la beauté, a trouvé moyen de te coudre une pelisse insensible aux taches. Ainsi elle te saura rassuré et derrière ton dos te tramera sans danger. Et si tu ne crois pas, veux-tu que je t'apporte la preuve ?

— Quelle preuve ? cria Antho.

— De l'infidélité de ta femme.

— Eh bien, hurla Antho, elle porte à son doigt une alliance. Si d'ici une heure, tu arrives à te la faire donner, je te croirai, sinon la langue qui orne ta bouche sera jetée aux vents.

Malgré toute son assurance, le corbeau se sentit un peu inquiet en sortant de la hutte. Il savait combien la femme d'Antho était farouche et inabordable. En l'absence de son mari, le plus souvent, elle s'enfermait dans sa maison et ceux qui portaient des pantalons et une voix basse, frappaient en vain à sa porte.

La vieille marraine de Jaak, la plus sorcière de toutes les sorcières, le rencontra en route et voyant ses airs soucieux, lui demanda ce qui pouvait bien l'incommoder. Il lui raconta ses ennuis et assura que s'il n'arrivait pas à obtenir la bague, il n'aurait pas plus de langue dans sa bouche que d'ailes sur son dos.

— Imbécile, dit la sorcière, et tu pleurniches maintenant, au lieu de songer comment te tirer d'affaire. Allons, j'ai pitié de toi. Mets-toi contre cet arbre et attends mon retour.

Elle s'éloigna à petits pas, sans se presser.

Méri accroupie auprès de la rivière, lavait le linge de son mari.

La vieille s'approcha d'elle et lui parla en miaulant :

— Bonjour, femme que le ciel a mise sur terre pour le bonheur de son mari. Ainsi tu laves les chemises de ton Antho pendant qu'il s'adonne à la boisson. Je te conseille de lui nettoyer aussi la langue quand il reviendra. Mais que vois-je ? Tu as perdu ton alliance. Je ne la vois à aucun de tes doigts.

— Tranquillisez-vous, grand'mère, dit Méri, je l'enlève toujours pour lessiver. Elle pourrait glisser de mon doigt et tomber dans la rivière profonde.

— Et si quelqu'un de plus voleur que la rivière te la prenait ?

— Je la tiens dans une petite boîte sur la table. Et personne, sauf mon mari, n'entrerait dans la maison pendant mon absence.

— C'est vrai, dit la vieille. Ah, poursuivit-elle en se prenant la tête dans les mains. De regarder l'eau couler, cela me donne le vertige. Il me semble que c'est la vie qui s'écoule de moi.

— Alors détournez-vous de l'eau. Rien ne vous oblige à la regarder.

— Non, mais alors c'est toi que je verrais. Et devant tant de jeunesse et de beauté, je me sens défaillir de laideur et de vieillesse.

Pour bien montrer qu'elle ne mentait pas, la marraine du corbeau s'étendit de tout son long sur le sable du rivage.

— Il ne me reste plus qu'à mourir, soupira-t-elle, et le froid finira bien par éteindre les dernières braises dans mon vieux corps.

— Allons grand'mère, il ne faut pas tant gémir. Laissez-moi vous porter dans ma maison. Si vraiment vous devez mourir ce ne sera du moins pas de froid.

— Que je reconnais bien là ton cœur d'ange. Je m'en vais me faire plus légère qu'un oiseau. Le grand âge n'est pas lourd à porter — pour les autres.

La vieille arrosa de ses larmes tout le chemin qui conduisait vers la maison et ses gémissements devinrent si faibles et si plaintifs qu'on pouvait croire qu'elle allait défunter dans les bras de Méri.

— Là, réchauffe-toi, dit la femme d'Antho, en étendant la vieille sur le lit et en entassant sur elle des couvertures.

— Ah ! geignait la sorcière, si la terre était remplie de cœurs comme le tien... Et si tu allais me chercher de l'eau fraîche à la rivière, je chanterais tes louanges jusqu'à en perdre les derniers sons de ma voix.

Méri s'en étant allé, une cruche sous le bras, la vieille sauta hors du lit, ouvrit la petite boîte sur la table, prit la bague et se recoucha sous les couvertures.

Il paraît que le malaise chez les vieux ne dure pas bien longtemps. Sitôt que les lèvres de la sorcière touchèrent l'eau fraîche, elle se sentit mieux, rejetta les couvertures et sauta à terre.

— Voilà, ma colombe, dit-elle d'une voix moins pitoyable. La mort cette fois, s'en est envolée. Chez nous autres

vieilles, c'est ainsi. Ou bien l'orage nous emporte ou il passe aussi vite qu'il est venu.

On peut dire qu'elle galopa vers son filleul resté à l'attendre auprès de son arbre.

*

Jaak bondit dans la hutte des buveurs et devant tout le monde frotta la bague sous le nez d'Antho. Et puis il raconta des choses si crues que ses derniers mots seuls peuvent être répétés. Ce sont eux d'ailleurs qui entrèrent le plus loin dans le cœur d'Antho.

— Et, tandis que je la tenais dans mes bras, je lui demandai sa bague. « Tiens, soupira-t-elle, prends-la, prends tout ce que tu veux. A toi, oh à toi, je ne puis rien refuser. »

La pâleur des morts n'est rien en comparaison de celle qui s'étendit sur le visage d'Antho. Il se leva et dit en tremblant de tous ses membres :

— Capitaine, n'es-tu pas venu ici échanger des marchandises ? Que me donnerais-tu en échange de ma femme ? Oh, je sais je ne puis pas demander grand-chose. Quelques paquets de tabac et autant de thé feraient l'affaire. Ton navire aura des ailes pour te ramener chez toi. Mais prends garde, capitaine ; ce ne sont pas des ailes d'ange, et il faudra veiller sur les matelots tout au long du voyage.

Le capitaine se garda bien tout d'abord d'accepter l'offre d'Antho, croyant que la boisson lui avait fait perdre la tête. A la fin pourtant il comprit que c'était sérieux et se dit qu'après tout, il serait stupide de ne pas profiter d'une telle occasion.

Antho rentra très tard dans la nuit. Sans dire un mot, il se coucha aux côtés de sa femme, et parut s'endormir aussitôt. Le lendemain il la réveilla de bonne heure et lui dit de mettre sa robe du dimanche, le capitaine les ayant invités à bord de son navire.

Pour ne pas gâter la journée de son mari, elle ne lui dit pas qu'elle avait perdu la bague. Il semblait d'ailleurs ne pas l'avoir remarqué.

Après une longue marche ils arrivèrent au bord de la mer. Méri fut émerveillée de se trouver sur un vrai grand bateau et mangea avec entrain le repas que le capitaine avait préparé en son honneur. Encouragée par son mari, elle but deux ou trois petits verres, pour la première fois de sa vie. L'alcool la rendit si gaie qu'elle se sentit l'envie d'embrasser tout le monde. A la fin, la tête lui tourna. Elle eut envie de se reposer. On l'étendit sur une couchette et bientôt elle s'endormit sans cesser de sourire.

En se réveillant, elle se dit qu'elle continuait de rêver sans doute. Jamais encore elle ne s'était trouvée dans une chambre avec des fenêtres plus rondes que la lune ou le soleil. Et puis, son lit craquait et se soulevait comme si quelqu'un s'était caché dessous. Mais comme rien n'étonne dans les rêves, elle n'y fit pas attention, se leva et s'approcha de la fenêtre. Elle sourit en pensant à son mari. Elle regarda attentivement pour ne rien oublier. Elle n'avait jamais vu tant de ciel, d'eau, de lumière à la fois. Des milliers de vagues couraient l'une derrière l'autre, se rattrapaient parfois, se fondaient l'une dans l'autre. Et il y avait de la neige auprès du bateau, comme s'il suffisait de

remuer un peu la mer pour qu'elle devienne de la couleur de Dieu. De grands oiseaux tournoyaient dans le ciel, puis il leur prenait tout à coup l'envie d'embrasser la mer. Ils descendaient sur elle, enfonçant leur bec dans les vagues.

— C'est encore plus beau qu'un rêve, dit Méri. Après tout il est bien possible que je ne dorme pas.

— Ceux qui dorment ont les yeux fermés et les tiens sont tout remplis de soleil, dit une voix. Un jeune homme se tenait à ses côtés. Il ne portait qu'une chemise et des pantalons. Ses pieds étaient nus. Elle reconnut le capitaine et demanda où était son mari.

— Vois-tu cette ligne qui sépare la mer du ciel. C'est là-bas qu'il est ton mari. Serait-il aussi grand qu'une montagne, nous ne pourrions plus le voir depuis ici.

— Il est parti sans moi.

— C'est nous qui sommes partis sans lui, dit le capitaine en passant un bras autour de la taille de Méri.

— Votre bras se trompe, dit-elle. Il me prend sans doute pour le mât du navire ? Je ne suis pas assez forte pour servir de soutien à un homme de la mer.

Le capitaine rit :

— Les corbeaux sont moins lourds, sans doute, sur tout ceux qui préfèrent les bras des jeunes femmes aux branches des arbres.

Et comme Méri semblait ne pas comprendre, il ajouta d'une voix plus rude :

— Tu étais moins difficile quand tu embrassais ton Jaak derrière le dos de ton mari. Je ne suis pas plus laid que Jaak, moi. Il n'y a pas de corbeaux sur les mers, mais d'autres oiseaux qui les valent bien. Allons il ne faut pas pencher la tête comme une fleur que la pluie a oubliée. Tu

verras, nous finirons bien par nous entendre. Je ne suis pas aussi difficile que ton mari. Je ne te demande pas de me coudre une pelisse blanche. Si tu m'es fidèle tant que je je suis avec toi, je serai content. Pendant mes longues absences, tu pourras faire ce que tu voudras.

Méri ne répondit pas. Alors le capitaine sortit de sa poche de ses pantalons la bague que la sorcière avait volée et dit :

— Après tout, tu m'appartiens. Ton mari t'a vendue à un bas prix et il m'a donné cette bague par-dessus le marché. Il ne tenait pas à la garder après qu'elle eût passé par les mains du corbeau.

Méri se courba un peu plus et son visage qui était illuminé par le soleil entra dans l'ombre.

La douleur qui fait souvent se débattre et crier ne lui arracha pas un soupir. Elle la laissa entrer dans son cœur et pria le capitaine de lui permettre de s'asseoir un instant. Il la conduisit vers la couchette et resta debout devant elle.

— Ton regard, dit le capitaine, est aussi clair qu'une mer transparente. Et je cherche en vain dans son fond, les plantes vénéneuses de l'infidélité et de la perfidie.

Enfin, elle desserra les lèvres et parla d'une voix qu'aucune émotion ne faisait trembler :

— Mon mari est resté de l'autre côté de la mer. S'il était aussi grand qu'une montagne, mes yeux ne le verraient pas. Mais l'amour est une étoile qui éclaire les ombres de la distance et il ramène l'un vers l'autre ceux que la nuit a séparés.

Le capitaine comprit qu'elle était innocente et que jamais elle ne pourrait lui appartenir.

— Si ton mari était sur le bateau, dit-il, je le prendrais

au mât et jetterais son cadavre à la mer. Il m'a vendu une marchandise qui, même séparée de lui, ne vaut pas le prix que je lui en ai payé. Les paquets de tabac et de thé que je lui ai donnés en échange de toi ne languissent pas après moi et il leur est égal dans quel estomac ils s'en iront loger.

Allons, ajouta-t-il plus doucement, je te lâcherai à la première escale. Garde cette cabine. Je m'en vais aller dormir ailleurs puisque je ne puis le faire avec toi.

*

Méri passa des jours entiers étendue à l'avant du navire et bientôt elle et la mer devinrent amis.

Elles n'eurent plus de secrets l'une envers l'autre, et le capitaine à les voir ainsi causer ensemble trouvait qu'elle était faite pour être femme de marin.

Méri connaissait le langage de la forêt et le vent dans les mâts du navire ne lui était pas étranger.

Parfois, les cris des mouettes la faisaient tressaillir et elle se demandait pourquoi les oiseaux de mer n'ouvrent le bec que pour pousser de telles lamentations.

— Vos oiseaux ne chantent pas comme ceux des forêts, disait-elle au capitaine.

— Si tu préfères la voix des corbeaux, répondait-il en souriant, tu vas pouvoir bientôt l'entendre.

Un jour, la mer entrouvrit ses flots et montra à son amie une bête énorme qui transpirait si fort en avançant que l'eau lui sortait du dos sous forme d'une fontaine.

— Qu'en penses-tu ? semblait murmurer la mer.

— Si mon Antho était là, il jetterait ses filets et nous aurions de quoi manger tout un hiver.

Un autre jour, tandis que les mouettes s'agitaient autour du navire et gémissaient toutes en même temps, Méri vit son amie se couvrir d'écume. Son visage était plus grave et plus sombre que de coutume et des rides de plus en plus profondes se creusaient.

Et le vent parla si fort que peu à peu les mouettes se turent, jugeant que, pour dominer la voix de la tempête, il leur faudrait faire sauter leurs cordes vocales.

Méri riait chaque fois que l'eau, passant par-dessus bord, lui inondait le visage, mais elle s'aperçut bientôt que les baisers de son amie étaient un peu trop salés et se contenta de sourire, en tenant les lèvres closes.

Elle dut même quitter sa place favorite et s'appuya contre un mât. Aussitôt le vent s'empara de ses cheveux et la poussa si fort qu'elle entourait le mât de ses bras pour ne pas passer par-dessus bord. Les voiles ouvertes pour accueillir le vent, le navire se laissait emporter par la tempête. Il semblait à Méri qu'il était plus léger que d'habitude. Il se tenait au sommet des vagues et penchait toujours du côté où les flots s'enfuyaient.

La tête collée au mât, Méri entendait chanter le navire. C'était un chant calme et mélodieux répondant aux hurlements du vent.

— Qu'importent les tempêtes de la vie, pourvu qu'on sache s'en servir pour aller plus vite au but. Pourvu qu'on se tienne au sommet des vagues et qu'on chante pour ne pas glisser sur des pentes dangereuses.

Cette nuit, Méri rêva qu'elle et le navire étaient issus de la même source.

Le lendemain un soleil éblouissant inondait le pont. La mer épuisée paraissait assoupie, et dans ses rêves

souriants elle continuait à bercer le navire. Méri lui parla à voix basse, tendrement pour ne pas la réveiller :

— Tu as un autre visage, mais j'aime aussi celui que tu avais hier. Sans lui, comment connaîtrais-je le bonheur de te voir de nouveau si calme et si lumineuse.

Au loin, une montagne marchait sur l'eau.

— Là-bas, dans le grand nord, il y a un pays tout blanc, dit le capitaine. Les tempêtes parfois en détachent des morceaux et ils errent au gré des flots et des vents.

Méri songea longtemps au pays qui porte la couleur de Dieu et dont les morceaux naviguent pareils à des navires blancs au gré des vagues. Ses yeux suivirent la montagne flottante jusqu'à ce qu'elle ne fut pas plus grande qu'un doigt levé vers le ciel, puis ils se fermèrent pour ne pas voir s'évanouir la merveilleuse vision.

Lorsqu'ils s'ouvrirent à nouveau, une autre montagne se tenait immobile à l'horizon.

— Tu vois ce rocher ? dit le capitaine. Quoique ton mari soit de pierre, ce n'est pas lui, mais le début de la longue route qui te conduira vers sa demeure.

Elle ne mit pas moins de trois ans pour atteindre cette demeure. Trop fière pour mendier son pain, elle n'acceptait l'hospitalité que dans les maisons où on lui permettait de rendre des services. Le plus souvent lorsqu'elle demandait son chemin, on ne connaissait même pas le nom de son pays. Mais elle avait pour guide l'étoile de l'amour qui connaissait la route.

Il lui arrivait parfois de ne plus pouvoir avancer alors elle entendait le chant du navire, se relevait et malgré le vent ou la neige, se remettait en marche.

*
Elle trouva la porte de sa maison grande ouverte pour l'accueillir, mais son mari n'était pas là. Elle se mit à le chercher. Et bientôt elle entendit des voix alourdies par l'alcool s'échappant d'une hutte. Elle frappa à la porte ; ce fut Antho lui-même qui ouvrit. D'abord il se frotta les yeux, puis il leva le poing et sa voix fit trembler la maison :

— Si c'est le corbeau que tu cherches, il n'est pas ici. Et si c'est ton mari, tu trouveras la mort, si tu oses t'approcher de lui.

Lorsque pour la seconde fois, elle passa devant sa maison elle ne put pas s'empêcher d'entrer. On voyait trop bien qu'aucune femme n'y avait mis les pieds. Le lit était en désordre, et la poassière couvrait le plancher. Seule la pelisse qui pendait au mur avait gardé sa blancheur.

Méri alluma le feu dans la cheminée, fit de l'ordre et prépara le lit comme pour une nuit de nocce. Ensuite elle se réfugia dans la forêt.

Cette fois elle chercha en vain dans son cœur, le chant du navire. Alors elle serra le tronc d'un arbre dans ses bras comme elle l'avait fait avec le mât du navire. Elle posa sa tête sur l'écorce et ferma les yeux, sachant que c'est ainsi qu'elle voyait le mieux l'étoile de l'amour.

Tout à coup elle sentit un souffle chaud sur sa main et vit un renne devant elle. Elle lui prit la tête et l'embrassa sur le mufler, mais il se secoua, se détourna et s'éloigna à petits pas. Elle le suivit. Il la conduisit vers l'ancre qu'un ours avait abandonné. Elle se fit un lit avec les feuilles

des arbres et s'étendit. Quand elle se réveilla, elle eut faim. Le renne qui veillait à l'entrée du gîte lui montra un coin recouvert de myrtilles et d'autres baies sauvages.

C'est ainsi qu'elle vécut dans la forêt qu'elle aimait et le renne ne l'abandonna pas.

Parfois elle sortait de son ancre au milieu de la nuit et s'en allait rôder auprès de la hutte de son mari, écoutant le bruit d'une respiration.

*

Un jour la vieille sorcière se traîna jusqu'à la hutte d'Antho et lui dit en miaulant :

— La peau qui protège mes os ne vaut même pas une couverture trouée. Ils ont froid et la pelisse blanche que je vois pendue sur la porte, remplacerait la graisse que mon grand âge a fondue.

Antho lui jeta la pelisse dans les bras :

— Attrape, sorcière. Sur ton dos elle se sentira en bonne compagnie. Elle est blanche, mais l'âme de celle qui me l'a cousue est aussi noire que la tienne.

Tout à coup la sorcière poussa un cri. La pelisse s'était enroulée autour d'elle et la serrait. Elle appela Antho à son secours.

— Lorsqu'une bête saute sur une autre, dit Antho, j'invoque la force de mes bras pour les arracher l'une à l'autre. Une sorcière doit mieux savoir quelles forces invoquer pour s'arracher à une pelisse qui l'étouffe.

Ni son oncle, le diable, ni sa tante la goule, ne répondirent à ses prières. Elle invoqua le ciel et lui promit de ne plus voler les petits rennes pour les rôtir au clair de lune.

Mais le ciel laissa la pelisse serrer si fort à l'endroit du cœur que la vieille tomba par terre.

— Il me semble que tu vas mourir, dit Antho. Ce sont tes péchés qui t'étouffent. Confesse-les.

La pelisse serra un peu plus fort.

— Je ne me souviens pas, cria la sorcière...

J'ai volé le châle de la vieille Féklista. Je l'ai changé de couleur pour qu'elle ne le reconnaisse pas.

La pelisse pressa en même temps par devant et par derrière.

— J'ai volé la dent que le vieillard Régo perdait de temps en temps sur son chemin.

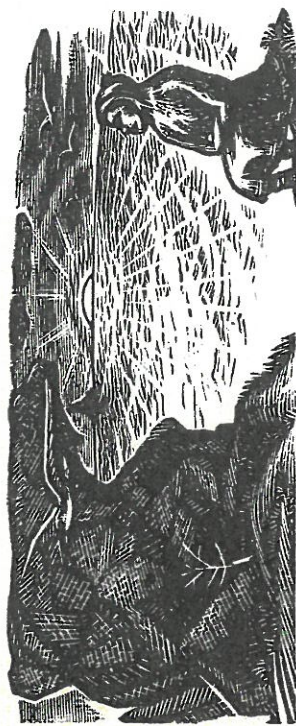
Les os craquèrent avec un bruit sinistre.

— J'ai donné ta bague au corbeau pour sauver sa langue.

*

Jamais encore la forêt n'avait entendu un cri où la joie et la douleur, le repentir et l'espoir, la vie et la mort se trouvaient aussi intimement liés.

Leur étreinte fut si forte qu'ils tombèrent tous les deux sur la mousse ; et le soleil et la lune regardèrent tour à tour à travers les branches des arbres, et chaque fois ils les virent enlacés, immobiles à la même place, comme si le bonheur les avait fait mourir tous les deux.



LA RÉPONSE DU GRAND RENNE

— Veux-tu me dire tout ce que tu sais au sujet de l'amour, dit Tania au grand renne que la nature avait sculpté elle-même au moyen d'un rocher de granit.

Tu es là depuis des milliers d'années à ne rien faire d'autre qu'à réfléchir.

Tania savait bien que le grand âge donne de l'expérience et de la sagesse, et surtout le devoir de répondre aux questions des jeunes filles.

Le renne de granit était là, faisant face au soleil et à l'océan, bien avant l'arrivée des ancêtres de Tania en Laponie.

Enfant, elle escaladait les rochers et venait lui demander conseil. Elle avait grandi sous la protection de son ombre. Mais les rennes de granit, même vieux comme le monde, ne répondent pas aux questions des petites filles. Ce sont les petites filles qui parlent pour eux et leur font dire tout ce qu'elles aiment le mieux entendre. Les rennes de

Pierre n'ont qu'à approuver par leur silence. Et comme ils sont toujours silencieux, ils approuvent toujours. Eux seuls sont dignes d'être les confidents invariablement favorables et patients des innombrables événements qui prennent naissance dans la vie d'une jeune fille. Tania pouvait bien se poser cent questions, elle répondait à toutes grâce à son ami, mais aujourd'hui, elle aussi restait silencieuse. Aujourd'hui, elle avait posé une question dont elle ne savait pas la réponse. Alors pour la première fois peut-être, elle aurait désiré que le renne parlât vraiment. Souvent, elle s'imaginait qu'il la regardait et tournait sa tête vers elle.

— Dis-moi tout ce que tu sais au sujet de l'amour, répéta Tania plus timidement.

Non, il ne la regardait pas. C'était l'océan qu'il regardait. « Les navires ont toujours l'air triste, songeait-elle. Ils sont si beaux, et on voudrait les aimer. Mais on n'a pas le temps. Ils s'en vont toujours. Ils sont comme les nuages qui voyagent sur l'océan du ciel. Ce ne sont jamais les mêmes qui reviennent. »

Elle s'appuya contre le renne et passa le bras autour du cou de pierre.

— Quand le prêtre passera par le village, dit-elle à voix basse, il nous fera mari et femme. Il viendra beaucoup de monde à la fête, et on boira et mangera toute la journée. Et le soir, il me prendra dans son lit. Je l'aime autant qu'un frère, ajouta-t-elle, d'une voix encore plus basse, mais pas davantage. Il y a encore vingt-trois jours avant l'arrivée du prêtre. Elle sourit tristement.

— Est-ce tout ce que tu as trouvé à me répondre ? Si c'est cela l'amour, je ne sais pourquoi les gens en parlent

à voix basse et mystérieuse. Est-ce assez qu'il soit un homme et moi une femme pour que nous soyons heureux sous le même toit ?

Regarde, le soleil est fatigué. Il s'est assis dans une barque, en rendant à la mer ses couleurs de la nuit ? Vois-tu ces grands oiseaux qui volent vers le rivage pour aller se coucher. Il est temps que je rentre moi aussi.

Mais il n'est pas bon pour une jeune fille dont le cœur est plein de rêves de s'en retourner chez elle quand la nuit d'été s'épanouit. Longtemps, elle resta à regarder le soleil qui n'avait ni la force de descendre, ni celle de remonter et qui flottait maintenant aux côtés de la barque comme un lumineux navire.

Un oiseau passa si près d'elle qu'il la toucha de son aile. Elle lui répondit par un petit cri qu'elle savait lui être agréable. Comme le papillon de la toundra revient vers sa fleur préférée, l'oiseau interrompit sa course et fit à Tania un nouveau petit salut nocturne.

— Que ne t'en vas-tu te coucher, lui cria-t-elle, elle qui, sans doute, avait seule le droit de veiller, tandis que tout le monde arctique se donnait aux songes.

Mais il eut cette nuit, d'autres êtres qui refusèrent d'aller se coucher. Leur voix s'éleva de la forêt par delà les rochers.

— Tu n'as rien à craindre, dit Tania au renne. Tu es en pierre et moi, je suis comme un arbre de la forêt. Ils me connaissent. Ils ne nous feront pas de mal.

D'ailleurs, pour elle, ce n'était pas les loups, c'était la forêt elle-même qui chantait. Dans sa voix, il y avait à la fois de la joie et de la douleur, des regrets et des reproches, de l'amour et de la mort. Les loups ne sont que les inter-prètes de la forêt, et s'il y a tant de nostalgie dans leur

chant, c'est que les arbres eux aussi, ont faim de tendresse. Eux aussi, naissent, vivent, souffrent, et meurent.

Parfois aussi, les loups ne chantent pas pour les arbres, ni même pour la terre. Ils lèvent la tête et annoncent que quelque part, dans l'immensité planétaire, une étoile va naître ou qu'un monde est près de s'éteindre.

Ils chantent peut-être pour un nouveau soleil qui, pour la première fois, luit sur une terre nouvelle. Chaque loup dit à peu près la même chose :

« Je chante pour ceux qui ne savent s'exprimer. Moi, je suis le plus triste et le plus affamé de tous, aussi je chante pour ceux qui sont moins tristes et moins affamés que moi. Ou bien, je suis le plus heureux, alors, je chante pour ceux qui sont un peu moins heureux que moi. »

Oui, Tania savait bien ce que disait le loup ; aussi fut-elle surprise d'entendre tout à coup une voix qui ne pleurait et ne se réjouissait pas pour les autres.

Cette voix ne parlait pas des douleurs de l'accouchement d'un monde ou des soupirs d'un enfant dont le cœur s'est brisé au contact de la vie ou encore des vains regrets de l'arbre amoureux du vent qui passe.

Cette voix ne parlait que pour elle-même et Tania comprit qu'elle l'appelait à son secours.

— Adieu, dit la jeune fille au renne de pierre, celui qui sait chanter ainsi, doit connaître la réponse à la question que je t'ai en vain posée ce soir.

Sautant de rocher en rocher, Tania franchit la distance qui la séparait de la forêt.

Le prêtre lui avait bien dit que l'enveloppe du corps n'a rien de commun avec ce qu'il renferme et qu'on ne peut juger la valeur d'une pierre précieuse à l'écrin qui la contient.

Que de fois il lui avait répété qu'aimer le corps pour sa beauté, c'est s'attacher à l'écrin au lieu de chercher la pierre précieuse.

Mais tous les prêtres du monde n'auraient pu donner à la jeune fille un remède pour apaiser le mal étrange mais délicieux qui lui était né dans la poitrine. Rien au monde n'avait eu sur elle un pouvoir aussi impérieux que ces yeux qui s'étaient attachés aux siens, lui donnant une souffrance miraculeuse.

N'y a-t-il pas dans la vie de chacun de nous un être qui nous est destiné pour nous tout seuls ? Souvent nous n'osons pas le reconnaître, mais tôt ou tard, nous le reconnons.

Souvent aussi, lassés d'attendre, nous n'avons pas la force de croire à notre bonheur, mais s'il se produit tout de même, il n'y a plus pour nous, de présent, de passé, d'avenir. Par delà les années, deux êtres s'avancent. Ils savent où ils vont.

*

Le manteau sur lequel il était étendu le protégeait à peine contre la dureté du rocher, mais sa tête reposait sur la racine d'un jeune bouleau. Il était tombé juste à la naissance de la forêt dont les petits bouleaux étaient les gardiens.

Du fond de leur cachette, les loups avaient vu la crevasse dans les rochers saisir la jambe du jeune homme. Et pour lui aider, ils avaient joint leur voix à son appel.

Tania souffrait de ne pas oser ouvrir la bouche, de ne pas oser faire un seul mouvement.

— As-tu peur de moi ? demanda-t-il.

Souvent quand après un long voyage solitaire, un compagnon de route nous est enfin donné, au lieu de nous réjouir, nous avons peur. Sommes-nous vraiment dignes de partager avec lui les fatigues du chemin ? Oubliant que nous aussi, nous avons droit à un soutien, nous nous demandons avec angoisse si nous aurons toujours la force de le relever s'il tombe. Semblables aux yeux d'un aveugle qui voit tout d'un coup, nos yeux sont un peu étourdis devant tant de lumière, et nous voudrions retourner dans les ténèbres où du moins nous n'étions responsables que de nous-mêmes.

Tania ne retrouva la liberté de mouvement que pour tourner le dos au jeune homme et se mettre à fuir vers la forêt. Pourtant en cours de route, elle se dit qu'après tout, le jeune homme blessé mourrait sans son secours et serait mangé par les loups. Mais comment retourner sur ses pas.

Un ruisseau qui chantait parmi les rochers lui vint en aide. Elle se baissa et appliquant ses mains l'une contre l'autre, elle en fit une coupe. Ensuite sans se presser, elle revint vers l'étranger, tout en prenant garde de ne pas laisser l'eau s'échapper en cours de route. Elle s'agenouilla sur la pierre et approcha ses mains de la bouche du jeune homme. Il but jusqu'à la dernière goutte. Et Tania sentit ses lèvres brûlantes lui effleurier le creux des mains.

Dans la forêt, les loups s'étaient tus. Au-dessus de l'océan, le soleil remontait lentement. La barque s'en allait vers une destination inconnue.

— Il se fait tard et j'ai mal, dit l'étranger.

— Il y a la maison où j'habite avec mon père et ma mère, répondit Tania. Elle rougit et sentit que sa langue était en bois.

— As-tu de la peine à parler ? demanda le jeune homme.

Ta langue est-elle pareille à ma jambe qui refuse de remuer ?
— Je parlerai pour toi, et tu marcheras pour moi, ajouta-t-il.

Il essaya de se lever et enroula un bras autour de sa taille.

Tania se tint droite comme un bouleau qu'un autre bouleau malade a choisi pour soutien. Ses bras se firent fermes et accueillants. Son corps devint dur et souple à la fois, pareil au tronc de son arbre favori.

Elle s'avança prudemment, prenant garde à ce que la jambe malade qui ballotait à ses côtés, ne heurtât point les pierres ou les racines saillantes qui étaient comme les veines gonflées de la terre.

Lui, se laissant conduire, lui parlait lentement, comme un enfant qui se souvient d'un rêve :

— Quand j'étais un tout petit garçon...

Et sa voix était si mélodieuse que même les arbres interrompaient leur murmure nocturne. Les feuilles ne tremblaient plus au souffle de la brise qui rôde parmi les branches et qui n'est sans doute que l'haleine secrète de la forêt. Même l'écorce sensible qui reflète l'agitation de la sève, avait cessé d'inquiéter le silence par ses craquements. Il n'y avait rien de si extraordinaire dans ce qu'il disait, pourtant Tania avait une telle peur qu'il ne s'arrêtât de parler, qu'elle s'impatientait contre son propre corps dont les mouvements et même la respiration pouvaient le gêner. Elle oubliait que sans elle, il tomberait dans la mousse qui a emprunté à la neige sa blancheur d'éternité.

Que lui importait ce qu'il disait. C'était sa voix qu'elle écoutait. Sa voix était comme un fleuve profond et chaud qui coulait vers elle, pénétrait doucement ses veines et se mêlait à son sang.

N'était-ce pas ainsi que lui avait parlé sa mère, autrefois pour l'endormir ? Ou bien était-ce quelqu'un d'autre ? De quel monde mystérieux, lui avait-on dit qu'un vent invisible passe un jour sur votre chemin, vous remplit la poitrine d'une débordante tendresse et fait chanter le sang dans vos veines. Non, ce n'était pas sa mère. C'était un ange qui s'était assis auprès d'elle, pour lui dire de n'avoir pas peur si un jour, une autre vie s'ajoutait à sa vie, et un autre corps complétait son corps.

*

Mais qu'avaient-ils les arbres, le long du chemin ? Pourquoi tendaient-ils les branches vers elle comme pour l'enlacer de loin ? Pourquoi le ciel et la terre étaient-ils si heureux et si vastes et si transparents ?

Les yeux de Tania étaient grands ouverts et de tous côtés elle voyait des visages qui lui souriaient. Elle ne les avait jamais vus, pourtant elle croyait les reconnaître.

C'était la première fois qu'ils se montraient à elle. Dans quel pays nouveau venait-elle d'entrer ? Ou bien, était-ce un pays très vieux, très familial, qui avait toujours été là, mais qu'on a de la peine à voir tant qu'on chemine toute seule par le monde. ?

Tout à coup, elle remarqua que la voix montrait des symptômes de fatigue ou d'hésitation. Elle ne put réprimer

un mouvement de surprise, lorsqu'un mot plus pesant, plus chargé de sens fit tressaillir son être le plus intime.

Ce même mot fait tressaillir les vieux et amène des larmes dans les yeux des enfants. Les vieux ressentent une douleur dans la région de leur cœur et leur regard en un éclair, s'attache si intensément aux objets et aux êtres autour d'eux, qu'il semble les apercevoir pour la première ou la dernière fois. Quant aux jeunes gens, des plis de regrets ou d'espoir leur viennent sur le front et ils se mettent à chercher très loin dans le passé ou très loin dans l'avenir, avec une égale et indicible nostalgie.

— La mort a passé par le village où j'habitais, disait l'étranger. Un matin, elle a frappé à la porte de notre maison :

« Quiconque nous demande l'hospitalité, recevra l'hospitalité », répondit mon père.

Il se coucha sur son lit et son ombre au lieu de se couler à ses côtés, comme un gardien fidèle, s'étendit sur lui, l'enveloppa de la tête aux pieds dans une étreinte si intime que mon père bientôt devint de la couleur de son ombre. Ma mère fit de même, et puis mes oncles, mes cousins et on disait qu'une maladie mortelle avait pris possession de notre village. Etendu auprès du feu mourant, je surveillais mon ombre, mais elle dormait paisible à mes côtés et mon corps s'obstinait à garder sa couleur naturelle. Alors je compris que la mort m'avait oublié.

Quand le feu lui aussi eût cessé de vivre dans la cheminée, je me levai et quittai pour toujours, le petit village de mon enfance.

Soudain, il se tourna vers Tania et la regarda dans les yeux :

— Tu dois me craindre, maintenant. C'est du pays de la mort que je suis venu vers toi.

Tania sourit et ses lèvres humides brillèrent à la lumière du soleil matinal :

— Je ne crains pas la mort si c'est elle qui t'envoie vers moi.

— Mais la mort est terrible.

— Les loups n'attaquent que si on a peur d'eux, répondit-elle.

— Je n'ai plus la force d'enlever mes yeux des tiens, dit le jeune homme.

— Et moi, je n'aurai plus jamais la force de regarder autre chose que ton visage. Puis elle ajouta plus bas : Nous ne nous connaissons même pas.

Il sourit et ses yeux se remplirent de larmes.

— Aussi peu, répondit-il, que deux étoiles qui, depuis toujours, se sont regardées dans le ciel.

Dans les yeux de la jeune fille aussi, deux larmes lumineuses s'attardèrent entre les cils, toutes semblables à la rosée qui frémit tendrement sur les feuilles des bouleaux, sans songer à tomber.

— Ce n'est pas la mort, c'est la vie qui est terrible, murmura-t-elle.

— Il n'y a plus de vie, plus de mort pour nous, depuis que nous nous sommes rencontrés, répondit-il.

Qu'importait pour eux, la vie, la naissance, la mort. Ce n'étaient plus que des étapes sur une longue route, large comme un fleuve, et tout au bout, immense et éternel, il y avait le soleil miraculeux de l'amour.

Ils étaient entrés tous les deux dans un monde nouveau. Ils l'avaient porté en eux, sans le savoir, comme un fruit

précieux qui tout à coup avait mûri au moment de leur rencontre. Au dedans de leur poitrine, leurs cœurs s'étaient allumés, comme deux bougies touchées par une flamme invisible.

Lui, il ne sentait plus sa jambe malade, il ne sentait plus qu'une joie profonde, douloureuse.

— Je ne puis plus ni vivre ni mourir sans toi, dit Tania à voix basse.

— Si nos lèvres se rencontraient, dit-il, crois-tu qu'elles pourraient se détacher.

Dans la distance un chien aboya.

*

Quand un enfant venait au monde ou qu'un vieillard allait mourir, on allait chercher la magicienne, mais le plus souvent, c'est elle-même qui sortait du fond de la forêt et allait tout droit vers ceux qui avaient besoin de ses conseils ou de ses secours.

Près de sa hutte coulait un ruisseau et on prétendait que c'était lui qui confiait à l'oreille de la magicienne, le nom de ceux qui avaient de la peine à se tirer d'affaire tout seuls sur terre.

— Qu'as-tu à me chanter si tristement, ce soir ? demanda la magicienne.

Tout en écartant de ses mains, les poissons qui sautaient hors de l'eau pour l'embrasser sur les joues, elle rapprocha son oreille du ruisseau.

— Tania, dit-elle, mais c'est la jeune fille la plus saine et la plus sensée de la contrée. Quel mal peut-il lui arriver, à moins que ce ne soit celui d'amour. Elle n'a pas besoin

de mes conseils. Son cœur est plus parfumé que la résine des pins au printemps. Il lui dictera mieux que moi les mots qui désaltéreront la soif amoureuse de son ami.

Un poisson plus téméraire que les autres, se fraya un chemin entre ses doigts et un instant posa ses lèvres humides sur la bouche de la magicienne.

— Si les baisers de son ami sont aussi froids que les tiens, dit-elle en s'essayant les lèvres, je ne l'envie pas, mais je te remercie de ton intention, petit poisson.

Un souffle de vent passa dans les branches des arbres et la magicienne, levant les yeux, vit les feuilles des bouleaux s'entrechoquer en se balançant. Les oreilles de la magicienne, qui entendraient battre le cœur de l'oiseau perché sur le sommet d'un arbre, lui apportèrent un son apparemment déplaisant, puisqu'elle fronça les sourcils et s'écria :

— Même les feuilles des bouleaux s'inquiètent au sujet de Tania et leur voix est plus chargée de mélancolie que celle du ruisseau. L'amour est un triste oiseau captif qui s'efforce en vain de quitter sa cage, s'il n'habite qu'une seule poitrine, mais s'il se plait tout autant dans l'une ou l'autre des deux demeures, il ouvre ses ailes et à chaque instant, s'élançant vers le ciel, rendre visite aux anges.

— La magicienne se prit la tête dans les mains, puis elle murmura :

— Il n'est pas possible pour Tania de ne pas être aimée en retour. Mais si c'est l'oiseau de la bonne espèce, pourquoi y a-t-il tant d'inquiétude dans les voix autour de moi.

Elle tressaillit : A moins que... à moins que, l'oiseau

ait trop bonne mémoire. Après ses conversations avec le ciel, il n'est plus à son aise sur terre et rêve de s'en aller à tout jamais, vivre avec les anges.

Cette fois, elle n'hésita plus. D'un pas rapide, elle se dirigea vers la forêt et bientôt disparut parmi les arbres.

*

— Nous ne sommes plus chez nous, dit le père de Tania, quand la magicienne entra dans la hutte.

— Après nous avoir délogés de notre lit conjugal, il est bien capable de nous voler aussi notre fille qui se marie à Pjotr, dans moins de trois semaines. Ne connais-tu pas quelque remède puissant pour guérir sa maudite jambe et nous débarrasser de sa présence.

— Rien qu'à le regarder, dit la mère en sanglotant, on sent qu'il n'appartient pas à notre monde et on dit qu'il est venu vers nous tout droit du pays de la mort.

— Je voudrais bien voir ce monstre, dit la magicienne.

— Ma fille le couve des yeux, dit le père, comme un œuf précieux qu'on ne peut pas abandonner une minute. Même la poule des neiges ne craint pas de quitter son nid de temps en temps.

— Si tu l'éloignes d'ici, pleura la mère, je te promets de ne plus jamais dire à personne dans le village, qu'entre une magicienne et une sorcière, la différence n'est qu'aparente.

— Et moi, s'empressa d'ajouter le père, je prierai pour ton âme jusqu'à la fin de mes jours, même si je sais d'avance qu'elle est damnée.

— C'est là-bas qu'ils sont, dit la mère.

*

La magicienne resta immobile au milieu de la chambre où elle venait d'entrer. Pour la première fois de sa vie, elle était troublée.

— J'ai vu, murmura-t-elle, le soleil embrasser les bourgeons de sapins au printemps, mais tes yeux ont un éclat qui ferait bourgeonner des pierres s'ils se posaient sur elles.

Chut, dit Tania en mettant un doigt sur sa bouche, il est endormi.

— Il est beau, dit la magicienne.

— Oui, mais quand il ouvre les yeux, répondit la jeune fille, c'est comme une lampe qui s'allume dans la salle d'un merveilleux palais.

Le spectacle d'un grand bonheur rendait toujours la magicienne un peu triste. L'amour véritable ne peut être qu'éternel et l'éternité ne s'accorde pas très bien avec cette vie.

« Si souvent les lèvres des amants parlent de la mort, songeait la magicienne. Mais pour eux, ce n'est qu'une boisson étrangement douce qui coule vers eux d'une terre par delà cette terre. »

— Il n'est pas difficile de mourir pour ceux qui ne craignent pas d'aimer, dit Tania. Mais pour les pauvres qui ont repoussé l'amour, il n'y a pas de malheur plus grand.

— Ils seront perdus et dépayés, dit tout à coup le jeune homme en ouvrant les yeux, puisque la seule chose qu'ils trouveront de l'autre côté, c'est celle qu'ils auront le moins cherchée.

« Ils sont faits l'un pour l'autre, comme le poisson est fait pour le ruisseau qu'il habite », se dit la magicienne.

Elle les regarda attentivement, puis elle sortit une pierre qu'elle tenait cachée sous sa pélerine.

Tania qui connaissait presque tous les secrets de la magicienne s'étonna de n'avoir jamais encore vu celui-ci.

— Ce n'est qu'un cristal de roche, mais pour ceux qui s'aiment, c'est un miroir montrant quel temps il fait sur le chemin de l'ami.

Ce fut le jeune homme qui regarda le premier. D'abord, il ne vit rien, puis il découvrit deux poissons au fond de la pierre.

— Ils vont tous deux dans la même direction, dit-il. Ils suivent le courant du fleuve. L'un des deux, pour éviter de heurter un roseau, se rapproche de l'autre. Ils se regardent.

— Et aussitôt, des loups sortent de leur repaire et viennent vers le fleuve, s'écria la magicienne en riant.

— Je n'aime pas ta pierre, dit Tania. Ne serais-tu pas toi-même un des loups ?

— Le courant devient méchant, continuait le jeune homme, il y a des vagues sur le fleuve et les loups plongent leurs pattes plus profondément dans l'eau, mais les poissons tiennent bon.

Les herbes et les roseaux les prennent dans leur forêt aquatique et le sable au fond du fleuve est un tapis moelleux. Pourtant la tempête gronde à la surface et recouvre l'eau d'une écume blanche.

Les poissons se sont perdus, non, ils se retrouvent. Le vent était si fort qu'il avait soulevé le sable et le brouillard autour d'eux les empêchait de se voir.

Le fleuve se resserre. Il n'est plus qu'un tout petit ruisseau. Ils se pressent l'un contre l'autre, mais il n'y a plus assez d'eau pour les couvrir. Ils ont atteint la fin du fleuve.

— N'ont-ils pas plutôt remonté jusqu'à la source ? dit la jeune fille d'une voix légèrement mélancolique.

Il lui prit la main et aussitôt la pierre se troubla.

— Dieu protège les petits poissons, murmura la magicienne et s'approchant des deux jeunes gens, elle leur enleva des mains le cristal.

— Montre-moi ta jambe malade, dit-elle tout à coup à l'étranger.

— Mais elle est presque guérie ! s'écria la magicienne et les regarda l'un après l'autre. Le jeune homme avait pris un air détaché et innocent.

— Est-ce vrai, ce qu'on m'a dit ? demanda la magicienne.

— Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— Que le prêtre passera par le village et...

— Et quand il sera parti, je serai mariée à un jeune homme qui, hélas, ne se trouve pas en ce moment dans cette chambre.

— Et combien de jours nous séparent de cet heureux événement ?

— Dix-neuf, répondit Tania.

— En ce cas, il faut que j'apporte un remède pour le garçon qui, lui, se trouve en ce moment dans cette chambre.

— Ne vaut-il pas mieux ne rien hâter ? dit Tania.

— Certains remèdes, loin de hâter, retardent la guérison, dit la magicienne, d'un air innocent et détaché.

*

— Eh bien ? dit le père.

— Eh bien ? soupira la magicienne. Il y a des jambes qui refusent de guérir malgré tous les efforts et je crains que le pauvre jeune homme en ait une juste de cette espèce.

— S'il ne quitte pas cette maison d'ici deux semaines, je le mettrai à la porte, même si je devais appeler ma femme à mon aide, cria le vieux.

— Quand on songe aux malédictions que le ciel envoie à ceux qui manquent aux lois de l'hospitalité..., prononça la magicienne d'une voix caverneuse.

— Toi seule peux nous aider, supplia le père.

— Je ferai mon possible.

Après les avoir gratifiés d'un salut aussi profond que solennel, la magicienne s'avança majestueusement vers la porte.

Lorsqu'elle se trouva seule dans la forêt, elle se sentit triste de nouveau.

« Pourquoi y a-t-il toujours tant de loups autour de ceux qui s'aiment ? » songea-t-elle. Elle se dit qu'il y en avait un surtout qu'il lui fallait changer en mouton avant qu'il ne soit trop tard.

*

Le fiancé de Tania fut surpris de voir arriver la magicienne. Il lui offrit une tasse de café qu'elle accepta avec joie en vue de la lutte qui, sans doute, n'allait pas tarder à venir.

— Il est bon, ton café. Le vieux sang qui coule dans

mes veines se sent tout rajeuni. Mais c'est surtout la pensée de ton courage et de la force de ton caractère qui fait battre mon cœur plus vite. Et quand je songe à toutes les angoisses par lesquelles tu as dû passer avant de te décider à...

— A quoi ?

— A épouser une fille telle que Tania, dit la magicienne d'une voix tremblante d'émotion.

— Il ne lui manque pourtant rien, dit le fiancé.

— Ce n'est pas ce qui lui manque mais ce qu'elle a de trop qui m'inquiète...

As-tu songé, poursuivit-elle, que ce n'est pas seulement elle que tu épouses.

— Je n'ai pas l'intention d'épouser ses parents.

— Eh bien alors, ce sont eux qui t'épouseront. Pauvre Pétia, ne sais-tu pas ce qu'on raconte dans le village ?

— Que ses parents ne sont pas très agréables. Qu'ils possèdent le plus beau et le plus grand troupeau de rennes dans la contrée.

— Oui, et il est temps que tu t'en charges. C'est une des raisons pour laquelle ils t'épousent. Ils n'ont plus personne pour tenir les bêtes ensemble et le père est trop vieux et trop occupé à boire et à battre son entourage pour aller couper le bois dans la forêt. Quant à la mère, sais-tu avec qui on la voit se promener, quand la lune ou le soleil regardent d'un autre côté ? Avec le diable, Pétia. Et devine ce qu'un jour, ta future belle-mère a dit au diable :

« Tu as beau sortir frais et chaud de l'enfer, tu n'as rien à m'apprendre. Tu ne sais pas la moitié de ce que je sais, moi. » Mais ce n'est pas tout. Sais-tu pour qui encore tu devras travailler ?

— On m'a dit qu'il partira avant l'arrivée du prêtre, s'écria le fiancé.

La magicienne sourit.

— Il est plus facile de prendre un renard au lasso que de raccommo-der une jambe qui refuse de guérir.

Pétia commençait à perdre patience.

— L'as-tu vu ? Est-ce vrai que Tania ne le quitte pas de toute la journée ?

— Je ne les ai pas vus s'embrasser, répondit la magicienne, mais si les yeux pouvaient se donner des baisers...

Elle regarda Pétia attentivement.

— Quand on s'aime, on s'embrasse parfois plus fort, sans se toucher. Et toi, Pétia, connais-tu l'amour ?

— Je sens que tu vas me faire un grand discours, magicienne. Accepte encore une tasse de café pour te donner des forces.

— Pétia, dit la magicienne en lui prenant les mains, peux-tu manger, peux-tu respirer, peux-tu vivre quand elle n'est pas avec toi ? Peux-tu regarder les étoiles sans pleurer de joie, écouter le vent sans entendre la voix de ta fiancée, te pencher au-dessus de l'étang sans y voir reflétée, son image. Embrasses-tu la mousse, le soleil, les arbres de la forêt. Et quand il n'y a plus rien d'autre à embrasser, embrasses-tu ta propre main, en pensant que c'est sa main ?

Elle s'arrêta à bout de souffle. Pjotr était tout rouge à force de se retenir de rire. Enfin il éclata, puis, quand il se fut un peu calmé, il dit :

— Le ciel me préserve d'une aussi terrible maladie. Tout à coup, il devint grave :

— Crois-tu que Tania en soit atteinte ?

— Si je le crois, s'écria la magicienne, mais j'en suis certaine.

— Merci, magicienne, tu m'as sauvé d'un grand malheur. J'irai tout de suite voir Marpha qui m'a promis de m'épouser au cas où Tania ne me conviendrait pas.

La magicienne trouva inutile d'accepter une troisième tasse de café.

*

Il fait partout beau pour ceux qui s'aiment.

Quand on est seul, on a soif de choses qui ne passent pas et qui reviennent toujours. On se cherche des compagnons qui habitent sur les rivages de l'infini et qui viennent vers vous, de très loin, tout couverts d'éternité. La chambre où l'on vit est trop étroite. On s'en va rêver auprès de la mer, en regardant une barque mourir à l'horizon. Ou bien, on se couche dans la forêt, sous les arbres qui savent le mieux nous apporter le message du vent.

Quand on aime, la chambre la plus misérable est assez vaste pour contenir tous les rêves. Qu'est-ce, l'infini des mers en comparaison de ce regard qui se pose sur le vôtre et vous emporte vers la fenêtre qui s'ouvre sur le pays des anges. A quoi bon donner ses lèvres au baiser du vent ou du soleil, quand cette bouche qui se livre à la vôtre, vous fait boire tout brûlant de joie à la source même de l'éternité.

C'est ainsi qu'ils vivaient tous les deux, ignorant les heures qui passaient presque aussi vite que les jours, n'apercevant même pas l'hostilité des parents qui n'entraient jamais dans la chambre.

Comme l'ours des forêts ne peut se rassasier de miel sauvage, ils ne se lassaient pas de se regarder et de boire le soleil dormant tout au fond de leurs yeux.

Souvent Tania s'étendait auprès de son ami. Elle lui prenait la main et pendant des heures, ils restaient immobiles à écouter ce qu'ils appelaient la mélodie du silence.

— Sais-tu pourquoi, lui avait-elle dit un jour, nous paraissons toujours écouter quelque chose, alors que nos oreilles n'entendent rien. Un ange nous chante dans le silence. Nous ne pouvons pas voir son visage, ni entendre le son de sa voix. S'il cessait de chanter, nous ne pourrions plus nous aimer. Mais si un jour, nous nous perdions l'un ou l'autre, nous l'écouterions chanter et nous nous retrouverions.

C'est heureux que les anges ne peuvent pas mourir, avait-elle conclu avec un soupir satisfait.

Comme deux enfants, un peu éblouis par trop de lumière, ils voyageaient dans un pays que seuls connaissaient les amoureux. Et si parfois, leurs mains se serraient un peu plus fort, c'est qu'un ami commun avait passé sur une des routes de ce monde invisible et familier où ils se sentaient chez eux. Ils n'avaient pas besoin de choisir ensemble une étoile et lui demander de briller sur leur amour, comme une veilleuse aux confins du ciel.

Les étoiles passent et sont fragiles comme les vies humaines. Si le soleil est l'astre mortel qui illumine un monde qui passe, celui qui luit au fond d'un ciel invisible, appartient à un monde qui ne passe pas. C'était à lui qu'ils avaient confié leur amour.

Un jour, elle s'en était allée dans la forêt. Lorsqu'elle revint, il la regarda avec surprise.

— C'est comme si tes yeux lançaient des flammes, s'écria-t-il, serait-ce la magicienne qui les a allumés, comme on allume des bâches dans la cheminée ?

— Celui qui a allumé mes yeux est plus puissant que toutes les magiciennes du monde, répondit-elle. Connais-tu l'odeur de la mousse ? Elle rôde sous les bouleaux, caresse les racines, monte le long du tronc, puis elle entre en vous remplissant la bouche et les narines. Elle est si chaude, si chargée de toute l'haleine de la forêt que vous vous sentez un peu lourd vous-même, comme si vous aviez goûté de la terre et du soleil à la fois.

Encore quelques pas, et on se laisse tomber sur la mousse, et on se tourne vers le soleil pour qu'il soit forcé de vous fermer les yeux. Avant de m'endormir, je dis aux arbres que je t'aimais. Le vent qui porte à travers l'espace tant de messages tristes et joyeux, a passé près de mes lèvres et s'en est allé vers toi.

Je rêvais que nous étions, tous les deux, devant une porte fermée. « Pousse-la », me disais-tu. Il y avait une si grande tendresse dans ta voix que ma poitrine me parut trop étroite pour contenir tant d'amour. La porte me semblait si lourde que je n'osais même pas la toucher. Tout-à-coup elle se mit à bouger et lentement elle s'ouvrit.

Un instant, elle s'arrêta de parler et son regard se posa gravement sur son ami. Puis elle reprit à voix plus basse :

— Quand tu me prends dans tes bras, les plus belles images que nous puissions nous donner ne sont que de pauvres aurores boréales comparées au soleil qui brille de l'autre côté de la porte.

Pour le décrire, il me faudrait d'autres lèvres, d'autres mots. Seul un habitant de là-bas saurait le langage

qu'aucune oreille jamais n'a écouté. Pourtant moi aussi, un instant, j'avais franchi le seuil. Moi aussi...

Elle hésita. Soudain, elle posa sa main sur son bras :
— Ecoute, dit-elle. As-tu jamais vu le sang dans mes veines ? Pourtant tu sais que s'il cessait de couler, je serais morte. Quand je t'embrasse sur les lèvres, je sais que c'est sur ton cœur que ma bouche s'est posée, mais nous n'avons jamais vu le cœur l'un de l'autre.

Son regard n'avait pas d'yeux et son sourire était sans lèvres. Je ne sais pas s'il avait un visage, mais je crois que c'était celui d'un enfant. Maintenant je comprends pourquoi les hommes dessinent des images dans leurs rêves. Et ils se souviennent de son regard et de la musique de sa voix. *Il* me regardait avec amour. C'était l'amour même qui me regardait. Je ne désirais plus rien. J'avais trouvé ce que je cherchais. Et je savais que jamais je n'aurais besoin de rien d'autre.

Elle sourit :

— Qu'importe le nombre d'années que nous passerons ensemble, puisque c'est son sourire et son regard qui nous arracheront à cette terre. Quand notre cœur se remplit de joie et que nos yeux se mettent à chercher tout au fond de nos regards, c'est qu'il est venu près de nous.

Il la regarda tendrement :

— Et c'est notre amour qui le conduit vers nous comme le bon vent pousse vers le rivage le voilier qui s'est attardé sur la mer.

*

Un autre jour, revenant de la forêt, Tania trouva ses parents dans une joyeuse excitation.

— Il est parti, dit le père.

— Il marchait, comme s'il n'avait rien fait d'autre toute sa vie, dit la mère.

— Va-t'en chez Pjotr, dit le père. La lune est encore pâle et son amour pour Marpha n'a pas eu le temps de mûrir. Mais si tu reviens sans lui, la porte de cette maison aura de la peine à s'ouvrir pour te recevoir.

*

— Il est parti, magicienne, dit Tania.

Le ruisseau coulait paisiblement. Les oiseaux chantaient et les poissons sautaient hors de l'eau et déposaient des baisers sur les joues de la vieille.

— Il est parti parce qu'il t'aimait, dit-elle en souriant.

— Si l'eau quittait le ruisseau, le ruisseau ne pourrait plus chanter, dit Tania tristement.

— Mais si le ruisseau partait, l'eau saurait bien le chemin pour le retrouver, dit la magicienne.

Je n'ai pas besoin d'aller gratter la terre sous les racines du grand bouleau ou de lire ce qui est écrit sur le ventre de mon vieux brochet. Je n'ai pas besoin de dire au chien où est le chemin qui conduit vers son maître.

— Merci, magicienne, dit Tania en souriant au milieu de son chagrin. Si mon amour est assez grand, mon cœur me servira de chien.

*

Les cheveux du jeune homme s'étaient répandus sur son front. Tania les écarta pour que la brise nocturne

ne puisse plus jouer avec eux. La forêt dormait et la mousse sur laquelle ils étaient couchés dormait.

— Va-t'en, dit-elle à la brise. Ce n'est pas à toi de veiller auprès de mon ami endormi.

Mais le vent n'obéit pas aux ordres d'une jeune fille, surtout pas après l'avoir accompagnée fidèlement dans sa longue randonnée à travers la forêt. Et même ce fut lui qui resta bientôt, seul à veiller. Pour s'amuser, il s'empara des cheveux du jeune homme, puis de la jeune fille et se mit à les entremêler.

*

Sans doute, eurent-ils tous les deux des rêves souriants, car le matin, lorsqu'ils se réveillèrent, le soleil faisait briller leurs dents entre leurs lèvres entrouvertes.

— Pourquoi t'en es-tu allé loin de moi ? dit-elle.

Il lui posa doucement la main sur le front, comme pour prévenir les pensées tristes ou lourdes de s'amasser dans sa tête.

— Il serait plus facile, dit-il, pour une branche vivante de se rompre dans un souffle de vent et de se détacher de l'arbre, que pour moi de m'en aller de toi. Je n'ai voulu quitter que tes parents. J'étais sorti pour aller chercher du travail. Dès que j'en aurais trouvé, je serais retourné te prendre.

Je ne connaissais personne, mais j'étais connu de tous.

« Tu fais se lamenter les chiens et pleurer les petits enfants », me disaient-ils. « Tu remplis la maison d'une odeur de cadavre. Ils sont tous morts dans ton village et ils sont restés sur place, mais toi, tu viens hanter la demeure des vivants. »

*

Au plus profond de la forêt, ils avaient trouvé un petit lac. Les pieds des humains n'approchaient pas ses rivages. Seuls, les rennes qu'une insatiable curiosité pousse vers les coins les plus reculés et les plus secrets, avaient laissés leurs traces sur le sable.

Les aigles font leur nid dans le cœur même des rochers au-dessus l'océan glacial. Et comme personne jamais n'a vu le cœur des grandes pierres, la demeure des aigles échappe aux humains.

Tania et son ami ne savaient pas que le lac était le cœur même de la forêt. Ils avaient bâti leur hutte, juste à l'endroit où l'oreille d'un renne percevait une sorte de battement éternel et assourdi.

L'amour véritable rend léger et donne des ailes. Et les anges sont acceptés partout, puisqu'ils ne laissent pas de traces. Et c'est pour cela peut-être qu'un lieu aussi sacré avait prêté asile aux deux amoureux. Pourtant on ne peut pas dire qu'ils vivaient comme des anges. Une nuit, elle s'en était retourné chez ses parents et avait volé tout ce qu'il fallait pour la pêche. C'était de la même façon qu'ils avaient trouvé de quoi bâtir leur hutte.

Quelques planches suffirent pour fabriquer un canot, et en toute innocence, ils tiraient des poissons du cœur même de la forêt.

Le jeune homme ouvrait la gueule des plus gros brochets, passait une branche taillée à travers leur corps et les faisait rôtir auprès du feu. Il tournait et retournait le poisson devant la flamme. A la fin, le brochet s'ouvrait comme font les fruits trop mûrs des pays au sud, et des

morceaux de chair succulente s'en détachaient. Des baies abondantes croissaient autour de leur hutte. Ils se couchaient à plat ventre sur le sol, et leur bouche n'avait qu'à s'ouvrir pour prendre ce trésor parfumé que la terre leur offrait. Souvent ils se laissaient séduire par une même baie, mais c'était surtout pour permettre à leurs lèvres de se rencontrer. Il leur arrivait alors d'oublier leur appétit, car une autre faim naissait en eux et ils la calmaient sous le paisible regard des arbres et du ciel.

Les jours où le soleil était brûlant, ils montaient sur une pierre au-dessus du lac. En secret, chacun admirait l'image de l'autre reflétée dans l'eau, aussi se retrouvaient-ils toujours dans les bras l'un de l'autre, lorsqu'ils sautaient ensemble dans le lac. Ils étaient bien forcés toutefois de se désenlacer et de nager côte à côte. Ensuite pour se sécher, ils se frottaient l'un l'autre avec du sable qui était comme de la poudre d'or.

Tania prétendait qu'elle avait froid. Alors, il la recouvrait en souriant de la tendre fourrure d'un jeune renne. Mais le plus souvent, il se couchait lui-même contre elle pour la tenir au chaud.

Il ne manquait rien à leur bonheur et il leur arrivait d'avoir mal à force d'être heureux.

Ils s'en allaient confier au renne de granit, leur peine délicieuse.

— Nous n'avons plus besoin de rien, lui disaient-ils, notre amour est si grand que nous ne trouvons plus de mots pour dire combien nous nous aimons.

Selon son habitude, le renne se taisait. Et qu'aurait-il pu dire ? Avaient-ils besoin d'être consolés de s'aimer trop ?

Tania ne se sentait plus aussi triste qu'autrefois en regardant les barques de l'océan mourir à l'horizon.

— Il nous semble qu'elles meurent parce que nous ne pouvons plus les voir, disait-elle. Nous aussi, un jour, on ne pourra plus nous voir. On dira que nous sommes morts, mais nous ne ferons que voyager d'un pays dans un autre, comme les barques passent de mer en mer. Un jour, un navire plus beau que les plus beaux navires du monde, viendra nous prendre tous les deux.

Mais lui, il n'aimait pas qu'elle parlât de la mort.

— Si tu n'as plus de corps, comment ferais-je pour t'embrasser ? disait-il.

— Tu n'auras plus besoin de m'embrasser, puisque nous n'aurons plus rien pour nous séparer, pas même notre corps, répondait-elle.

*

Mais si les barques passent d'une mer à l'autre, le temps lui voyage de saison en saison. Déjà l'été mourait pour faire place à l'automne. L'un après l'autre, les oiseaux quittaient le petit lac. Les deux amoureux ne se réveillaient plus le matin au cri du gagar, dont Tania imitait les mouvements maladroits pour faire rire son ami.

— Notre belle-mère nous a abandonnés, déclara le jeune homme en songeant à ce canard un peu ridicule. Ils l'avaient appelé ainsi à cause de sa voix perçante lorsqu'il insultait les poissons refusant de sauter dans son bec.

Les nuits devenaient plus fraîches et plus longues. Dormir enlacés n'était plus une protection suffisante

contre les bouffées d'air de plus en plus froides entrant dans la hutte. A la fourrure du petit renne, on devait ajouter une couverture faite de mousse et de feuilles de bouleaux, séchées.

Un jour, le sable était devenu si glacé que le jeune homme porta Tania dans ses bras, jusqu'à la source où chaque matin ils se lavaient l'un l'autre. Le soleil ne se montrait que de courts instants et disparaissait derrière de gros nuages comme s'il avait besoin lui-même d'être lavé pour briller davantage.

Pour se consoler, ils s'en allaient de plus en plus souvent chez la magicienne. Son café chaud les réconfortait un peu plus que ses bonnes paroles. Elle leur disait que l'amour transformait l'hiver en éternel printemps. La neige devenait aussi tendre que le duvet recouvrant les petits du gagar. Et le lac n'était gelé que pour leur servir de miroir.

Ils aimaient écouter la magicienne, mais ne croyaient pas la moitié de ce qu'elle disait. Elle y croyait encore moins. Tout au contraire il lui venait au sujet de ses deux amis, des inquiétudes qu'elle avait peine à calmer. Elle avait rôdé de maison en maison à la recherche d'une occupation pour eux ou d'un gîte. En dernière ressource, elle avait rendu visite aux parents de Tania. « Je vous promets la première place au paradis ou la dernière en enfers... » Mais elle s'était retrouvée au dehors, bien avant que les parents aient eu le temps d'apprendre par quelle conduite ils méritaient l'une ou l'autre des résidences futures.

La vieille femme était trop pauvre elle-même pour venir en aide autrement que par ses conseils. Il y avait bien

encore la magie, mais elle n'aimait s'en servir que dans des cas désespérés.

C'était facile de prononcer des discours terrifiants à ceux qui battaient leur femme le dimanche, et leur promettre dans l'au-delà autant d'infortunes qu'il y avait de poissons dans le plus grand des lacs. Ceux qui se conduisaient mal sur terre, sont toujours inquiets de savoir ce qui leur arrivera après la mort. Aussi, à part quelques exceptions, elle se tirait admirablement d'affaire avec eux.

Quant aux femmes trop battues, les consoler était une besogne particulièrement chère à la magicienne. Il suffisait de leur dire que ce genre d'exercice était si malheureux pour le cœur du mari qu'il s'arrêterait sûrement de battre avant le temps normal.

— Le cœur et non pas le mari, ajoutait-elle pour éviter tout malentendu.

C'était ce genre d'occupation qui lui procurait le plus de plaisir et lui donnait sur les gens une agréable impression de pouvoir.

Mais si elle faisait de son mieux pour empoisonner un peu la vie des méchants, elle avait beaucoup de peine à soulager celle des bons.

Plus le froid et la faim menaçaient ses deux amis, plus la magicienne devenait songeuse. Souvent, elle se grattait la tête, et puis l'écorce des arbres pour voir s'il y avait quelque chose d'écrit en dessous, quelques conseils peuvent-être un peu meilleurs que ceux qu'elle distribuait.

« Aucune lumière n'éclaire ma pauvre cervelle », soupirait-elle.

Mais ce n'est qu'après avoir longtemps lutté contre son amour-propre qu'elle alla trouver le vieux brochet.

Elle lui en voulait d'être plus vieux et plus sage qu'elle. Elle était jalouse de son énorme savoir et surtout ne pouvait lui pardonner d'être si modeste.

Il se tenait de préférence à l'ombre d'une pierre. On ne voyait que le bout de sa queue qui remuait imperceptiblement au rythme des ondes pour ne pas troubler l'ordre de l'univers.

— S'il voulait, il pourrait être le roi des magiciens, se plaignait-elle, mais il se contente de me regarder d'un œil ironique quand je m'agite et me donne tant de peine pour les autres. Sa paresse finira bien par l'étouffer, à moins que ce ne soit son monstrueux égoïsme.

Les femmes trouvent souvent des raisons touchantes de mettre en pleine lumière leur savoir, surtout celui qu'elles ont eu le moins de peine à acquérir, et la magicienne ne pouvait que juger sévèrement un vieux brochet qui laissait aux ondes le soin de remuer sa queue, au lieu de la remuer lui-même, sans se soucier des pauvres humains engloutis dans leur ignorance.

Pleurant d'humiliation, la magicienne s'approcha du ruisseau et tint au vieux brochet un discours où à force de compliments à double sens, elle essaya de sauver ce qui lui restait de dignité.

— Renonçant, dit-elle, à te couvrir de reproches que tu mérites abondamment, je viens faire appel, aujourd'hui, à cette partie de toi-même que ton incurable inaction n'a peut-être pas entièrement dévorée. Pourtant, ne te trompe pas, je n'ai besoin ni de toi, ni de tes conseils. Je désire simplement te poser une question dont je ne sais que trop la réponse moi-même. Je te prie de ne pas perdre la tête, à cause de l'honneur que je daigne t'accorder, et de

m'écouter avec un calme qui d'ailleurs convient à ta paresse.

L'hiver vient et j'ai deux amis qui n'ont rien pour les protéger du froid. Leur sort les préoccupe aussi peu que toi tu t'intéresses aux peines des autres. Il y a tant d'amour dans leurs yeux qu'ils se dévorent du regard et s'imaginent qu'ils n'auront pas besoin d'autre nourriture pour apaiser leur faim. Si tu étais moins amoureux de toi-même, tu te serais offert à leur servir de repas. Pour conserver ta chair, mes propres mains t'auraient imbibé de sel. Sans être affligé de cette honteuse vanité qui te couvre de la tête à la queue, je connais le pouvoir bienfaisant de mes propres conseils, mais il ne me déplairait point de trouver cette fois, un remède d'une sorte différente.

Un instant, elle s'arrêta de parler, puis elle reprit, mais sa voix avait perdu un peu de son assurance :

— Il y a autant de sagesse dans ma cervelle que d'eau dans ta rivière et je me demande comment une seule tête peut contenir un trésor aussi abondant. Pourtant, à mon profond étonnement, je dois avouer qu'une étrange puissance a eu le mauvais goût de choisir ton ventre pour y inscrire des mots que même ma cervelle daigne parfois approuver. Je ne sais quelle curiosité aujourd'hui, me pousse à examiner ton ventre. Il se pourrait que la réponse à ma question recouvre déjà cette vénérable partie de ton corps. Allons montre-la moi, et sache à quel point, je regrette de flatter ta vanité et de te faire croire un instant que j'attache à ta personne la moindre importance.

La magicienne regardait la queue que les ondes remuaient paisiblement, mais c'était bien tout ce qu'on voyait du poisson. Un instant elle se dit que peut-être le

vieux magicien dormait et une grande indignation monta en elle. Elle la réprima avec regret, mais au moment où elle allait admirer le nouveau discours qui naissait dans son cerveau, elle découvrit un oeil fixé sur elle du fond de l'eau. L'oeil était tout rond, aussi impénétrable qu'une vitre recouverte de rideaux. Et la magicienne détestait les maisons où on ne peut pas voir du dehors ce qui se passe au dedans. Elle se mordit la langue pour l'empêcher de dire ce qu'elle pensait.

De nombreuses bulles d'air partaient du ruisseau, annonçant l'intention du roi des magiciens de se déplacer.

Tout à coup, la queue s'arrêta de remuer, se raidit, renonçant au doux bercement des ondes. Les nageoires s'ouvrirent comme si quatre énormes oreilles venaient de naître aux flancs du brochet. Puis elles se refermèrent.

Avec une lenteur majestueuse, le roi montait, tandis que pour cacher son émotion, la magicienne sifflotait un petit air que lui avait appris sa grand'mère.

Quatre oreilles naquirent de nouveau. Comme un vaisseau se renverse par la force de la tempête, le vieux brochet tourna sur lui-même. Le ventre parut là où quelques instants auparavant, il y avait eu le dos. Cette fois, la magicienne se dit qu'il vaut mieux parfois ne pas savoir ce qui se passe derrière les fenêtres des maisons. L'oeil du brochet peu habitué à se trouver dans une position aussi renversée, n'hésitait plus à refléter les sentiments de son maître. Aussi, la magicienne détacha son regard de cette partie déplaisante du vieux monstre, se pencha fortement au-dessus du ruisseau et ne s'occupa plus que du ventre du roi qui arrivait lentement à la rencontre de son nez.

« Je n'aime pas l'odeur de poisson », allait-elle dire,

mais elle avala cette pensée, et décidant de ne plus respirer que par la bouche, dévora des yeux les mots écrits à son adresse sur les écailles les plus épargnées par l'âge.

« Quand on est une sorcière aussi peu expérimentée, on ne devrait pas se mêler de la destinée des autres. Connais-tu toutefois, ton atroce persistance, je sais qu'une réponse de moi, est l'unique moyen de débarrasser ce pauvre ruisseau de l'ardeur de tes visites et de lui apporter quelques instants de paix et de ce calme dont tu es si magnifiquement privée.

Sache que des mains mystérieuses ont placé deux pierres sous le renne de granit, mais à moi seul il a été donné de connaître qu'il ressuscite parfois, au-dessus de l'océan. Son cœur gonflé de joie et de peine amassées au long des siècles, ressuscite avec lui. Ses yeux pleurent, mais leurs larmes ne meurent jamais. Sous la terre elles vivent et les deux pierres que des mains mystérieuses ont placées *l'une sous l'œil droit, l'autre sous l'œil gauche du renne*, les empêchent de se répandre et les tiennent prisonnières. Rien n'est plus incroyable que l'effet de ces larmes sur ceux qui osaient les boire. Ou bien, elles prolongent les limites de cette existence jusqu'à un très grand âge, ou bien, elles donnent la vie éternelle, mais pas sur cette terre.

Je te conseille, sorcière, de soulever la pierre, sous l'œil droit du renne. Les larmes que tu découvrirais apparaissent bel et bien toutes tempêtes jusqu'à l'âge le plus avancé, mais malgré mon respect limité pour ce que tu appelles ton savoir, je me demande avec inquiétude, si tu connais la différence entre la droite et la gauche. »
Ayant achevé la lecture, la magicienne jeta au vieux brochet un regard courroucé.

— Il y a en effet, sur cette terre, des choses que même moi, je daigne ne pas savoir, murmura-t-elle entre ses dents, mais il m'a été donné une intuition qui, elle, ne se trompe jamais. Quant à toi poisson, je n'ai plus besoin de tes services. Ton impertinence a eu le grand avantage de me dispenser de toute gratitude.

Ce jour-même, une cruche à la main, la magicienne s'en alla vers le renne de granit.

*

Le grand vent d'automne était venu, et sous la violence de ses caresses, les arbres s'inclinaient en chantant.

L'amour des deux jeunes gens lui aussi devenait plus grave ; leurs lèvres avaient de plus en plus de peine de se détacher les unes des autres et sous la violence de leurs caresses, leurs corps avaient la voix profonde des forêts d'automne.

— Notre amour a mûri comme le fruit qui pousse dans la tundra.

— Ne crains-tu pas qu'un ange l'aperçoive et l'emporte.

En souriant, elle lui disait :

— Alors enfin plus rien ne pourrait nous séparer, car les mains de l'ange nous laveraient de toute cette chair mortelle qui a poussé sur terre entre toi et moi. Et nos cœurs ne battraient plus au fond de notre poitrine comme deux oiseaux séparés battent des ailes contre les barreaux de leur cage, dans leur douloureux désir de s'élaner l'un vers l'autre.

*

Et puis vint le jour où la magicienne qui les attendait devant sa maison, dit en tendant vers eux ses deux bras :

— Entrez. Au lieu de café, j'ai préparé pour vous une boisson que mes mains ont puisée dans les veines de la terre. C'est le sang de la terre. C'est lui qui donne la vie. Il m'a été donné de voir aussi l'autre sang qui lui est semblable comme un frère et qui offre la vie éternelle, mais pas en ce monde.

La vie et la mort coulent côte-à-côte, et si je n'étais pas magicienne, je n'aurais pas su quelle boisson vous apporter.

Ils burent tous les deux de la même coupe et remercièrent la vieille pour sa bonté.

— M'aimeras-tu encore quand je serai aussi âgée que la terre ? demanda Tania en riant.

— La lune est bien encore amoureuse de la terre, répondit-il, et pourtant, elles sont toutes deux aussi vieilles l'une que l'autre.

La magicienne les regarda s'éloigner parmi les arbres de la forêt. Ils lui paraissaient plus légers et plus joyeux que de coutume, et ils se tenaient par la main.

*

Rentrés chez eux, ils firent un repas de poissons, puis ils sortirent au-dehors, comme ils le faisaient toujours avant d'aller se coucher.

C'était une belle et paisible soirée d'automne. Ils

causèrent à voix basse et puis, ils se turent tout à fait, car il leur semblait que dans le grand silence autour d'eux, il y avait des paroles bien plus importantes que celles que leur bouche prononçait.

Les oreilles ne pouvaient pas les comprendre, mais leur poitrine rendait un son si pur et si clair qu'elle leur paraissait vibrer d'une musique aussi infinie que le ciel couvert d'étoiles au-dessus de leur tête. Même la respiration l'un de l'autre leur semblait gonflée de sons mélodieux, plus doux et mystérieux que la tendre musique de ces mots que si souvent, ils répétaient : « Je t'aime. »

Aidés par leur amour et la soirée d'automne, ils étaient montés tous les deux sur cette étrange montagne invisible, où le corps, le temps, l'espace ont tous disparu, où on se regarde les yeux remplis de larmes, car pas plus que le soleil, on ne peut contempler Dieu en face, sans pleurer.

Bientôt, ils furent pris tous les deux d'une agréable lassitude et s'étendirent sur le sable du rivage. Pour avoir plus chaud, ils se serrèrent l'un contre l'autre. Mais ils n'avaient plus du tout besoin de s'embrasser. Ils se sentaient paisibles et heureux. Tout ce bonheur leur permettait de se laisser bercer dans le silence par ces bras maternels et tendres enveloppant ceux qui s'aiment véritablement.

Ils étaient devenus semblables aux petits enfants qui avant de s'endormir, sourient dans les bras de leur mère se souvenant peut-être de l'ange qui leur avait souri.

Il leur venait une grande envie de dormir, mais avant d'entrer dans un sommeil plus insondable que le lac à leurs pieds, ils s'étaient tournés l'un vers l'autre. Sur le visage de l'ami, des images passaient pleines des instants les plus chers de leur amour, pareilles aux petits nuages

lumineux qui flottent à l'horizon en face du soleil couchant.

Et puis, il leur vint d'autres visions sans nom qu'ils avaient portées en eux comme des fruits pas encore mûrs. Une telle tendresse et une si grande joie les remplissait que leur amour passé comparé à celui qu'ils vivaient maintenant avait pour eux la pâleur d'un rêve.

Le cœur était devenu si léger qu'il semblait se soulever et quitter leur poitrine, mais leurs lèvres étaient déjà trop lourdes pour remuer. Humblement, discrètement, leur corps s'en allait vers une nuit toute noire prête à l'envelopper dans son embrassement. Et avec lui s'en allaient toute cette terre, tous ces arbres, ce lac ; et même ces étoiles qu'ensemble ils avaient aimées s'écartaient pour faire place à un autre ciel trop beau pour être contemplé sans mourir.

*

Lorsqu'enfin ils le virent venir à eux les bras ouverts pour les accueillir, leur poitrine se brisa.

*

Ce matin, en se réveillant, la magicienne se souvint avec inquiétude du rêve qu'elle avait vu la nuit. Elle se voyait tenant ses deux mains serrées sur la gorge du vieux brochet qui lui disait en ricanant :

— Etrangle-moi, sorcière, mais sache qu'entre ton intuition et le bout de ma queue, il y a autant de différence qu'entre ta main gauche et ta main droite.

Pour se rassurer, elle s'en alla au village et se fit offrir du café.

— Quel est le nom de la main qui me tend la tasse ? demanda-t-elle à plusieurs personnes.

Les renseignements qu'elle obtint, redoublèrent son angoisse. Après avoir longtemps cherché dans la forêt, elle trouva enfin la demeure de ses deux amis.

Longtemps ses yeux restèrent fixés sur leur sourire et leurs têtes qu'ils avaient inclinées l'une vers l'autre avant de mourir ensemble. Jamais encore, la magicienne n'avait contemplé tant de joie sur le visage des humains.

Elle comprit alors qu'elle ne s'était pas trompée.

Oui. Le vieux brochet pouvait bien découvrir les boissons les plus secrètes, il fallait l'intuition et le cœur d'une modeste magicienne pour en faire le propre usage.

Elle les recouvrit de sable pour les protéger contre les bêtes. Quand elle eut achevé son travail, la neige se mit à tomber.

Et au printemps, lorsque la neige se mit à fondre, deux petits bouleaux sortirent du sable sur le rivage. Si grande était leur mutuelle attraction que leurs troncs s'enroulèrent l'un autour de l'autre.

Les amoureux qui goûtaient à leurs feuilles, ne connaissent jamais l'amertume de la séparation.

Bien au delà de la tombe, leurs vies restaient enroulées, l'une autour de l'autre.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
1. Le phoque	7
2. Le jeune renne	35
3. Marishka	39
4. La mort du diable	43
5. La mort de la belle-mère	57
6. Cendrillon	63
7. Il était un petit navire	75
8. Le lac de Galajarvi	85
9. Saint Mikolai	99
10. Saint Alexei	107
11. Le petit géant	121
12. Sonia	139
13. Le marchand de conseils	147
14. La pelisse blanche	153
15. La réponse du grand renne	169

CET OUVRAGE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE XX NOVEMBRE MCMXXIX
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE CENTRALE

A GENÈVE

A ÉTÉ TIRÉ A MILLE NEUF CENTS EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN, NUMÉROTÉS DE 1 A 1900,
PLUS QUELQUES EXEMPLAIRES
HORS COMMERCE

N° 280

Dans la même collection

JEAN GABUS

LA BÉROCHE

LE JURA

FANTASTIQUE

GIAN BUNDI

CHASPER BARDOL

EDGAR FIGUET

LA BOITE

AUX SIX

MERVEILLES

Quand on entend parler des Grisons, c'est surtout comme d'une région touristique et pittoresque dont les traits importants sont la Parsenn, la Bernina et le Parc National. Est-ce tout

Non, car les Grisons sont aussi habités par des hommes dont la culture populaire est fort riche et méritait également d'être connue.

La Boîte aux six Merveilles est un recueil de contes folkloriques qui témoignent de cette richesse. On y lit des histoires simples, rudes et merveilleuses.

V: 81, 252 A

XI
LAPIN MAAKUNTAKIRJASTO
Coo (w)

LAPIN MAAKUNTAKIRJASTO



698 N 0466709

KL